



Leila Amand

Du modèle à l'ennemi : mode vestimentaire en Allemagne sous l'influence napoléonienne

AMAND Leila. *Du modèle à l'ennemi : mode vestimentaire en Allemagne sous l'influence napoléonienne*, sous la direction de Didier Hurson. - Lyon : Université Jean Moulin (Lyon 3), 2016.
Mémoire soutenu le 30/05/2016.



Document diffusé sous le contrat Creative Commons « Paternité – pas d'utilisation commerciale - pas de modification » : vous êtes libre de le reproduire, de le distribuer et de le communiquer au public à condition d'en mentionner le nom de l'auteur et de ne pas le modifier, le transformer, l'adapter ni l'utiliser à des fins commerciales.



Mémoire de Master 2

Du modèle à l'ennemi

Mode vestimentaire en Allemagne sous l'influence napoléonienne

Sous la direction de M. Didier Hurson,

Professeur des universités

Leila Amand - 9156197
Mention Langues et Cultures Etrangères
Spécialité Etudes Allemandes
Parcours Recherche

Avril 20116

Remerciements

J'adresse mes remerciements aux personnes qui m'ont aidée dans la rédaction de ce mémoire.

En premier lieu, je remercie M. Hurson, professeur à l'université Jean Moulin, Lyon 3. En tant que Directeur de mémoire, il a su me guider dans mon travail et m'aider à trouver des solutions pour avancer.

Je remercie aussi M^{me} Grazioli et M^{me} Casarotto, maîtres de conférences, qui m'ont permis d'achever mon Master au sein de l'Université Jean Moulin.

Enfin, je remercie M^{elle} Kleiber pour m'avoir offert un hébergement à Iéna lors de mes recherches.

Sommaire

PARTIE 1 - D'UN MODELE A UN AUTRE	8
LA MODE EN ALLEMAGNE AVANT 1806 : L'IDEAL FRANÇAIS	9
<i>Napoléon et la fin du Saint Empire Romain Germanique</i>	9
<i>La mode en Allemagne jusqu'en 1806</i>	11
NAPOLÉON ET L'INSTITUTION D'UN NOUVEAU MODELE	21
<i>Napoléon, empereur de la mode</i>	21
CONCLUSION	30
PARTIE 2 - RECEPTION DU NOUVEAU MODELE	31
AU SUJET DE LA TRANSMISSION ET DE LA RECEPTION D'UN MODELE.....	32
ASSIMILATION STRICTE ET ADAPTATION DU NOUVEAU MODELE FRANÇAIS	33
<i>Evolution de l'organisation militaire</i>	33
<i>Les armées germaniques en proie au modèle français</i>	38
LA COPIE COMME ACTE DE RECEPTION VOLONTAIRE	39
<i>Le Journal des Dames et des Modes, un modèle à suivre</i>	39
<i>Die Zeitung für Luxus und Moden</i>	Erreur ! Signet non défini.
<i>Le modèle pris au mot</i>	52
CONCLUSION	56
PARTIE 3 - REJET DU MODELE FRANÇAIS ET CREATION D'UN MODELE ALLEMAND	57
EXPRESSION DU SENTIMENT PATRIOTIQUE PAR LE REFUS DU MODELE FRANÇAIS	58
<i>Remise en question du modèle français</i>	58
<i>La nation allemande glorifiée</i>	60
REACTIONS A LA MODE FRANÇAISE	62
<i>Soutiens à un costume national allemand</i>	62
<i>Description du costume national allemand</i>	64
<i>Infidélités à l'uniforme</i>	70
CONCLUSION	77
TABLE DES MATIERES	104

Introduction

« C'est dans vos ateliers [...] qu'on fait bonne et sûre guerre à l'ennemi ! Au moins n'en coûte-t-il pas une goutte de sang à mon peuple. »¹

C'est à Napoléon I^{er} qu'on doit cette déclaration, prononcée lors de sa visite de la manufacture de toiles² de Monsieur Oberkampf le 20 juin 1806. Au premier abord, il est difficile de comprendre pourquoi l'Empereur français associe la production de ces toiles au monde de la guerre : on peut certes supposer que grâce à l'exportation de tissus, la France s'assure une économie plus stable, mais il est difficile d'affirmer que cela puisse lui assurer quelque victoire. D'ailleurs, quel est cet ennemi dont parle l'ancien général ? Alors que sa visite à Jouy-en-Josas a lieu moins d'un mois avant la signature du traité de la Confédération du Rhin³, on devine qu'il s'agit du Saint Empire romain germanique. Napoléon a-t-il vu juste en désignant l'industrie textile comme une arme ?

Le textile produit dans les ateliers de Monsieur Oberkampf est destiné en grande partie à l'habillement, notamment les étoffes légères dont on fait des robes très à la mode. La mode, voilà une chose qui pourrait susciter l'intérêt de Napoléon : elle s'exporte avec grande facilité hors de France et, au-delà des bénéfices économiques qu'elle génère, elle lui promet une grande renommée. La *mode* serait-elle l'occasion de faire valoir la France en tant que *modèle* ? On relève que ces deux mots partagent du reste des racines communes⁴. Pour commencer, il est essentiel d'établir les objets que concernent la mode, ou du moins ceux qui seront traités dans ce travail. La mode est surtout connue par sa prédominance dans le monde vestimentaire : habits, chaussures, chapeaux, bijoux, coiffures... Tout ce qui touche à l'apparence d'une personne pourra ainsi rentrer dans cette définition. Cependant la mode est aussi un art de vivre et nous élargiront un peu notre regard jusqu'à des phénomènes sociaux et linguistiques. La mode

¹ MAINGARNAULD, V. *Campagnes de Napoléon telles qu'il les conçut et exécuta*. Paris: Everat. 1827, p.421

² Cette manufacture se trouve à Jouy-en-Josas et est l'une des plus importantes de son temps. Les toiles qui y sont produites sont connues sous le nom d'*indiennes* ou de *toiles de Jouy* et désignent une étoffe de coton peinte ou imprimée, initialement importée d'Inde puis fabriquées par des manufactures françaises, dont les plus connues sont celles de Jouy-en-Josas et de Marseille.

³ Celle-ci a lieu le 12 juillet 1806.

⁴ Emprunté à l'italien *modello*, lui-même issu du latin *modulus*, diminutif de *modus* (« mode »), le modèle est une « figure destinée à être reproduite » et peut prendre le sens d'un idéal à atteindre.

sera aussi considérée comme vecteur d'identité⁵, qu'elle soit nationale ou individuelle, puisqu'elle communique des informations vers l'extérieur : le choix des symboles et des couleurs, entre autres, seront pris en compte.

Nous nous placerons du point de vue de « l'ennemi » mentionné par Napoléon, à savoir les Royaumes et Duchés allemands, futurs membres de la Confédération du Rhin, pour apprécier l'influence que la mode française a pu avoir entre 1806 et 1815⁶. On se questionnera de ce fait sur la réception de cette mode alors que l'Allemagne⁷ est sous le contrôle de la France. Le Président de la Confédération peut-il faire valoir le modèle français alors qu'il est perçu comme un envahisseur, un ennemi ? Car ce que l'ennemi fait de mieux, c'est menacer l'existence d'une culture et de sa langue. Or, si la mode incarne une identité ennemie, les valeurs et les symboles contenus dans celle-ci ne sont-ils pas un danger pour sa propre identité ? Face à ce paradoxe, analyser les comportements vestimentaires révélera si la victoire de la France en 1806 a pu être culturelle en plus d'être politique.

Afin de comprendre plus largement les réactions occasionnées par les frictions culturelles à cette époque, nous remonterons jusqu'au siècle d'avant afin d'estimer l'influence de la France sur ses voisins allemands avant l'arrivée de Napoléon, ainsi que la réception de la Révolution française en 1789. La mode sera prise comme témoin de l'intégration ou du rejet du modèle français et les conclusions tirées de cette analyse serviront de base pour affirmer ou contester l'efficacité de cette « *bonne et sûre guerre* » qu'entend mener l'Empereur.

Il sera par la suite essentiel d'examiner les changements factuels et les évolutions dans la mode en France et en Allemagne entre 1806 et 1815 et de déterminer jusqu'à quel point l'influence de Napoléon dans ce domaine a pu être importante.

⁵ Le rapprochement entre l'identité d'une nation et son habillement est déjà évoqué alors que l'auteur anonyme de l'ouvrage *Das Lob der Mode* (« L'éloge de la mode ») publié en 1772 dépeint les différentes modes en Europe, en Asie ou encore en Afrique, ainsi que les influences des peuples entre eux : « *L'Allemand perce ses oreilles et achète aux Indiens des pierres à y suspendre, - et l'Indien perce son nez en vue d'acheter aux Européens des billes de verre à y accrocher* ». Dans: ANONYM, *Das Lob Der Mode, Eine Rede, Gehalten Und Gedruckt Nach Der Mode O. O.* 1st ed. Frankfurt und Leipzig; p.4

⁶ Les Congrès de Vienne qui mettent fin à l'autorité de Napoléon en Europe ont lieu entre le 18 septembre 1814 et le 9 juin 1815. La Confédération du Rhin s'effondre cependant le 19 octobre 1813 après la bataille de Leipzig, et le traité de Paris déclare en mai 1814 les Etats allemands indépendants.

⁷ Pour une lecture plus facile, le terme « Allemagne » sera employé tout au long de cette analyse bien qu'il ne soit pas tout à fait correct, puisqu'il n'existe pas encore d'Allemagne comme nous la connaissons aujourd'hui à cette époque. Ce terme comprendra pour son emploi avant 1806 les Etats germanophones du centre de l'Europe, Prusse et Autriche exclues, et après 1806 les Etats membres de la Confédération du Rhin.

Puisque cette période est propice aux guerres⁸, nous nous pencherons sur la question de l'uniforme et de l'importance des symboles patriotiques. Concernant la mode civile, nous ferons une comparaison entre deux journaux de mode notoires pour faire ressortir les similitudes entre l'habillement en France et en Allemagne. Cette comparaison sera principalement fondée sur les articles et les gravures de modes publiés durant les neuf années du début de la Confédération du Rhin jusqu'à la destitution de Napoléon. Nous accorderons aussi de l'importance à la transmission culturelle et linguistique qu'occasionnent la copie de journaux français et la considèrerons comme un ensemble qui a pu susciter soit une acceptation soit un rejet du modèle français.

Enfin nous verrons aussi que pour défendre leur identité nationale, certains allemands s'élèveront contre Napoléon et contre la culture française. Ce rejet du modèle français sera constaté dans le monde militaire mais aussi dans la mode civile et mènera à la création d'un nouveau modèle allemand, constitué par des symboles et des valeurs en claire opposition avec ceux de la France.

⁸ Napoléon s'engagera dans des guerres contre plusieurs pays en Europe, dont les plus importantes se dérouleront en Allemagne et en Russie, ne désirant qu'accumuler les conquêtes pour créer un Empire à la hauteur de ses aspirations.

PARTIE I

-

D'UN MODÈLE À UN AUTRE

LA MODE EN ALLEMAGNE AVANT 1806 : L'IDEAL FRANÇAIS

Napoléon et la fin du Saint Empire Romain Germanique

Afin de comprendre l'évolution de l'influence française en Allemagne pendant la Confédération du Rhin il faut remonter quelques années en arrière, au temps du Saint Empire romain germanique. L'éclatement de la Révolution en France et la prise de pouvoir par Napoléon Bonaparte seront de fait des facteurs importants qui participeront à l'effondrement d'un empire vieux de plus de huit cent ans et qui entendait régner sur l'Europe. Peu avant 1790 la direction de l'Allemagne est disputée d'une part par les Hohenzollern et de l'autre par les Habsbourg, conflit qui laisse déjà présager le démantèlement du pouvoir. La mort de Joseph II en 1790 ouvre la voie à son frère, Léopold II, qui lui succède. Ce dernier disparaît toutefois de manière précoce en 1792, ce qui laisse à François II l'honneur de clore la liste des successeurs au trône de Germanie. En plus de ces césures qui portent atteinte à son autorité, le Saint Empire est décrit comme un système sclérosé dont les institutions ne répondent plus à leurs devoirs. Son organisation initiale, instituée lors de la création du Saint Empire romain au Moyen Age, n'a pas évolué durant huit siècles : les classes sociales sont divisées en états (*Stände*) aux fonctions déterminées et au cloisonnement infranchissable. La noblesse assure la gestion du patrimoine aux côtés du roi en temps de paix et commande les armées en temps de guerre, services dûment récompensés par le droit de propriété sur les terres paysannes et les droits locaux de justice et de police. La bourgeoisie n'a d'autre occupation que la production artisanale et le commerce en territoire urbain, tandis que la classe paysanne, dont on exige la plus grande docilité, sert à la caserne quand ses membres ne peuvent cultiver de terre. Ce système désuet ne s'accorde plus avec les nouvelles mentalités qui ont éclos pendant les Lumières et ne suscite guère plus que la lassitude au sein de son peuple.

Napoléon ne manque pas de trouver dans cet essoufflement général une occasion de renverser le Saint Empire sans soulever de trop grandes résistances. Par ailleurs, l'Empereur est conscient de l'aura que possède la France en Europe et compte mettre cette influence à profit. Bien avant leur engouement pour les idées des Lumières, les Allemands ont été séduits par le goût français. Dès le début du XVIIème siècle, on

discerne une certaine volonté d'approcher, sinon d'imiter la mode française. Les années de 1720 à 1770 sont considérées en la matière comme une période transitoire allant des temps anciens aux temps modernes (*Neuzeit*). Jusqu'en 1750, on conserve et on adore les coiffes poudrées, les bas de soie blancs et la pâleur des dames élégamment emprisonnées dans leurs corsets. Puis, peu à peu s'installe une nouvelle pensée, celle des Lumières, qui animera avec passion les esprits allemands. Aux écrits de Rousseau et à l'Encyclopédie (1751-1772) de Diderot et d'Alembert se substitue le sentimentalisme du Werther (1774) de Goethe, annonçant déjà l'époque plus tourmentée du *Sturm und Drang*. C'est à partir des années 1775 que les esprits libres s'émancipent d'une mode statufiée dans ses conventions, dans sa volonté d'uniformisation qui a coûté à la culture allemande la disparition d'un grand nombre de ses costumes traditionnels régionaux.

L'admiration pour la France prend fin avec l'arrivée de la Révolution et soudain le voisin sur lequel on avait pris modèle découvre son autre visage, moins avantageux : celui d'un rebelle venu semer le trouble en Europe. Les conventions sociales qui avaient jusqu'alors permis à de nombreuses nations de connaître une certaine linéarité dans leur évolution sont révoquées, la peur s'installe. La destitution de la noblesse va de pair avec un remaniement du code vestimentaire français qui valorise la classe bourgeoise. Les nobles allemands sont désormais privés de modèle français et se tournent vers d'autres inspirations. L'empereur autoproclamé des Français veut remédier à la chute de popularité que connaît la France à la fin du siècle, aggravée par l'importation des étoffes d'Inde britannique, afin d'ancrer les fondements d'une Europe nouvelle sous domination française. Et pour cela, Napoléon n'hésitera pas à faire de la mode le fer de lance de son empire.

La mode en Allemagne jusqu'en 1806

La mode masculine

Les vêtements

L'habit masculin change très peu durant tout le XVII^e siècle. Il est composé de trois pièces principales : le justaucorps (*Wams*) – ou « habit », le gilet et la culotte. Le gilet est porté sous l'habit: il est la pièce maîtresse de la composition puisque sa couleur et ses agréments déterminent la richesse de son possesseur. Sa coupe évolue légèrement au cours du siècle, toujours de manière harmonieuse avec l'habit, jusqu'à afficher à la veille de la Révolution une coupe droite, démunie de basques⁹. Sous celui-ci est porté une chemise blanche, dont l'éclat immaculé témoigne de l'hygiène et donc du confort de vie de son propriétaire. Le costume allemand imite en cela l'habit « à la française »¹⁰ qui existe déjà depuis Louis XV et perdurera sous Louis XVI dans une version plus courte et plus cintrée¹¹.

La pièce qu'on appelait autrefois le justaucorps¹² devient l'habit (*Rock*), dont le sens moderne se rapproche plus de celui de la veste, est porté par-dessus un gilet et une culotte courte qui s'arrête au genou; il prend sous la régence une forme juponnée grâce à l'élargissement de ses basques et l'ajout de plis. Un homme de qualité porte un habit avec de grands revers sur des manches amples, si grands qu'ils montent parfois presque jusqu'au coude. Ces revers peuvent être de couleur vive et ornés de galons selon la richesse du propriétaire et laissent toujours dépasser les manchettes blanches, à volants, de la chemise. Vers 1760 les pans de devant de l'habit sont coupés à l'oblique¹³ et glissent progressivement vers l'arrière, annonçant déjà le costume dégagé, tandis que la taille des manches diminue, laissant toujours les manchettes en évidence. Les poches et boutons se font plus discrets pour alléger l'ensemble. Le col droit se rehausse à la fin du règne de Louis XVI et les soieries façonnées sont peu à peu remplacées par des décors

⁹ Voir Glossaire, entrée *Basque*.

¹⁰ Voir Annexe I, b.

¹¹ A ce propos, on trouve en Allemagne dès 1719 des exemples de justaucorps dont la taille est plus courte, bien avant l'influence de Louis XVI. Voir KRETSCHMER A. *Die Trachten Der Völker*. Paderborn: Salzwater Verlag; 2012, p.313-314

¹² On l'appelle « habit » dès le règne de Louis XV, soit le début des années 1720.

¹³ Voir Annexe I, b.

brodés. La jeune génération allemande porte parfois un *Plaid*¹⁴ par-dessus l'habit pour se protéger du froid. Enfin, la culotte est généralement faite de velours noir, sauf chez les paysans qui portent une culotte de cuir clair. Celle-ci passe dès 1745 par-dessus le bas et est ajustée au genou par le truchement de jarrettières. Les bas de soie sont aussi très importants puisqu'ils devaient mettre en valeur le galbe du mollet. Il est alors jugé très convenable de porter une paire de bas blancs - bien qu'une paire de bas colorés témoignent là encore de moyens financiers élevés. Portés à la hauteur du genou, ils sont maintenus grâce à un ruban serré sous la rotule et peuvent être décorés par un pendentif ou une chaînette dorée.

Tout cela bien sûr disparaît avec la Révolution : on adopte l'habit dégagé¹⁵ et le frac¹⁶ (*Frack*), mais aussi la redingote (*Gehrock*), puis le pantalon qui connaît un succès populaire croissant. Le frac est institué comme costume d'Etat en 1796 en France et le restera jusqu'à l'arrivée de Napoléon, tandis qu'il est communément porté en Allemagne par la classe bourgeoise. L'habit est finalement remplacé par la veste et ne sera plus jamais porté par la suite. La mode excentrique des Incroyables¹⁷ trouve un écho discret en Allemagne, où le costume anglais plaît davantage.

Les chaussures

Les chaussures ne changent pas durant tout le XVII^{ème} siècle : l'homme continue de porter des souliers fins de cuir noir perchés sur de petites talonnettes, généralement rouges ou jaunes chez les nobles et les bourgeois. Les paysans eux aussi portent des chaussures fines, celles-ci-ci sont néanmoins fermées par une boucle et ne possèdent pas de talon, trop contraignant pour les travaux de la terre¹⁸. Les bottes, qui avaient presque totalement disparu durant la guerre de trente ans (1618-1648), réapparaissent en début de siècle : elles sont portées à l'occasion des sorties équestres ou des voyages et ne doivent en aucun cas constituer une tenue habillée ou être portées si on est supposé rencontrer des dames. Vers 1775, quelques fervents admirateurs du

¹⁴ Voir Glossaire, entrée *Plaid*.

¹⁵ Voir Annexe I, c.

¹⁶ Voir Illustration I, a.

¹⁷ Voir Glossaire, entrée *Incroyables*.

¹⁸ KRETSCHMER A. *Die Trachten Der Völker*. Paderborn: Salzwasser Verlag; 2012, p.340.

costume bleu de Werther¹⁹ se mettent à porter des bottes à revers dans lesquelles se glisse le pantalon. Pendant la Révolution, les bottes sont adoptées par tous sous la forme de demi-bottes (*Halbstiefel*) qui s'arrêtent au milieu du tibia. Avec l'apparition du pantalon, les bas, derniers vestiges de l'Ancien Régime disparaissent définitivement.

La coiffure

La perruque longue (*Alongeperücke*) se raccourcit lentement et, bien qu'on continue à la poudrer plus blanc que blanc, elle revêt dès 1750 un aspect plus moderne. Les boucles ne sont plus libres et à l'instar des nobles Français, on prend l'habitude de nouer les cheveux à l'arrière du crâne en les emprisonnant dans un petit sac de soie noué avec un ruban (*Haarbeutel*)²⁰. Cette mode trouvera son pendant au sein de l'armée prussienne, le *Zopf*²¹. La *Vergette* fait son entrée et est très appréciée pour sa forme plus légère : les cheveux sont tirés en rouleau du front jusque sur le sommet du crâne et les boucles latérales sont échelonnées en terrasses. Le *Toupe*²² lui succède peu à peu jusqu'à la remplacer dans la seconde moitié du siècle.

On garde ainsi les perruques poudrées jusqu'au 31 mai 1793 en France, date à laquelle se tient le Tribunal Révolutionnaire qui enterre toutes les distinctions vestimentaires propres à la noblesse avec intransigeance et acharnement. C'est pour certains un véritable soulagement de n'avoir plus à se préoccuper de leur apparence. Les coiffeurs réputés fuient en province, laissant les Parisiens cheveux au vent, mais très vite on se lasse des coiffures négligées et sous Robespierre jusqu'à la fin du Directoire, la poudre est de nouveau admise puis adoptée.

Jusqu'aux années 1790 le couvre-chef est porté sous le bras afin de ne pas ébouriffer la coiffure : les deux mains sont alors prises si l'homme possède aussi une canne. Le bicorne laisse place au tricorne (*Dreizpitz*)²³ et leur cousin, le chapeau dit à *l'Androsmane*, sera le dernier du genre à connaître la gloire avant que le chapeau rond (*Cylinderhut*), qu'on nomme à *la Jockey* en France, ne détrône tous les autres en 1796. Outre-manche s'invite le chapeau de feutre (*Filzhut*), lui-même faisant écho à une mode importée des Etats libres d'Amérique. En cette fin de siècle la mode anglaise se

¹⁹ Pour plus d'explication sur le *Werthertracht* se reporter à la partie III « Soutiens à un costume national allemand »

²⁰ *Op. cit.* p. 311

²¹ Se reporter à la partie III « Un cas particulier, le *Zopf* »

²² *Ibid.* P.321

²³ Voir Illustration I, a.

substitue lentement à ce qui était jusqu'alors établi comme la norme et trouve de nombreux adeptes tant en France qu'en Allemagne. Le bonnet phrygien, porté lors des guérillas révolutionnaires, reste spécifique à la France et ne passera jamais la frontière.

Les accessoires

Bien que la silhouette masculine ne change que peu durant cette période, on remarque tout de même un léger changement des accessoires : ainsi, le foulard de soie qu'on portait autour du cou, serré juste sous le menton perd son nœud sophistiqué qu'on remplace alors par un jabot (*Krause*) après 1730 ; jabot qui changea maintes fois de tailles et d'ampleur jusqu'à être remplacé quelques décennies plus tard par un simple pan de soie noir (*Halstuchzipfel*). Ce dernier est particulièrement porté par les bourgeois et reste de bon ton de manière tardive. Les hommes portent une affection toute particulière à leurs bijoux : on compte parmi eux la montre de poche, occasionnellement double, et la boîte à tabac (*Tabakdose*), autorisée depuis 1729 dans les églises par Benoît XIV puisque lui-même est un consommateur de tabac. Les boîtes peuvent se présenter sous diverses formes, bien que la plus répandue soit celle d'une boîte rectangulaire, allongée et peu épaisse, généralement en cuivre²⁴. Certains transportent le tabac dans des boîtes sphériques ou encore moulées de porcelaine, dont la partie supérieure est ornée de dorures, et exceptionnellement des contenants taillés dans du marbre.

Pour occuper les mains, les hommes disposent de temps à autre d'une canne (*Spazierstock*) assez longue et terminée par une pise de porcelaine émaillée et présentant elle aussi des dorures. On peut aussi porter une cravache si une occasion plus sportive se présente, ou encore une épée²⁵. Cette dernière n'est réservée qu'à la noblesse et elle n'est autorisée qu'en temps de guerre, tandis que la canne est l'apanage des bourgeois. On met d'ailleurs au point un fac-similé²⁶ d'épée composé d'un fourreau collé à une prise dépourvue de lame afin de faire perdurer la mode même en temps de paix, notamment dans les galas où elle est portée presque à l'horizontal, comme au siècle d'avant. La prise dorée peut être ornée de pierres et le fourreau est presque toujours en cuir. L'homme qui peut s'offrir tous ces objets est alors reconnu comme un « *feiner Herr* », soit un homme distingué.

²⁴ Voir Annexe I, d.

²⁵ Voir Annexe I, k.

²⁶ KRETSCHMER, p. 322

La mode féminine

Les vêtements

Chez celles qu'on appelait alors les « Dames » (*die Damen*), la mode à la française est elle aussi est de bon ton. La robe à panier (*Reifrock*), héritée de l'Espagne du XVII^{ème} siècle, est à la mode tout du long du XVIII^{ème} siècle jusqu'à son interdiction²⁷ stricte à la Cour autrichienne de Joseph II (1780-1790). La *Contouche*²⁸, comme on appelait la robe « à la française »²⁹, connaît un succès particulier outre Rhin où son port concerne à la fois les aristocrates et les bourgeoises. Souvent, et ce pour des raisons évidentes de climat, on agrmente cette robe d'une petite cape en fourrure ou d'un *Plaid*³⁰, fermé par une broche. Cela est particulièrement vrai quand on porte la version allemande de cette robe, nommée *Cossäckchen*³¹, qui est plus étroite, présente de nombreux plis dans le dos et dont la robe du dessus est ouverte sur le devant et tombe jusqu'au-dessus du genou. Cette coupe semble inspirée du « pet-en-l'air » qui était très à la mode en France à la même époque. Les manches du *Cossäckchen* présentent des similitudes avec une veste germanique popularisée chez les nobles au Moyen Âge, le *Schaube*, et couvre le bras aux trois-quarts ou parfois un peu moins. Jusqu'en 1770 les manches ne vont presque jamais jusqu'au poignet mais possèdent tout de même des manchettes de dentelle ; il n'est pas rare de porter en plus une paire de gants de soie.

Les femmes portent en privé un « *négligé* », un habit d'intérieur plus simple et plus confortable qui, de par sa connotation intime, ne peut être dévoilé qu'aux plus proches relations. On voit aussi la robe à traîne (*Schleppe*), qui était jusqu'alors réservée à la noblesse, descendre d'une classe sociale et envahir la garde-robe des bourgeoises, ce qui arracha quelques cris de protestation dans la haute société. Un autre vêtement très porté par toutes les femmes jusqu'à la fin du siècle est le tablier, mais il n'était pas

²⁷ KRETSCHMER, p. 328. Joseph II fait interdire cette robe à cause du chuintement des étoffes qui rend la Cour trop bruyante.

²⁸ Le mot *Contouche* vient en fait de son appellation d'origine pendant l'époque Baroque, là où elle désignait encore une robe de chambre informelle, plus confortable, aussi connue sous le nom de robe battante. La dénomination *Contouche* perdurera cependant tout au long de son existence en Allemagne, elle prend alors le sens de « robe à la française », voir Annexe I, i.

²⁹ Voir Annexe I, e.

³⁰ Voir Glossaire, entrée *Plaid*.

³¹ *Op. cit.* p.316, voir Annexe I, f.

convenable de se montrer en société avec cet habit destiné aux occupations quotidiennes.

Le *Cul de Paris*³², qui existait déjà depuis 1700, connaît un renouveau autour de 1772 grâce à la robe à la *Polonoise* avant de disparaître en 1790 avec le traditionnel corset. Seul le corsage (*Schnürmieder*) des domestiques survit jusqu'à la fin du siècle. Le décolleté (*Auschnitt*) conserve tout au long de cette époque sa forme rectangulaire, ne découvrant que la naissance de la poitrine pudiquement recouverte d'une bordure en rubans ou en dentelle. Ce décolleté n'en a pourtant plus pour très longtemps en Allemagne puisqu'à Paris déjà de grands changements sont à l'œuvre.

A la fin du Directoire (1795-1799) les corps se découvrent et se dénudent dans des étoffes vaporeuses qui rappellent la robe de coton légère et provocante mise à la mode par Marie Antoinette en milieu de siècle. Laissant l'anglomanie³³ à ces Messieurs, les Dames se mettent à toutes vouloir incarner tour à tour les plus grandes déesses de l'Antiquité. Les manches tombent, été comme hiver, et les décolletés se déchirent jusqu'à laisser entrevoir le bout du sein. Bien que sa renommée se fasse surtout à Paris, l'habit à la grecque³⁴ s'exporte en Allemagne où il demeure encore jusqu'à l'arrivée de Napoléon. Les femmes allemandes de haut rang social continueront néanmoins de préférer les tenues moins échancrées ou au moins recouvertes de dentelles sur le décolleté. Avec cette nouvelle mode, les bourgeoises retrouvent leur hauteur et surtout leur largeur naturelle, puisque les plus audacieuses se baladent nu-pieds et que toutes oublient pour toujours le corset.

Les chaussures

La mode du bas de soie sous Louis XIV ne concerne pas que les hommes, puisqu'en Allemagne comme en France cette attention portée à la jambe va devenir l'obsession des Dames. Le désir de posséder un galbe féminin change l'aspect du soulier, jusque-là dissimulé par les robes et les jupons. Il faut que la jambe soit élégante et par conséquent on troque l'ancienne sobriété des souliers pour une forme plus

³² Le *Cul-de-Paris* (*Pariser Hintern*), connu aussi sous le nom de *Cul-de-la-reine* (*Königinnenhintern*) est un coussin rembourré qui est porté sous la robe afin de rehausser le postérieur et d'accentuer une silhouette projetée vers l'avant, jugée plus féminine à cette époque.

³³ Après la guerre de Sept Ans, l'Europe connaît un engouement pour l'art de vivre anglais : on copie les vêtements mais aussi l'art de vivre des voisins d'outre-manche. Se reporter à la partie I « Napoléon, empereur de la mode » pour plus de détails.

³⁴ Voir Annexe II, b.

attrayante : le bout légèrement en pointe affine le pied, qui se doit d'être petit, et les talons se font plus haut afin de marquer davantage la cheville³⁵. On creuse un décolleté profond sur le cou-de-pied. La hauteur nouvellement gagnée rend la démarche plus difficile car les robes, surtout celle des nobles, sont généralement très lourdes – sans compter que l'encombrant panier empêche une assise confortable. Ces chaussures sont majoritairement faites de cuir noir pour les classes bourgeoises et inférieures, tandis que les femmes plus aisées portent du cuir de couleur ou du satin de soie. Les décorations se résument à des nœuds et à des boucles, mais parfois aussi à des brocarts, surtout sur les mules d'intérieur. Les bottines, quant à elles, existent mais se font rares et par mauvais temps on leur préfère les *Galoschen* à la dure semelle de bois.

Malgré la mode du Directoire, les talons restent toujours de mise en Allemagne : les mousselines transparentes ne connaissant pas le même succès qu'en France et rares sont celles qui troquent leurs escarpins contre des semelles plates.

La coiffure

La perruque féminine réduit elle aussi considérablement de taille et de volume entre 1720 et 1789. Alors qu'au début du règne de Charles VI (1711-1740) on s'accorde pour dire que l'encombrante *Fontange*³⁶ est vouée à disparaître³⁷, la chevelure des Allemandes s'allège jusqu'à l'apparition de la coiffe à *la Lune* qui se porte avec la *Contouche*. Entre 1750 et 1780, les coiffures hautes connaissent une seconde gloire et les boucles s'élèvent en édifices sophistiqués ornés de fleurs, de plumes et de rubans³⁸. Les Bourgeoises sont désignées comme les plus friandes de ces excentricités. Le temps faisant, celles qui sont devenues mères continuent de les porter jusqu'à tard dans le siècle tandis que leurs filles préfèrent laisser tomber une longue bouclette sur l'épaule.

Le *Chignon*³⁹ entre en scène autour de 1770 pour rester bien ancré sur les têtes teutoniques durant une décennie, puis disparaît avec l'arrivée des turbans et des coiffes à *la Turque*. Dans tous les cas, on note une libération progressive de la forme capillaire chez les femmes dès 1780 avec la création de la coupe *Hérisson*, aussi répandue en

³⁵ Voir Annexe I, g.

³⁶ Voir Glossaire, entrée *Fontange*.

³⁷ Un journal allemand parle de « la vanité dévoilée de la Fontange » («*Die aufgedeckte Eitelkeit der Fontange*») BIBRA, S. *Journal von und für Deutschland*. Fulda. 1790, p. 320.

³⁸ Pour le nom de ces coiffures, se reporter à la partie consacrée aux influences linguistiques.

³⁹ Voir Illustration, I b

France qu'en Allemagne. La mode des coupes courtes est lancée sous Robespierre alors qu'en 1794 une fête en l'honneur des dieux grecs est donnée sur les champs de Mars⁴⁰.

Après 1794 l'Allemagne fait quelques infidélités à la mode capillaire française et prend davantage part aux tendances anglaises ou exotiques.

Les accessoires

Du côté des accessoires, là encore la France semble rester l'exemple : la mouche, baroque par excellence, connaît un regain de popularité au cours du XVIII^e siècle où on la porte sous toutes ses formes et à tous les endroits du visage, chacun ayant une signification spécifique. En Allemagne comme en France, les femmes rehaussent leur teint pâle fardé de rouge de ces petits bouts de velours, à l'origine sensés cacher les effets de la variole, découpés en cercle, en cœur, en demi-lune ou quelquefois dans des formes bien plus complexes et qui à eux seuls font valoir la richesse de celle qui la porte. La mode est aussi au tour-de-cou, un ruban ou un collier de perles ajusté au cou de l'élégante ou encore une *Schlips*, une sorte de cravate en dentelle sont communément portés avec des tenues du soir. L'éventail⁴¹ reste lui aussi l'ustensile indispensable des dames bien habillées : objet de luxe quand sa monture est faite d'ivoire ou de nacre et ses pans recouverts de feuilles d'or et d'un blanc immaculé, il a tendance à se démocratiser dès les années 1720 du fait d'une production de masse en Angleterre⁴². Le coloris et les dessins qui ornent les éventails des bourgeoises se modifient légèrement vers 1740 : les motifs floraux et les tons pastel deviennent la norme tandis qu'on laisse de côté les paysages et les dorures qui jusqu'ici étaient prédominants. Les derniers exemplaires fabriqués en Allemagne à cette époque datent de 1780 et leurs pans ne sont plus recouverts de dorures, ni de dessins, mais des paillettes⁴³.

Dans les cheveux, ces dames aiment les diadèmes et les pierres, assortis aux boucles d'oreille. Un dernier accessoire, qu'on portait volontiers lors des cérémonies ou des galas, est la paire de gants en soie. La France était le plus gros exportateur de gants

⁴⁰ La fête de l'Être Suprême, le 20 Prairial an II (8 juin 1794) est organisée dans le but de « déchristianiser » la France

⁴¹ Voir Annexe I, h.

⁴² LETOURMY G, LLANOS J. *Le Siècle D'or De L'éventail.*, Faton, 2013.

⁴³ HELLER-WINTER E. *Fächer - Kunst Und Mode Aus Fünf Jahrhunderten.* München: Hirmer; 1987.

de soie en Europe au XVII^{ème} siècle mais bientôt on fabriqua aussi des gants dans le nord de l'Allemagne, à Magdebourg et à Halberstadt. Les gants couvrent le bras jusqu'au coude et sont généralement de couleur blanche ou jaune clair.

A l'époque du Directoire le corset et les encombrants *Culs de Paris* tombent et sont vite remplacés par un nouveau sous-vêtement, sans en être un vraiment : le postiche⁴⁴ (*Brusttuch*). Celui-ci choque les fidèles du *Plaid* et celles du désuet *Goller*⁴⁵ qui ont pris l'habitude de cacher leurs attributs et leurs épaules sous cette cape de velours ou de fourrure ornée de perles ou de motifs. Le postiche existe en fait depuis plus d'un siècle, mais seule la mode provocante des mousselines de coton légères le fera s'épanouir sur toutes les poitrines. Outre le peu de pudeur qu'il prétend préserver, il se révèle l'allié de celles avec lesquelles la nature s'est montrée moins généreuse. Celui qu'on appelle sous le Directoire le « suppléant⁴⁶ » est généralement constitué de deux mouchoirs noués qui maintiennent et remboursent la poitrine, mais provient parfois de magasins spécialisés ou il prend la forme de petits coussins ovales ou rectangulaires.

Mode enfantine

Les enfants ne sont pas l'objet d'une mode spécifique : jusqu'à la fin de la petite enfance ils portent des habits unisexes et très simples pour adopter par la suite des reproductions simplifiées du costume des adultes. On notera tout de même que les garçons bien nés peuvent porter très jeunes la canne, interdite aux laquais et aux pages à la Cour. Jusqu'en 1750 les petites filles quant à elles n'avaient pas le droit de porter de charlotte (*Haube*) avant d'avoir atteint l'âge adulte, c'est-à-dire d'être mariées⁴⁷. Après cette date, les mœurs changent en faveur d'un port de la charlotte⁴⁸ par toutes les femmes, qu'importe leur âge.

⁴⁴ Les postiches ou « suppléants » sont des petits coussins rembourrés que les femmes portent sous la poitrine afin de la galber davantage. Ils peuvent être rembourrés ou gonflés d'air. Pour plus de détails, se reporter au chapitre XIII dans O'FOLLOWELL, L. AND LION, G. *Le Corset, histoire, médecine, hygiène... étude médicale, avec une préface du Dr Lion* Paris: A. Maloine. 1908.

⁴⁵ Voir Glossaire, entrée *Goller*

⁴⁶ *Ibid*, p.100

⁴⁷ On dit d'ailleurs « unter die Haube kommen » en parlant de mariage, puisque la charlotte était le privilège des femmes mariées.

⁴⁸ Les charlottes étaient portées dans des circonstances précises, aussi *la Dormeuse* protège la chevelure pendant le sommeil, *la Baigneuse* la garde de l'eau, etc.

Etoffes et couleurs

Les couleurs à la mode au début du XVII^{ème} siècle sont sobres : il s'agit majoritairement de gris ou de marron pour les hommes et de couleurs mates pour les femmes. Puis, sous l'influence des Lumières, les collections se tournent vers des tons clairs et des couleurs pastel : le rose, le jaune clair, le bleu ciel font le bonheur des Dames, tandis qu'on s'autorise un peu plus de couleur chez ces Messieurs : rouge, violet et même du bleu. Le noir, quant à lui, reste l'usage spécifique des veufs et des veuves ou encore des religieux.

Les étoffes utilisées pour la *Cantouche* étaient principalement de la soie et de la laine, on voyait aussi, pour les plus onéreuses d'entre elles, des brocarts⁴⁹. Elles étaient généralement de couleur unie même si exceptionnellement on use de motifs. L'habit masculin est réalisé en soie ou en velours, mais aussi en coton ou en lin de moindre qualité pour les classes plus modestes. Il en va de même pour les vestes vers 1800, qui restent simples et monochromes la plupart du temps, sauf en cas de fête ou de cérémonies où on tolérait plus de décors. Le cuir des culottes était blanc ou jaune clair, bien qu'en France pendant la Terreur la couleur olive et le marron s'imposèrent. Les chapeaux étaient souvent faits de paille ou de feutre, mais pour les plus beaux on comptait aussi de la soie, du velours, du lin et d'autres étoffes coûteuses. Les bas, pressentant leur disparition prochaine, s'étaient efforcés depuis 1770 d'apparaître sous des formes plus sympathiques : colorés, à rayures, à chevrons... Mais rien de tout cela ne suffit à les faire perdurer et bien vite on les oubliâ.

⁴⁹ Le brocart est une étoffe de soie brochée d'or ou d'argent. Sa fabrication longue et fastidieuse en fait aujourd'hui encore une étoffe coûteuse. L'une des grandes villes qui produisait des brocarts à cette époque en Europe n'était autre que Lyon.

NAPOLÉON ET L'INSTITUTION D'UN NOUVEAU MODELE

Napoléon, empereur de la mode

La Révolution française et les phénomènes qui en résultèrent sont à l'origine d'une diffusion massive du principe d'égalité et de l'affirmation de la classe bourgeoise parmi le peuple. La période postrévolutionnaire a marqué une grande rupture dans l'évolution du style vestimentaire et a, entre autres, précipité la disparition de nombreux signes apparents de richesse, dont les coiffures poudrées et les étoffes luxueuses étaient les illustres représentants. Napoléon, qui n'était pas ignorant de l'influence de la mode française sur ses pays voisins, en fera l'illustration d'une pensée politique éclairée et son fer de lance dans sa conquête de l'Europe. La distinction sociale n'étant plus à l'ordre du jour, le bon ton érigea la sobriété au rang de nouvelle norme, et cette norme fut couchée sur papier par le célèbre empereur.

Pendant la Révolution, la France subit le contrecoup d'une économie instable, d'un manque de matière première et d'une forte corruption. Cette période s'avère particulièrement difficile pour les fabricants de soie car la France, en plus d'assister au déclin de sa renommée au fur et à mesure que la Terreur s'installe, voit un grand nombre de ses meilleurs clients forcés de monter à l'échafaud. Entre 1793 et 1815 on assiste à des changements radicaux dans les processus industriels : en raison des restrictions dues à la guerre, le rendement est plus que jamais essentiel à la survie du secteur textile. Des inventions telles que le métier de Jacquard⁵⁰, créé à Lyon vers 1801, ou encore l'utilisation de l'énergie à vapeur participeront à relever la France d'un terrible effondrement.

Avant 1800 la mode et l'agriculture sont étroitement liées puisque toutes les matières premières proviennent soit des plantes, soit des animaux. Aussi, si l'une ou l'autre se portait mal, il en résultait toujours un manque économique notoire. La Provence, le Languedoc, le Dauphiné sont spécialisée dans l'élevage du ver à soie, tandis que Lyon, Nîmes, Tours et Paris produisent les articles en soie. Le lin est cultivé dans le Nord du pays. Après la Révolution, la demande d'articles en soie chute brutalement : Lyon, qui comptait dix-huit mille métiers à soie avant la Révolution, en compte à peine trois mille

⁵⁰ Napoléon comprend vite l'intérêt de la machine inventée par Jacquard, un métier à tisser permettant de faire des motifs compliqués à l'aide d'une machine munie de cartes perforées, et il en relève le brevet contre une pension et des droits pour chaque machine produite.

cinq cent en 1800⁵¹. Lorsque Napoléon devient Consul, il ne reste est à Lyon que quatre cent des deux mille cinq cent fabricants de gaze et de voile actifs à l'origine. De même, les fabricants de dentelle sont passés de deux mille sept cent à trois cent et celui des brodeurs de six mille à six cent. La production de la soie étant majoritairement française, Napoléon a l'idée en 1799 de réintroduire l'usage des uniformes, des tenues de fonctionnaire et des dignitaires, ce qui redynamise la production de Lyon. Le peuple peut à nouveau identifier le rang et la dignité des nouveaux dirigeants de la République. Après avoir introduit en 1799 une première étiquette pour les tenues officielles, il la change à nouveau en 1805 puis en 1812 ce qui oblige à tout le monde à refaire sa garde-robe. Cette attention si particulière à ce que portent les autres a pour effet de stimuler l'économie française mais aussi d'alimenter la notoriété de la France et d'accroître son influence dans le reste de l'Empire. Ayant compris de quoi étaient faites les tendances, il étend au domaine esthétique sa politique de prestige et de magnificence et fait de la fabrication française un gage de qualité et de finesse, la condition *sine qua non* de toute mode.

Au début du XIX^e siècle la société française était toujours clairement définie par de grands écarts de richesse et de statut entre ses occupants. La France restait un pays principalement rural au sein duquel la part paysanne représentait le gros de la population, c'est pourquoi les changements significatifs qui opérèrent dans les villes eurent peu d'impact sur une majorité de gens dont le mode de vie resta jusqu'à la révolution industrielle similaire à celui qu'il avait été auparavant. A l'aube du Directoire et en réaction à la mortification répandue par la Terreur, la jeunesse dorée française se pavait dans les rues de la capitale accoutrée des plus excentriques agréments. Les gilets courts à longues manches sur lesquels étaient noués des cravates excessivement hautes et les chaussures à bout pointu étaient l'apanage des messieurs « Incroyables »⁵² tandis que les « Merveilleuses », selon les dires plus nues que vêtues⁵³, portaient leurs cheveux frisés noués, dégageant leurs profonds décolletés. C'est donc une mode outrancière⁵⁴ et ostentatoire qui attendait Bonaparte au retour de sa campagne d'Égypte. Lui-même

⁵¹ *Annales de la Société Séricicole, fondée en 1837, pour l'amélioration et la propagation de l'industrie de la soie en France*. Vol. 1-15.. Paris. 1838; p.222

⁵² Voir Glossaire, entrée *Incroyables et Merveilleuses*.

⁵³ On nomme d'ailleurs les trois muses du Directoire, à savoir Mme Tallien, Juliette Récamier et Joséphine de Beauharnais, les « trois grâces » en référence au tableau de Raphaël. Cité par : CREPU, M. dans « L'empire Récamier » *Le souvenir du monde - Essai sur Chateaubriand*. Grasset. 2011. Chapitre X. Cependant leur nudité attire aussi la critique et la caricature, comme en témoigne l'Annexe II, d

⁵⁴ Voir Annexe II, b.

habituellement vêtu une redingote grise ou d'un uniforme vert foncé⁵⁵ ne manifestait en apparence aucun gout prononcé pour l'habillement⁵⁶, il en allait pourtant de son intérêt de créer une unité vestimentaire afin de faire disparaître toute démonstration extérieure de rattachement à des courants antirépublicains⁵⁷.

Le futur Consul disposait néanmoins déjà d'un avantage de taille face aux détracteurs de la décence : Joséphine de Beauharnais, alors son épouse depuis deux ans, était aux côtés de Madame de Tallien et Madame Récamier l'une des muses incontestées du Directoire. En incitant cette dernière à soigner ses tenues et en la couvrant d'onéreux présents, il participa à son succès et l'éleva au statut de nouveau modèle de mode parisien. Conscient des multiples retombées économiques que pouvaient avoir l'industrie textile et ses dérivés, il ne tarda pas à codifier⁵⁸ et régler une nouvelle manière de paraître à la cour afin de motiver un certain narcissisme français et une production interne renflouant les caisses. Une course à la mode dernier cri s'instaura dans les hautes sphères de la société : ce fut enfin le retour des parures de bijoux, des ornements et des voiles que la Révolution avait tenté de faire disparaître.

⁵⁵ « Dans son palais, lui seul s'habille en soldat, comme pour rappeler qu'il commande tous les autres, mais il adopte un uniforme sobre, à demi-civil, l'habit vert des chasseurs de la Garde. A la guerre, il porte la redingote grise [...] » BAINVILLE, J. *Napoleon*. München: C.H. Beck. 1950, p.347

⁵⁶ Stendhal rapporte les propos d'une femme dans *Vie de Napoléon* qui affirme que sa redingote était « si râpée (et qu'il) avait l'air si minable qu'on peinait à deviner sa qualité de général ». STENDHAL., *Vie de Napoléon*. Vienne: Manz. 1923 ; p.74.

⁵⁷ La rumeur de rassemblements nocturnes, communément nommés « bals des victimes » et supposés réunir tous ceux qui avaient perdu au moins un parent sous le tranchant de la guillotine, décrit des hommes et des femmes en habit de deuil dansant à la gloire de leurs ancêtres. Les femmes auraient ainsi porté un tour-de-cou rouge symbolique et les cheveux relevés « à la victime ». DENISE DAVIDSON, « L'identité politique et sociale au quotidien, 1795-1815 », *Annales historiques de la Révolution française*, 359 | 2010, 161-180

⁵⁸ BAINVILLE, P.348-350

Mode masculine

Au début du XIX^{ème} siècle, les hommes abandonnèrent les dentelles, les broderies et les jabots pour des pantalons et des vestes en laine à l'allure plus sobre et aux teintes sombres et monochromes⁵⁹. Les seules excentricités désormais permises étaient le port d'un gilet ou encore celui d'une cravate blanche, dont la qualité du tissu permettait à son détenteur d'affirmer sa position sociale. Lorsque la mode fut à la portée de tous on dut se conformer à ses règles et se vêtir en fonction de son appartenance à une classe sociale. Il fallait paraître à la dernière mode mais aussi respecter les règles précises selon les occasions et les activités. Les hommes pouvaient désobéir à l'étiquette bien plus que les femmes.

On distingue la tenue des hommes en deux parties : l'habillement de jour et la tenue de soirée qui se déclinent selon le lieu et la saison. Les vêtements peuvent être simples à condition d'être élégants, bien coupés et ajustés : l'important n'est plus le tissu mais la coupe. Durant la première période postrévolutionnaire, les hommes portent encore des tenues comportant deux pièces principales, le gilet et le pantalon, agrémentés d'une veste⁶⁰. Les gilets permettent de varier l'apparence, ils sont réalisés dans toutes sortes de coloris et de styles, ornés de broderies, et parfois portés l'un sur l'autre pour créer un contraste⁶¹. Le choix peut se porter sur un gilet de couleur, rayé ou brodé pour de rares occasions mais les pièces à l'aspect plus sobre l'emportent dans la majorité des cas.

Contrairement aux femmes, les hommes s'autorisent à porter plusieurs fois les mêmes vêtements en changeant de gilet et de pantalon par exemple, d'où le succès de la laine, très résistante, qui allie à la fois des atouts pratiques et de durabilité. Les couleurs de veste sont limitées au marron, au gris, au vert foncé, au bleu et au noir. Le bleu peut se porter en toute occasion tandis que le noir est réservé aux négligés du matin ou aux tenues de soirée. Le pardessus est lui aussi très en vogue, décoré le plus souvent par une cape courte similaire à celle des cochers. Il est très prisé par les sportifs, les voyageurs, ou ceux qui ont simplement un esprit pratique. On distingue principalement l'habit dit « à la française » et le frac⁶². En 1794 les culottes⁶³ qui avaient disparu avec la Révolution sont

⁵⁹ Voir Annexe I, j.

⁶⁰ Voir Annexe I, k.

⁶¹ BARRETO C, LANCASTER M. *Napoléon Et L'empire De La Mode*. Milano: Skira; 2010. p. 25-40

⁶² Voir Glossaire, entrée *Frac*.

remises au goût du jour, mais les pantalons, qui les avaient jusqu'alors remplacées, continuent à figurer dans la garde-robe des élégants⁶⁴. Dès lors, la manière la plus respectable de vêtir sa jambe inclut le port des chaussettes et des chaussures avec une culotte. Dans la journée les hommes portent différentes sortes de hauts-de-forme dont la calotte devient de plus en plus haute et le bord de plus en plus étroit, à l'instar du chapeau militaire⁶⁵. Le haut-de-forme n'est pas bien vu le soir, mais les hommes le portent de plus en plus souvent dès le début du XIX^{ème} siècle. La cravate⁶⁶ est l'accessoire permettant le mieux de se distinguer et c'est même là le symbole du goût et de la personnalité de celui qui la porte. Les cravates de l'époque exigent plusieurs mètres de coton coûteux, ainsi mettre sa cravate peut nécessiter un temps estimable : elle est si large au temps des Incroyables qu'elle leur remonte jusqu'aux oreilles et couvre pratiquement leur menton, mais elle doit surtout être bien nouée et très propre.

Mode féminine

En même temps que les extravagances de Marie-Antoinette, les chevelures poudrées et les encombrants paniers, disparurent les étroits corsets d'antan. Les femmes imposent leur féminité, elles se dénudent et se drapent comme à l'époque des antiques. On assiste à un retour global vers une simplicité teintée de romantisme ; sous l'influence de l'*Émile* de Jean Jacques Rousseau la nature est faite mode. Le système du Directoire est impopulaire et inefficace mais préférables aux atrocités et à la guerre civile et qui l'avaient précédé. Cette période est propice à de nouvelles expériences vestimentaires très en marge de ce qui fut la norme jusqu'alors : les chemises qui servaient de sous-vêtements et les tissus épais sont abandonnés au profit des mousselines transparentes⁶⁷. Celles-ci étaient parfois aspergées d'eau et d'huile afin de suggérer davantage une nudité qui se voulait l'écho de la beauté atemporelle des statues grecques. On porta aussi bien des décolletés évocateurs qui laissaient entrevoir la partie supérieure de la poitrine que des échancrures provocatrices qui se déchiraient jusque sous les seins. Certains écrits relatent même qu'une

⁶³ Note : La fameuse période des sans-culottes indique que les paysans et les artisans portaient des pantalons au lieu des culottes réservées à la haute société. La symbolique liée à la restitution de ce vêtement au code vestimentaire n'est donc pas négligeable.

⁶⁴ Le pantalon deviendra un élément dominant de l'habillement masculin à partir de 1820.

⁶⁵ Se reporter à la partie II « Les armées germaniques en proie au modèle français » pour plus de détails.

⁶⁶ Voir Annexe I, j.

⁶⁷ Voir Annexe II, b.

femme, probablement M^{me} Hamelin, se montra un soir de juin 1797 « vêtue d'un simple chiffon de gaze de couleur chair »⁶⁸, la gorge ostensiblement exposée à la vue des passants. Cette nudité est par ailleurs relatée par les écrits de l'époque qui font allusion à la décadence des mœurs. En 1799, la popularité du Directoire est en baisse depuis quatre ans tandis que celle du général Napoléon Bonaparte ne cesse de croître, ce qui lui permet de créer un consulat dont il incarne la gérance. Du fait d'une tendance à la consommation croissante les femmes commencent à s'habiller en fonction des saisons⁶⁹, ce qui génère une productivité d'autant plus accrue que pour les personnalités de haut rang, plusieurs tenues sont nécessaires selon les différentes activités de la journée. En effet, à cette époque une femme se fait juger sur son goût et son originalité : autorisée à exprimer publiquement son opinion et à faire étalage de ses connaissances, les Salons littéraires deviennent de véritables occasions sociales pour les plus privilégiées d'entre elles⁷⁰. Contrairement à leurs pairs masculins, dont la tenue pouvait varier en fonction de son confort, le changement de tenue chez les femmes bourgeoises ou fortunées était exclusivement rythmé par les conventions sociales. Dans leur jeune âge, les bals étaient l'occasion de se divertir mais surtout de trouver leur futur époux, leur allure se devait d'être irréprochable. Les théâtres et les réceptions exigeaient un tout autre habillement : elles coiffaient alors leurs cheveux en chignons hauts agrémentés de peignes-bijou. Si elles étaient mariées elles devaient en plus rehausser leur tenue des parures offertes par leurs maris. Pendant la journée il était de bon ton de garder son chapeau. Les femmes d'un certain rang ne pouvaient se montrer en public les cheveux lâchés, aussi on usait fréquemment de bonnets en dentelle ou de turbans en cas de visite à l'improviste⁷¹. Pour dormir, femmes et hommes revêtaient un bonnet pour les garder au chaud et protéger leurs cheveux. Ils se délassaient dans des chemises semblables à celle qui servaient de sous-vêtements avant le Directoire, ces dessous ayant été relégués à une époque lointaine et désormais révolue⁷².

⁶⁸ MICHEL DE DECKER, *Napoléon : Les Coquettes de l'Empereur*, Paris, 12 avenue d'Italie, Belfond (Place des éditeurs), 2004

⁶⁹ BARRETO C, LANCASTER M. *Napoléon Et L'empire De La Mode*. Milano: Skira; 2010, p. 52

⁷⁰ En Allemagne, des femmes écrivains seront particulièrement reconnues, comme T. Huber, D. Schlegel, H. von Chézy, C. Schelling, S. Moreau ou R. Varnhagen. Le phénomène des *Salons* prit tellement d'ampleur qu'il permit à certaines de vivre de leurs écrits, faits exceptionnels pour l'époque. SOLOVIEFF, G. *Cinq figures féminines méconnues du Romantisme allemand*. Paris: l'Harmattan. 2005.

⁷¹ Voir Illustration I, c.

⁷² La mode des « Sans Chemise » ne dura que peu de temps, car très vite Mme Hamelin fit annoncer qu'elle s'était décidée à remettre ses chemises.

A la cour

Avant la Révolution, les hommes français obéissaient rigoureusement à l'étiquette vestimentaire de la cour. Puis, certains se rendirent en Angleterre et adoptèrent le style anglais, plus pratique, et dans les années 1780 ce style connut un tel succès que l'engouement collectif pour tout ce qui était anglais fut baptisé « anglomanie ». Alors que les nobles français étaient des courtisans, l'aristocratie britannique exerçait la plupart de ses activités dans ses propriétés terriennes. Cela donna lieu à des différences dans les habitudes vestimentaires, les anglais ayant des vêtements plus adaptés au sport, au voyage et à la vie de campagne. Les Français de qualité adoptèrent le chapeau melon et la redingote⁷³, au mépris de l'étiquette, mais aussi les attelages, les chiens, les chevaux anglais, et même leurs majordomes afin que le vin et les produits français soient servis à table avec l'élégance qui caractérise l'Angleterre. Cette admiration pour la mode anglaise fut affectée par le couronnement de Napoléon I^{er} qui instaura un tout autre style à sa Cour.

Bien que la mode en province ne fut presque d'aucune importance, une course effrénée à l'article « dernier cri » sévissait dans les rues de la capitale. Mais celle-ci n'était en rien comparable à l'institution qu'était devenue la mode dans les hautes sphères de la société. Bonaparte, qui avait donné son consentement au *Journal des Dames et es Modes* pour gérer et régler les nouvelles tendances des bourgeois parisiens, s'était personnellement chargé d'établir un code vestimentaire très strict au sein de sa Cour.

Quand Napoléon arriva au pouvoir, il remit à l'honneur les broderies et la soie pour aider les industries françaises. Les tissus devaient être uniquement français, qui n'était pas prince n'avait pas le droit à plus de dix centimètres de broderies, la longueur de la traîne était limitée à deux mètres soixante et huit plis⁷⁴, la parure était obligatoire. Les campagnes de Pologne et de Russie avaient remis au goût du jour la zibeline. Portée en manteau ou en pelisse, elle s'accompagnait de hauts cols de dentelle à baleine, de coiffures compliquées piquées de peignes-bijoux, de fleurs en soie et de décors or et argent. La manche à la traîne évoque le romantisme naissant.

⁷³ Voir Illustration I,d.

⁷⁴ ANNAMARIA SBISA, « Hier comme aujourd'hui. La mode à l'époque napoléonienne ». *Napoléon Et L'empire De La Mode*, Milano: Skira; 2010.

Mode enfantine

Sous Napoléon, le droit civil met l'accent sur la famille, le mariage, la paternité, l'héritage et la propriété. A une époque où les connaissances médicales et la contraception ne permettaient pas de l'éviter, la maternité suivait souvent le mariage de très près. On faisait l'éloge des grandes familles à cause du taux de mortalité infantile encore élevé. Les nouveau-nés portaient des vêtements qui ressemblaient en tous points à ceux portés aujourd'hui par les bébés lors des cérémonies de baptême, soit une robe de style Empire qui venait alors tout juste d'être mise à la mode. Les petits enfants, garçons et filles mélangés, portaient la même robe et les cheveux lâchés sur les épaules. Les chapeaux et les jouets étaient les seuls indicateurs de sexe⁷⁵.

Les mères étaient encouragées à allaiter leurs enfants elles-mêmes et suite à de récentes découvertes médicales qui prohibaient cette pratique, les petites filles n'étaient plus corsetées. Les garçons revêtaient de simples pantalons et des vestes sans ornements, la mode adulte apparaissant assez vite. Dès l'âge de cinq ou six ans, les filles étaient autorisées à porter une robe de couleur, souvent bleue, dont la coupe était similaire à celle des femmes de l'époque, quoique moins sophistiquée, mais avec les cheveux exclusivement portés lâches. Ce n'est qu'à la puberté qu'elles commençaient à porter les cheveux relevés comme les adultes. Ce changement de coiffure indiquait aussi que la jeune fille était désormais prête à participer au bal et aux autres rassemblements sociaux des adultes où elle était censée rencontrer de jeunes célibataires⁷⁶. Bien que leur comportement soit la réplique de celui d'une femme adulte, il n'était pas jugé de bon goût pour les jeunes femmes célibataires de porter des bijoux ou des accessoires coûteux. Ces objets faisaient partie de la corbeille de mariage fournie par le conjoint et signifiaient que la jeune femme était entrée dans l'âge adulte : elle était par conséquent libérée de la supervision parentale.

L'importance des guerres entre 1792 et 1815 a fortement influencé l'apparence et la fonction des jouets pour petits garçons : soldats et armes miniatures faisaient la joie du plus grand nombre, tandis que les fillettes appréciaient les poupées.⁷⁷ Concernant les sports, l'équitation et l'escrime, la chasse et le tir au fusil restaient le privilège des fils de bonne famille. Les autres enfants étaient censés apprendre le métier de leurs parents le plus tôt possible et devaient commencer à travailler à temps plein avant l'âge de dix ans dans

⁷⁵ *Idem.*

⁷⁶ *Ibidem*, p. 58

⁷⁷ *Idem.*

les classes défavorisées⁷⁸. Les femmes plus âgées déjà en charge d'une famille devaient s'occuper des nourrissons et des petits enfants afin de permettre à leurs parents de travailler aux champs.

Etoffes et couleurs

A la Révolution, les vêtements coûteux et délicats sont bannis car considérés comme partie et privilège de l'aristocratie. On remplace la soie et le satin par de la laine. Quand Napoléon arrive au pouvoir il remet à l'honneur les broderies et la soie pour aider les industries françaises.⁷⁹ Chez les femmes le lin et la mousseline ainsi que le satin de soie et le velours brodé d'argent et d'or connaissent un grand succès. Les tissus blancs étaient appréciés précisément parce qu'ils attestaient de la propreté de leurs propriétaires, et donc de leur richesse.

Dès 1800 les couleurs des culottes et des pantalons semblent avoir été limitées au bronze, au blanc, au bleu, au gris, et parfois au noir. Les motifs sont le plus souvent uni ou à fines rayures. Leur fabrication supposait des matériaux nobles comme la laine, le cachemire, le velours côtelé, le coton, le lin, le cuir et la soie.

⁷⁸ BRULEY Y. *Mariage et famille sous Napoléon : le droit entre religion et laïcité*. Napoleonica La Revue.

⁷⁹ BARRETO C, LANCASTER M. *Napoléon et l'empire de la mode*. Milano: Skira; 2010. p.99

CONCLUSION DE LA PARTIE I

La France, nous venons de le voir, a été pendant longtemps le modèle de l'Allemagne en matière de mode. Ce qu'on portait à Paris, on se l'arrachait de l'autre côté du Rhin et cette fervente admiration ne se limitait pas qu'au monde textile. Les idées des Lumières, à l'origine même de la Révolution, avaient reçu un accueil plutôt chaleureux au sein de la communauté intellectuelle allemande. Pourtant, les événements de 1789 avaient suscité plus d'effroi que de sympathie et la France s'était vu perdre un peu de son aura rayonnante.

Tandis que les créations anglaises, évocatrices de modernité, s'imposaient de plus en plus en France et en Allemagne, l'homme qui allait mettre fin au Saint Empire romain germanique préparait déjà des plans pour affirmer la supériorité française. Napoléon, en tant que fin stratège, ne manqua pas de se marier avec l'une des femmes les plus influentes du Directoire et de lui dicter la mode qu'elle devrait incarner. Alors qu'il n'est qu'un Consul, le futur Empereur échafaude déjà le nouveau modèle français, afin que celui-ci assure à sa patrie la stabilité économique et la renommée qu'elle mérite.

PARTIE II

-

RECEPTION DU NOUVEAU MODELE

AU SUJET DE LA TRANSMISSION ET DE LA RECEPTION D'UN MODELE

Le passage des codes français au-delà des frontières a pu s'effectuer de deux manières : la première observe une assimilation passive qui relève davantage d'un choix politique ou économique tandis que la seconde observe une réelle sympathie pour l'autre culture et s'en inspire, cherchant presque à lui ressembler. Ces deux types d'intégration culturelle sont ici analysés sous l'angle de la mode, mais aussi grâce à d'autres marqueurs culturels, tels la langue et les journaux. Il est difficile d'apprécier une influence vestimentaire hors de son contexte historique et politique, surtout à une époque où ceux-ci ont joué un rôle particulièrement fort.

Par ailleurs une analyse ouverte des facteurs culturels ayant contribué à l'institution d'un modèle français prédominant entre 1804 et 1814 est essentielle pour comprendre les réactions engendrées par ceux-ci, et qui se sont ensuite répercutées sur la mode vestimentaire. Cette analyse sera donc composée à la fois sous l'angle de l'assimilation passive et sous celui de la réception active afin de comprendre la réception du modèle dans sa globalité.

ASSIMILATION STRICTE ET ADAPTATION DU NOUVEAU MODELE FRANÇAIS

Evolution de l'organisation militaire

Le choix d'accorder une place au costume militaire dans ce travail de recherche a été motivé par deux raisons : la première est que, comme nous l'avons vu précédemment, Napoléon Bonaparte en tant qu'empereur des Français s'est empressé de codifier la mode civile afin d'en faire un élément politique et économique concret. Mais bien avant d'être empereur Bonaparte est un général : on est de ce fait en droit de s'interroger sur l'évolution de l'uniforme au sein des armées germaniques sous sa présidence. Bien qu'on ne puisse pas parler en terme précis de « mode » lorsqu'il s'agit d'habit militaire, nous conviendrons qu'il peut être intéressant d'analyser l'impact de la domination française sur les symboles patriotiques allemands. Nous en venons ainsi à la seconde raison, qui est que l'uniforme militaire, puisqu'il est porté au nom du peuple, est le vêtement national par excellence s'il en est, et que l'évolution de ses symboles nous parle de ses modèles.

Dans cette partie il sera question des modifications subies par les uniformes germaniques durant la direction française, mais on se doit de préciser que l'adoption de symboles français dans le domaine militaire n'est en aucun cas comparable à l'imitation d'une mode française dans le domaine civile. Contrairement à cette dernière, l'uniforme ne répond pas d'un choix esthétique individuel mais d'un ordre auquel il est impossible de se soustraire. Il sera alors question d'un modèle imposé par la France et non pas adopté volontairement par les Allemands, même si par la suite nous verrons que certains refusèrent cet uniforme, de même qu'ils contestèrent l'assujettissement à un pouvoir français. Par ailleurs, étant donné la complexité et la diversité de cas et des exemples autour de ce vaste sujet, ne seront abordés dans cette partie que quelques-uns des changements apparus entre 1806 et 1813. Cette brève analyse n'a pour but que d'illustrer de manière sommaire la restructuration profonde de tout le système militaire qui a eu lieu à cette époque. Bien qu'une problématique autour d'un uniforme aux couleurs et symboles français au sein des armées de la Confédération du Rhin soit des plus passionnantes, nous ne serons pas en mesure d'approfondir nos recherches dans ce sens, au risque de perdre de vue notre

problématique initiale à savoir : l'influence napoléonienne sur la mode vestimentaire en Allemagne⁸⁰

L'uniforme a de nombreuses raisons d'être et il est, parmi tous les autres types de vêtements, peut-être celui qui répond le plus à un code visuel précis : il permet d'indiquer le grade d'un homme et son rattachement à une unité militaire, mais aussi de distinguer rapidement alliés et ennemis dans la cohue sanglante. On comprend alors aisément pourquoi Bonaparte a entrepris une réforme rapide et complète du costume militaire⁸¹ dès 1806. Les principaux changements ordonnés par le général et désormais président de la Confédération concernent les couleurs des uniformes, la coupe de l'habit, les décorations et le couvre-chef. Très vite, le code visuel de distinction des grades est simplifié au profit d'un système de boutons cousus sur le devant du manteau dont le nombre et la couleur permet d'indiquer le rang de chaque homme.⁸² Désormais l'insigne n'est plus indispensable, mais elle ne disparaîtra pas pour autant, servant de second moyen de vérification. Entre 1806 et 1807, l'un des plus grands ennemis de la France est la Prusse. Son roi, Frédéric Guillaume III, est déterminé à ne pas laisser le général et le maréchal Davout empiéter sur son territoire.

Forte d'une solide réputation, l'armée prussienne s'engage avec confiance dans une lutte acharnée contre la France. Mais les sanglantes batailles d'Iéna et d'Auerstadt vont donner raison à Bonaparte, puisqu'au soir du 14 octobre 1806 on compte plus de vingt-cinq mille morts⁸³ dans les rangs prussiens. Forcée de hisser le drapeau blanc, la Prusse cédera à contrecœur des terres qui serviront par la suite à créer le Grand-duché de Varsovie et devra attendre 1813 pour prendre sa revanche. Après cette double défaite, le général Scharnhorst réorganise⁸⁴ l'armée prussienne et la dote d'un uniforme plus simple et plus fonctionnel, proche de celui des Russes et dont la couleur de fond est le bleu foncé, sauf pour les unités de chasseurs qui portent un habit vert⁸⁵. Adaptant les clauses du traité de

⁸⁰ Par ailleurs nous garderons à l'esprit que l'habit militaire a, depuis longtemps, servi de modèle pour le renouvellement de la mode civile et qu'il serait pertinent de consacrer un travail de recherche complet sur ce thème, étant donné sa complexité et l'abondance de sources primaires et de littérature autour de ce sujet.

⁸¹ Cette réforme alla évidemment de pair avec une réorganisation complète des armées et de leurs régiments, voir les cinq revues consacrées à ce sujet dans la série « Napoleon's German Allies », Vol. 1-5, *Men-At-Arm*, Osprey, 1992.

⁸² VON PIVKA O., SCOLLINS, R., *Napoleon's German Allies (1) Westfalia and Kleve-Berg*. Osprey, *Men-At-Arm*. No. 44, 1992, p.33

⁸³ LENTZ T. « La rupture » *Nouvelle Histoire Du Premier Empire*. Paris: Fayard; 2002.

⁸⁴ SIKORA M., « Scharnhorst. Lehrer, Staboffizier, Reformer » in : LUTZ K, RINK M, SALISCH M. *Reform, Reorganisation, Transformation*. München: Oldenbourg; 2010 ; p.43.

⁸⁵ KLING C. « Die Infanterie-Regimenter im Jahre 1806 » in : *Geschichte Der Bekleidung, Bewaffung Und Ausrüstung Des Königlich Preussischen Heeres*. Weimar: Putze & Hölzer; 1902.

paix signé avec Napoléon lui ordonnant la dissolution de son armée, la Prusse va créer des unités de réservistes (*Landwehr*) qui lui serviront pour préparer sa revanche.

La France se glisse dans l'uniforme allemand.

Il serait trop long d'énumérer en détail l'intégralité des changements subis par les uniformes de chaque unité de tous les Etats allemands, déjà au nombre de seize en 1806, aussi cette analyse portera sur un échantillon de quelques unités issues de quatre armées différentes afin d'observer la régularité des symboles et des formes qui ont évolué. Ces armées ont été choisies en fonction de la pertinence des évolutions constatées et de la fiabilité des sources iconographiques. Les armées concernées sont celles du royaume de Westphalie, situé à l'Ouest de la Prusse et au Nord des grands-duchés de Hesse et de Francfort ; du grand-duché de Berg, partageant une frontière avec le royaume de Hollande et une autre avec la France ; du grand-duché de Hesse et enfin du royaume de Bavière⁸⁶.

L'uniforme

Afin de créer une unité avec la France⁸⁷, le costume des généraux de Westphalie⁸⁸ devient à partir de 1806 un manteau bleu sombre avec des boutons et des gallons dorés, porté sous une écharpe blanche, auxquels furent ajoutés des épauettes et des aiguillettes. Les culasses auparavant bleu sombre deviennent blanches, des bottes noires montent à la hauteur du genou. Les gardes du corps portent un manteau bleu surmonté d'un haut col rouge, assorti aux manchettes, et bordé d'un gallon doré. Les boutons et les boutons sont eux aussi dorés, tandis que le gilet et le pantalon sont bleu roi. Les chasseurs à pied⁸⁹ (*Jäger-Garde*) portent un uniforme vert plus sombre qu'avant 1806 et le col et les manchettes sont désormais jaune citron. Les boutons et les boutons ainsi que le gallon qui cerne le col sont blancs, les épauettes vertes et de courtes guêtres noires sont portées par-dessus le bas du pantalon. Les chasseurs à cheval de la garde impériale possèdent un costume similaire aux chasseurs à pieds. On les distingue cependant à leur couvre-chef.

⁸⁶ Voir Illustration II, a

⁸⁷ VON PIVKA O., SCOLLINS, R., Napoleon's German Allies (1) Westphalia and Kleve-Berg. Osprey, *Men-At-Arm*. No. 44, 1992

⁸⁸ Voir Illustration II, b.

⁸⁹ Voir Illustration II, c.

L'infanterie de ligne porte des pantalons en velours côtelé verts ou blancs. L'infanterie légère possède des uniformes bleu barbeau avec des revers verts – qui furent bientôt remplacés par du orange – et des boutons blancs. Puis on opta pour un manteau vert foncé à col bleu clair assorti au pantalon. A l'origine, chaque régiment était différencié par la couleur des revers sur le col et les manchettes du manteau blanc, mais en 1810 Bonaparte uniformisa ces derniers qui devinrent bleus et on put observer les distinctions de régiment à la vue des boutons.

En 1806 l'uniforme de l'armée de Berg⁹⁰ changea lui aussi pour un style plus français, bien qu'il conservât une majorité de ses attributs : ainsi le traditionnel et ample manteau bavarois fut écarté au profit du spencer, une veste courte croisée venue d'Angleterre, très en vogue en France au début du XIX^{ème} siècle. Le spencer est toujours porté ajusté à la taille grâce à des boutons blancs ou jaunes. Les boutons et la ceinture blanche font ressortir le bleu clair du spencer qui a succédé au bleu barbeau du manteau bavarois originel. L'artillerie se voit remettre une veste très similaire à celle de l'artillerie française, c'est-à-dire bleu marine avec un col rouge, agrémenté de fourreaux d'épaule (*Schulterstück*), des manchettes bordées de rouge et des boutons jaunes. Les chasseurs à cheval doivent quant à eux porter des uniformes vert sombre avec des revers roses, des boutons blancs et un ouchanka rose⁹¹.

L'armée de Bavière⁹² connaît aussi des changements dans ses uniformes puisque les officiers portent après 1806 des manteaux longs ceinturés à la taille et des gants blancs dès 1804. Les soldats détiennent une version plus courte de cet uniforme. Le col suit l'exemple français et se rehausse tandis que les manchettes deviennent rondes pour toutes les unités, à l'exception de la cavalerie qui portaient des manchettes en « V ». Sur les épaules sont fixées des contre-épaulettes noires. L'infanterie légère voit son uniforme vert clair s'assombrir de quelques tons tandis que les soldats adoptent un pantalon gris porté par-dessus des guêtres noires.

Dès le mois d'août 1806 l'Etat de Hesse devient un grand-duché. L'armée de Hesse⁹³ est, parmi les quatre analysées, probablement celle qui subit les changements les plus visibles au cours de cette année. Les gilets de toutes les unités passèrent du blanc au

⁹⁰ *Op.cit.*; p.6, voir Illustration II, d et e.

⁹¹ Le rose est très présent dans l'armée de Berg : souvent associé à la couleur blanche et parfois ornée de décorations bleues, il est un élément qui rend les membres de cette armée aisément reconnaissables. Voir *Op.cit.*; p.12

⁹² *Idem*, Napoleon's German Allies (4) Bavaria, Osprey, *Men-In-Arm*, N°106.

⁹³ *Idem*, Napoleon's German Allies (5) Hesse, Osprey, *Men-In-Arm*, N°122, voir Illustration II, f

bleu foncé ou au vert dans le cas des fusiliers. Les pantalons bleus et les guêtres noires sont échangés chaque hiver contre des pantalons blancs plus amples portés par-dessus les guêtres pour des raisons de climat. Il faut dire que cette armée est susceptible d'être la victime de tragiques méprises puisque quelques-uns de ses uniformes caractéristiques ressemblent à s'y méprendre à ceux des officiers Prussiens⁹⁴. Pour éviter la confusion avec ces derniers, les officiers hessois portent désormais des plumes rouges avec une base noire. En 1809, pour répondre à l'uniformisation des couleurs décidée par Bonaparte, les fusiliers abandonnent leur manteau vert pour des manteaux bleu roi, le vert étant la couleur réservée aux chasseurs à pied ou à cheval.

Le couvre-chef

Les casques et les chapeaux sont les éléments de la tenue militaire qui sont sujet au plus grand nombre de remaniements. Souvent, le bicorne est conservé mais décoré à la manière de ceux des troupes françaises, comme dans l'armée Westphalie où ses bords sont décorés d'un biais doré, de boucles et des boutons dorés. Les gardes du corps portent durant leur service un casque bleu roi tandis que les chasseurs à pied (*Jäger-Garde*) portent un shako vert surmonté d'une cocarde verte bordée de jaune et d'une plume blanche. Les chasseurs à cheval de la garde impériale portent un casque noir orné d'une crête noire et d'une plume rouge. L'infanterie de ligne porte des shakos avec des pompons rouges et des plumes vertes. L'infanterie légère quant à elle porte un shako orné d'une cocarde et d'une plume verte.

Au sein de l'armée de Berg le shako remplace le traditionnel casque noir. Il est agrémenté d'une cocarde rouge et blanche. Les chasseurs portent en plus des pompons et des gallons verts sur leurs shakos blancs. L'artillerie de son côté porte un shako avec un pompon et des gallons rouges. Jusqu'en 1805 les officiers bavarois portent un bicorne à bords larges qui est remplacé à partir du mois d'août par un casque de cuir bouilli noir (*Raupenhelm*) avec une crinière ou une chenille en fourrure. Ces caques, dits « à la romaine » ou encore « à la Minerve » sont une particularité de la mode militaire sous Napoléon, bien qu'ils existent en fait depuis la Renaissance. Les fusiliers hessois voient leurs cocardes noires devenir rouges et blanches et, pour finir, l'infanterie elle aussi revêt le shako français au lieu du bicorne.

⁹⁴ Voir Illustration III, a.

Les accessoires

Les accessoires changent peu comparés au couvre-chef et à l'uniforme, cependant un remaniement profond s'opère dans la classification des insignes. Dès 1806 celles de l'artillerie bavaroise sont changées et font apparaître un numéro à la suite du nom pour préciser le rang de chacun. L'ordre des couleurs distinctives⁹⁵ évolue lui aussi et les passepoils qui entourent les cols des uniformes changent de couleur : ceux du 1^{er} et 2nd Régiment sont rouges, le 3^{ème} porte un passepoil blanc au col, le 4^{ème} un passepoil rouge etc⁹⁶. De même, les boutons et les manchettes suivent ces changements avec le code couleur qui leur est associé. Le 15 avril 1812 les officiers de l'infanterie abandonnent l'écharpe et adoptent un hausse-col argenté. Par ailleurs, les gardes du corps westphaliens enfilent sur leur épaule droite une bretelle dorée qui est portée en bandoulière. L'infanterie légère porte l'écharpe blanche dès 1807.

Les armées germaniques en proie au modèle français

On remarque qu'à l'instar de la mode civile, le costume militaire subit l'influence de Napoléon. Ces changements, bien que légitimes, ont lieu pour la majorité d'entre eux dès 1806 : la diligence avec laquelle un nouvel uniforme et de nouveaux codes de couleur sont créés montre à quel point la portée symbolique du costume est prise au sérieux par le général. Grâce à l'intégration de nouvelles couleurs, tel le bleu roi, le rouge et le blanc mais aussi de nouvelles formes d'habit ou de coiffe, la silhouette générale devient plus française et se distingue donc plus aisément. Par les changements apportés aux costumes de l'armée, on discerne plus clairement les intentions de Napoléon de créer un empire français en Europe : l'offensive est lancée.

⁹⁵ Les couleurs distinctives (*Abzeichenfarbe*) sont utilisées dans toute l'Europe jusqu'au XX^{ème} siècle pour différencier visuellement chaque unité militaire qui compose une même armée. Le procédé en lui-même n'est pas propre à l'armée napoléonienne mais la transmission d'un nouveau code couleur est à considérer comme un changement sérieux puisqu'il implique presque toujours de recréer entièrement un uniforme étant donnée la difficulté d'assemblage et de désassemblage des passepoils sur les cols ou les manches.

⁹⁶ Voir tableau complet dans *Op.cit*, (4) Bavaria, Osprey, *Men-In-Arm* N°106; p.14

LA COPIE COMME ACTE DE RECEPTION VOLONTAIRE

Le Journal des Dames et des Modes, un modèle à suivre

A l'avènement du Directoire, les codes changèrent en faveur d'une certaine frivolité symbolisant à l'extrême cette liberté si longtemps espérée. Un aperçu de la vie réelle de l'époque et des transformations culturelles qui y opérèrent est donné par les gravures du *Journal des Dames et des Modes*, ultime concurrent au *Tableau général du Goût, des Modes et Costumes de Paris*⁹⁷. Ce journal, qui connaîtra bien d'autres noms⁹⁸ au fil de ses publications, servait de référence à qui désirait découvrir les grandes tendances à suivre ainsi que des reportages sur la vie mondaine et culturelle associés à des gravures de mode, c'est pour cette raison même qu'il est aujourd'hui considéré comme le premier magazine de mode à succès de l'histoire. Créé en 1797 par le libraire Jean Baptiste Sellèque et Pierre de la Mésangère, son premier numéro paraît au mois de mars et sera ensuite publié tous les cinq jours pendant quarante-deux ans, couvrant ainsi une vaste période qui s'étalera du Directoire jusqu'à l'ère industrielle. La province pourra peu à peu s'ouvrir à la mode citadine grâce à ce journal de qualité vendu dans un premier temps à la librairie Sellèque, installée rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel, puis chez des libraires faisant partie de son cercle de connaissances : Jacques Le Cointe, Louis Maison et Edouard Dentu.

Chaque numéro offrait une ou deux gravures de haute qualité, coloriées à la main et au pochoir avant d'être gravées à l'eau forte et au burin, les huit pages qui restantes étaient imprimées sur un papier de coton qui préservait l'encre du jaunissement. Ce précieux papier était fourni par l'imprimeur Moller qui s'occupait parallèlement de la correction et de la distribution des revues grâce à son bureau d'abonnement⁹⁹. Le temps de séchage des encres étant très important et la production d'un exemplaire pouvait nécessiter

⁹⁷ Ce quotidien fut créé par le graveur Guyot et de Fancesco Bonafide en mai 1797 et son dernier numéro porte la date du 15 pluviôse an VII (3 février 1799). Il contenait vingt-quatre pages agrémentées d'une gravure de mode ou de meuble, soit coloriée soit imprimée au bistre. *Journal des Dames et des Modes* n°42, 3 juillet 1818, extrait de *Costumes parisiens*, Volume XVI, p336

⁹⁸ Entre autres : *Le Journal des dames*, *Costumes parisiens*, *Journal des modes*, *Journal des dames*, *Journal de la Mésangère* et enfin la *Gazette des salons*.

⁹⁹ Le magazine était alors proposé aux abonnés pour un prix annuel de 30 francs ou 16 francs trimestriels ou 9 francs mensuels. Un numéro hors-série parut en 1799, proposant une rétrospective des deux premières années et regroupant 63 gravures.

plus de trois jours, ce qui occasionna parfois quelques retards dans la production. Inspirées de modèles croqués sur le vif dans des lieux de spectacle ou sur les promenades, les planches étaient dessinées par les plus grands artistes de l'époque dont Philibert Louis Debucourt, Carle et Horace Vernet, Jean Baptiste Isabey, Claude Louis Desrais, Dominique Bosio, Louis Léopold Boilly, Bourchardy, Madame Pauline Azou, Deny et Louis-Marie Lanté et parfois par la Mésangère lui-même. La revue se consacrait tant à la mode féminine que masculine et portait un grand intérêt aux accessoires, tout particulièrement aux chapeaux et aux châles¹⁰⁰, alors très en vogue. On pouvait y trouver les dernières tendances en matière de coiffures ou encore des conseils pour entretenir ses chaussures. Après des débuts difficiles principalement dus à la censure, à la concurrence - voire à la contrefaçon, et à la surtaxe exigée par le gouvernement du Directoire, le *Journal des Dames et des Modes* dut affronter la disparition précoce de Sellèque, victime de l'attentat de la rue Saint Nicaise¹⁰¹. C'est ainsi que La Mésangère reprit seul la direction du journal le 1^{er} janvier 1801 et décida de publier une série exceptionnelle intitulée « *Le bon Genre* » qui lui vaudra par la suite des éloges de la part de Napoléon qui le qualifia de « moniteur de la mode¹⁰² ». Bonaparte avait en effet saisi l'importance d'une telle revue qui se faisait la vitrine de l'industrie textile et du savoir-faire français, c'est pourquoi il lui donna une impulsion en le désignant comme journal de référence en matière de goût afin d'opérer à l'insu de ses ennemi à une véritable propagande culturelle. En écartant tout autre quotidien superflu de la vente et en assignant au *Journal des Dames et des Modes* la lourde tâche de décider du bon ton vestimentaire, il clarifia la réception de la mode, désormais homogène et sans contradiction. Tous ses concurrents ayant été évincés, le journal put enfin triompher.

¹⁰⁰ Voir Glossaire, entrée *Schall*.

¹⁰¹ L'attentat de la rue saint Nicaise est une conspiration royaliste qui eut lieu le 24 décembre 1800 afin d'assassiner Napoléon Bonaparte après son coup d'Etat en novembre 1799.

¹⁰² « Moniteur de la mode » : *Le Moniteur* était le plus grand quotidien sous l'Empire. Il s'agit donc d'un compliment.

Das Journal des Luxus und der Moden

Le pendant allemand du journal de la Mésangère est le *Journal des Luxus und der Moden*. Tout aussi reconnu et diffusé que ce dernier, il fait office de référence dans ce domaine. Créé en 1787 à Weimar par l'éditeur Friedrich Bertuch en collaboration avec l'artiste Georg Melchior Kraus, ce mensuel d'environ trente pages dont deux illustrations de mode atteint presque vingt-cinq mille lecteurs à chacune de ses publications. Il ne cache pas s'inspirer du Journal des Dames et des Modes, et une rubrique intitulée *Briefe aus Paris*¹⁰³ rapporte d'ailleurs les dernières modes de la capitale française sous la plume avisée d'une correspondante allemande. C'est ce journal que nous avons choisi pour faire une analyse de la mode française et de sa réception en Allemagne de 1806 à 1813, étant donné que de tous les journaux de modes allemands de l'époque, il est celui qui ressemble le plus à l'hebdomadaire français de par son format et de son contenu¹⁰⁴.

Mode masculine

Les vêtements

Sous l'influence de la mode anglaise, la redingote se diffuse au sein de la communauté bourgeoise. Il s'agit à l'origine d'un manteau de cavalier, ce qui justifie sa longueur au genou et le fait que ses pans recouvrent entièrement le devant des jambes. Elle possède généralement un col montant et des revers sur le devant, parfois une petite cape, nommée capote, qui tombe jusqu'au coude ou plus rarement d'une palatine en fourrure. Ses manches sont droites et assez amples. Considérée comme moins formelle que le frac, et surtout plus pratique pour la vie de tous les jours, elle est portée par toutes les classes. Le frac (*Frack*), qui avait été le héros de la République tend à s'effacer un peu à partir de 1813, mais il reste une pièce de référence pour les hommes issus des milieux aisés durant toute la période qui le précède. Cette veste ouverte au niveau des cuisses possède souvent des basques à l'arrière, parfois ouvertes en deux parties, et des manches ajustées, droites ou légèrement en gigot. Il devient d'ailleurs l'élément indispensable de la garde-robe

¹⁰³ En français : « Lettres de Paris »

¹⁰⁴ Il existe par ailleurs d'autres journaux de mode, mais ceux-ci traitent davantage d'éthique et de littérature que de la mode vestimentaire en elle-même. Le *JLM* publie aussi deux gravures de modes par numéro, et celles-ci sont semblables à celles qu'on trouve dans le journal de la Mésangère.

masculine au début du nouvel Empire : il est impensable de se présenter à quelque cérémonie ou rassemblement sans ce dernier. Les seuls hommes habilités à se passer du frac sont les militaires, dont l'uniforme peut servir de costume à ces occasions.

Sous le frac on porte un gilet, souvent blanc, parfois sous un autre gilet de couleur et un col montant qui dépasse des pans du frac remontés autour du cou. Avec cet habit distingué on porte une culotte blanche et des bas de soie¹⁰⁵ pour sortir ou un pantalon blanc pour vaquer aux occupations quotidiennes. On porte toujours un pan de tissu blanc enroulé en foulard autour du cou par-dessus le col du gilet. La silhouette générale tend à affiner et mouler la partie inférieure du corps en créant une ligne de la pointe du pied jusqu'à la taille, soulignée par le port de la canne, et à charger la partie supérieure du corps en accumulant les couches autour du buste et du cou, la tête étant généralement dissimulée sous un imposant chapeau haut-de-forme. Cette composition change légèrement vers 1811 puisqu'on peut désormais porter le pantalon par-dessus la chaussure, avec une coupe droite et moins moulante, et qu'on desserre un peu le frac au niveau de la taille, ce qui rééquilibre l'ensemble de l'allure. Le frac disparaît peu à peu des gravures de modes au profit de la redingote qui achève de former une silhouette en forme de « i », découvrant un pantalon ceinturé à la taille et tombant par-dessus des souliers.

Les chaussures

L'instauration de la première République (1792-1799) en France avait évincé les souliers à boucle des Messieurs, qui rappelaient bien trop les salons et les coquetteries à la Cour, au profit des bottes, jugées plus modernes et à présent adaptées au mode de vie urbain. Le début du XIX^{ème} siècle est l'occasion de réinventer ces dernières, qui sont encore lourdes et peu délicates, pour en faire l'objet raffiné des désirs bourgeois. La botte est désormais longue, étroite, fière et cousue de cuir fin. La Révolution a cependant laissé un vide derrière elle : beaucoup de cordonniers ont dû fermer boutique, faute de clientèle, quand ils ne sont pas allés s'enrôler sous le drapeau républicain. La mode des bottes est donc disparate sous Napoléon, seuls les plus fortunés peuvent s'offrir de nouveaux modèles tandis qu'une majorité ressemelle et tente d'adapter les bottes de cavalier du siècle d'avant¹⁰⁶.

¹⁰⁵ Voir Illustration II, g.

¹⁰⁶ LACROIX, P. AND DUCHESNE, A. *Histoire de la chaussure, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours*. Paris: Delahays. 1862 ; p.98-103

De l'autre côté du Rhin, c'est une autre affaire : on aime là aussi les bottes, mais on s'inspire surtout des modèles venus d'Angleterre. On assiste alors au règne de la botte à revers (*Stulpstiefel*), de la botte cavalière et de la botte hongroise, à lacets.¹⁰⁷ Les souliers masculins, comme on les avait portés tout au long du siècle précédent, restent de mise lors des sorties en société, portés avec une culotte et des bas blancs¹⁰⁸ vers 1805 puis sous le pantalon dès 1811. Avec la levée des peuples en 1813, les souliers disparaissent presque complètement et on les remplace par des bottines courtes ou des bottes élégantes lors des bals et des réceptions. La forme et la taille de l'empeigne ne varie guère durant cette période, on trouve majoritairement une pointe ronde et plutôt courte qui restera à la mode jusque dans les années 1830.

La coiffure

Tout au long de cette période, la mode des cheveux courts et bouclés « à la Titus » ne cessera pas. Au fil du temps on lui ajoute des mèches de cheveux qui se plaquent des tempes jusque sur le haut de la joue. Les « rouflaquettes » comme les appellent les Français, prennent le nom de « *Koteletten* »¹⁰⁹ outre Rhin où elles connaissent un grand succès. On porte depuis la fin du siècle dernier des chapeaux de cocher anglais, des hauts-de-forme qui très vite deviennent l'apanage de la classe bourgeoise. Les hommes allemands prennent modèle sur les Anglais : on apprécie particulièrement les chapeaux à bords larges¹¹⁰, légèrement relevés, assez hauts et ornés d'un ruban sombre ou de satin noir. Ils sont portés sur la tête à l'extérieur, en toutes occasions, et sous le bras devant les Dames ou en intérieur. Ils sont omniprésents durant toute cette période et varient peu : on constate parfois un élargissement de la base ou des bords, mais l'apparence reste globalement régulière pendant cette décennie.

¹⁰⁷ KRETSCHMER A. *Die Trachten Der Völker*. Paderborn: Salzwasser Verlag; 2012; p.334

¹⁰⁸ Voir Illustration II, g.

¹⁰⁹ A ne pas confondre avec les favoris (*Backenbart*) qui désignent des poils de la barbe et non des mèches de cheveux.

¹¹⁰ Voir Illustration II, g.

Les accessoires

Au chapeau s'ajoute principalement la canne, droite et fine, sans décoration ostentatoire à sa prise, qui est souvent simplement composée d'un pommeau de métal gravé. Le bâton est en bois, jamais sculpté, et possède une fêrule de métal à son bout. La canne est surtout portée par la classe bourgeoise civile, les militaires préférant porter une épée à la taille en plus de leur uniforme. Hormis la montre à gousset, l'homme porte peu d'accessoires. L'allure générale se voulant plus sobre et unie qu'auparavant, on délaisse les nœuds et les bijoux, jugés superflus et surannés. L'important réside davantage dans l'harmonie des couleurs, le respect de la silhouette à la mode et le port du chapeau

Mode féminine

Vêtements

Comme évoqué précédemment, la mode sous le Directoire s'était dépouillée de tout ornement pour ne laisser transparaître que l'essentiel de la beauté des femmes, la grâce de leurs courbes et la fraîcheur de leur teint si longtemps tenu préservé des regards. En 1806, Napoléon rentre victorieux en France et les citoyens de l'Empire nouvellement agrandi connaissent des jours heureux et fastes. Pour soutenir les fabricants de soie et de gaze, la fine robe de coton légère troque petit à petit ses manches ballons contre des manches à la *Mamelouk*¹¹¹ et on superpose désormais plusieurs voiles, au détriment de la transparence. Outre Rhin, même si les robes antiquisantes sont toujours d'actualité, on voit quelques modifications de l'encolure dont les bords arrondis deviennent carrés ou parfois en pointe. La simplicité qu'avaient connu les premières années de ce siècle disparaît peu à peu et on commence ici aussi à superposer les étoffes : on porte en hiver une palatine¹¹² (*Pelzcape, Palatine*) par-dessus le *Schall*, on couvre le dos avec un *Fichu* en dentelle, qu'on nomme « canezou » en France, et les bras sont couverts par des gants clairs.

La taille est toujours très haute et on la resserre grâce à un ruban de satin ou une petite ceinture de tissus, parfois même avec son *Schall*¹¹³. Toujours en écho à la mode française, la *Douillette*¹¹⁴ fait son entrée dès le mois de janvier de l'année suivante, plus appropriée pour la saison hivernale, agrémentée selon le goût d'une palatine en hermine ou d'un *Fichu Palatine* qui combine la coupe triangulaire du fichu et la douceur de l'hermine qui le borde. Les manches restent globalement courtes et souvent ballonnées jusqu'à la fin de la décennie, bien qu'en 1808 la multitude de ballons typique de la manche à la *Mamelouk* ait sa propre gravure dans le journal¹¹⁵. Dès l'année suivante on en revient aux manches longues : celles-ci sont toutefois ajustées et moulent le bras plus qu'elles ne le cachent. On garde cependant le volume à la naissance de la manche, héritage de la manche ballon, qui peut prendre la forme de voilettes superposées ou Le style Empire reste de

¹¹¹ Les Mamelouk sont une unité de cavalerie légère égyptienne créée par Bonaparte en 1801. Ils font partie de la Garde Impériale et sont actifs jusqu'en 1815.

¹¹² Voir Glossaire, entrée *Palatine*.

¹¹³ Voir Illustration II, h.

¹¹⁴ Voir Illustration II, i.

¹¹⁵ Tableau 1, figure 2 dans: *Journal des Luxus und der Moden*, Jahrgang 23, Août 1808. Friedrich Justin Bertuch, Weimar ; p.597

mise, au moins dans la coupe, la silhouette est droite et davantage soulignée par l'usage de textiles de couleur vive et à motif : on délaisse peu à peu la transparence brumeuse de la gaze qu'on trouvait si charmante vers 1800. Cette évolution s'accroît au fil des années puisqu'on recouvre peu à peu les épaules et le décolleté grâce à des passementeries ou à des garnitures en crochet¹¹⁶. Les cols montants sont remis au goût du jour, tantôt sur les robes où ils prennent l'aspect de dentelles, tantôt sur les pèlerines portées par-dessus les robes. Ils peuvent être en dentelle ou en crochet quand ils ne sont pas en tissus, dans ce dernier cas on affectionne particulièrement une version plus haute du col « officier ». D'ailleurs l'armée ne cesse d'inspirer l'habit féminin, comme en témoigne une gravure de 1812 qui montre un manteau vert sombre fermé par des brandebourgs (*Knebelverschluss*) porté avec une toque polonaise¹¹⁷.

Les années entre 1813 et 1815 présentent moins de modèles issus de la mode parisienne : on se tourne désormais vers de nouveaux modèles tels Weimar, la Cour d'Autriche ou encore la Pologne. Cependant les influences françaises acquises depuis 1804 restent toujours à la mode : la robe Empire lancée par Joséphine de Beauharnais restera une référence en termes de silhouette, aussi on constate que les lignes demeurent majoritairement verticales, ou légèrement évasées au niveau des chevilles même après la fin de l'empire napoléonien. Les épaules restent globalement dissimulées sous des cols, des fichus, des châles et des palatines et le cou est lui aussi de plus en plus couvert. Quant aux manches elles n'évoluent guère, on observe trois types récurrents qui varient légèrement selon les tendances : la manche ballon, la manche coudée et la manche à la *Mamelouk*.

Chaussures

Alors que la mode du Directoire permet au pied d'être nu, ou presque nu dans un soulier au cou-de-pied fort découvert, Napoléon décrète sous l'Empire que la chaussure est indispensable, voire déterminante dans la composition du costume¹¹⁸. Les femmes cependant se trouvent moins concernées par ces préoccupations que les hommes, puisque leurs longues robes couvrent encore assez la jambe pour que du soulier ne dépasse que le nécessaire. Conformément aux nouvelles habitudes, les chaussures des femmes restent

¹¹⁶ En décembre 1810 paraît une gravure représentant deux bustes de femmes dont le haut de robe est presque intégralement recouvert de voilettes en crochet.

¹¹⁷ *Journal des Luxus und der Moden*, Jahrgang 27, Février 1812. Friedrich Justin Bertuch, Weimar ; p.137

¹¹⁸ LACROIX, P. AND DUCHESNE, A. *Histoire de la chaussure, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours*. Paris: Delahays. 1862 ; p.98-103

presque plates, ou sont munies de petits talons dont la hauteur laisse la démarche confortable et ne supposent pas être le privilège d'une classe supérieure. On aime surtout les souliers ornés de broderies ou de nœuds, les décorations en perle et les tissus de qualité¹¹⁹.

La chaussure comprend généralement une semelle et un talon en bois, parfois avec un insert de métal à la pointe ; la tige peut être soit en tissu, soit en cuir et l'empaigne est souvent l'emplacement des nœuds ou des boucles. Les chaussures les plus coûteuses sont recouvertes de satin de soie, de broderies assorties à la robe, tandis que le cuir, plus résistant, est réservé aux chaussures de ville et aux activités quotidiennes. En plus de celles-ci, la femme possède des bottines courtes à lacet en cuir et des chaussons de bal.

Coiffure

La mode germanique accueille chaleureusement les chapeaux venus de France¹²⁰. La *Capote*¹²¹ par exemple est mise à l'honneur dans le numéro de janvier, il s'agit d'une sorte de bonnet qui peut être en tulle, en satin ou en velours et qui prend la chevelue à l'arrière du crâne, comme le fait un bonnet, et dissimule le haut du front sous une visière courbe, le tout attaché par un ruban ou une lanière sous le menton. On les trouve majoritairement blanches et assez simple vers 1806 puis peu à peu en couleur et agrémentées de plus de rubans et de perles, voire de fleurs par la suite. Bien qu'on les moque parfois¹²², ces chapeaux connaîtront un succès durable sur les têtes allemandes puisqu'on en verra encore sur les gravures du *JLM* parues en janvier 1815. Dès 1808 la capote se rapproche de son pendant masculin et sa calotte est désormais rigide et cylindrique¹²³. On la porte alors noire, rouge en velours et ornée d'un peu de fourrure. On note aussi l'arrivée d'un certain orientalisme avec le *Turban*¹²⁴ et le début des coiffures drapées dans des étoffes, ce changement va de pair avec une évolution des motifs qui se font plus exotiques. Le couvre-chef ne cesse de s'inspirer d'ailleurs, et dans le cas de la

¹¹⁹ Voir Annexe II, c.

¹²⁰ Comme en témoignent les appellations, voir Illustration I, b

¹²¹ Voir Illustration II, i.

¹²² Je *JLM* publie dans le numéro de mars 1807 une caricature de ces capotes intitulé « Die *Invisibles in tête-à-tête* » qui montre une femme tentant d'embrasser son cavalier de bal dont le visage disparaît sous la visière encombrante du chapeau.

¹²³ Voir Illustration II, j.

¹²⁴ Cette gravure apparaît simultanément avec la publication d'un conte perse, « *Medschunn und Leila* » qui témoigne des nouvelles inspirations exotiques du début du siècle. *Journal des Luxus und der Moden*, Jahrgang 23, Février 1808. Friedrich Justin Bertuch, Weimar ; p.81-92

toque polonaise¹²⁵ (*polnische Toque*) on s'inspire aussi de ses voisins à l'Est. Cette dernière reste à la mode durant toute la décennie et est proposée sous diverses formes : ornée de nœuds ou de boucles, tantôt noire, tantôt colorée, la lanière bien resserrée en dessous du menton¹²⁶.

La coupe de cheveux reste encore très courte, bien qu'elle ne soit plus *au hérisson* ou à *la Titus*, on conserve le charme d'une nuque dégagée et d'un visage libre. Certaines usent des *Cachefolies*¹²⁷ pour donner l'impression d'une chevelure un peu plus longue ou dissimulent simplement leurs cheveux courts sous des chapeaux ou des turbans. Les boucles restent particulièrement appréciées et on les laisse encadrer le visage ou dépasser du chapeau, on les porte même libres pendant les bals ou simplement orné d'un ruban. On commence à porter des coiffures *ornées de perles* comme le mentionne une gravure de 1811¹²⁸, on ajoute à la calotte ou au bonnet des fleurs et des décorations au crochet. Le chapeau se présente dès cette année sous une forme nouvelle, cylindrique plus plate et qui peut être porté sur le côté¹²⁹, laissant une partie de la chevelure à l'air libre.

Accessoires

L'un des plus grands succès de Napoléon en termes de mode civile fut l'apport du châle à la garde-robe. Il devient très vite en France la pièce la plus recherchée et la plus chère¹³⁰, certaines n'hésitant pas à déboursier des fortunes¹³¹ ou même à les voler¹³². Celui-ci est déjà sur les épaules des Allemandes quand Napoléon se couronne Empereur, alors

¹²⁵ *Journal des Luxus und der Moden*, Jahrgang 23, November 1808. Friedrich Justin Bertuch, Weimar ; p.824

¹²⁶ *Journal des Luxus und der Moden*, Jahrgang 27, Février 1812. Friedrich Justin Bertuch, Weimar ; p.137

¹²⁷ Voir Glossaire, entre *Cache-folie*

¹²⁸ *Journal des Luxus und der Moden*, Jahrgang 26, Février 1811. Friedrich Justin Bertuch, Weimar ; p.356

¹²⁹ *Journal des Luxus und der Moden*, Jahrgang 26, Novembre 1811. Friedrich Justin Bertuch, Weimar ; p.809

¹³⁰ La duchesse d'Abrantès rapporte dans ses mémoires l'arrivée de madame Tallien au Salon de Barras et la décrit en ces termes « [...] elle portait un magnifique châle de cachemire, luxe encore très rare en France à cette époque, et faisait tourner ce châle autour d'elle avec une grâce inimitable, à laquelle elle mettait une grande coquetterie, car le rouge pourpré de l'étoffe indienne faisait ressortir l'éclatante blancheur de ses épaules et de ses bras... » ABRANTÈS, L. *Les salons de Paris*. Paris: Balland.1984 ; p.143

¹³¹ Une contemporaine rapporte « J'en ai vu de blancs parsemés de roses, de bleuets, de perroquets, de paons etc., qui, je crois, sont uniques en Europe. On les estimait à quinze ou vingt mille francs chacun » DUCREST, G. « Joséphine » *Mémoires sur l'Impératrice Joséphine, ses contemporains, la Cour de Navarre et de la Malmaison*. Paris: Ladvocat. 1828, p.229

¹³² La duchesse d'Abrantès rapporte plusieurs vols de ces châles dans les salons, entre autre une pièce appartenant à « Madame de S... » et une autre appartenant Fortunée Hamelin. ABRANTÈS, L., *Souvenirs historique sur Napoléon, la Révolution, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration*. Paris : Garnier Frères ; p.29-35.

que Joséphine elle-même avait exprimé des réserves quant à l'avenir de cette mode¹³³. Pourtant, comme en témoignent les illustrations¹³⁴ du *Journal des Luxus und der Moden*, ce châle que l'impératrice traite avec hauteur est probablement l'accessoire français qui connaîtra le plus grand succès en Allemagne pendant les deux premières décennies de ce siècle. On le voit le plus souvent porté en bandoulière, sur une épaule pour raviver l'éclat d'une robe de coton léger. La couleur la plus populaire est le rouge, bien que selon les saisons on s'accorde sur d'autres teintes. Dans la parution du mois d'avril par exemple, c'est l'ocre qui sied le mieux au teint, tandis qu'au mois de mai, à l'instar de la nature, on préfère se parer d'une étoffe verdoyante. On remarque que les couleurs qui paraissent dans la revue allemande évoluent en fonction de celles mises à la mode dans le *Costume Parisien*. Durant l'hiver 1809 par exemple, on aime les vêtements faits d'étoffes rouges¹³⁵ et on constate que le châle de cette année ne sera présenté que sous sa teinte carmine.

Un autre accessoire dont une *Dame* ne peut se passer est l'ombrelle (*Sonnenschirm*): elle n'est portée que lors de la promenade du soir et, quand elle n'est pas sur l'épaule, elle fait office de canne et accompagne la marche.

Mode enfantine

Peu d'importance a été donnée jusqu'à présent à l'habit des enfants, pourtant dans un numéro du *JLM* de 1807¹³⁶ on parle pour la première fois de l'intérêt de créer un habit adapté à leur corps et à leurs besoins. Ainsi on critique vivement cette manière d'habiller sa progéniture d'après la mode des adultes, quitte à les transformer en « poupées ». On souligne l'importance de la liberté de mouvement qui n'est pas toujours donné aux enfants à cause de leurs habits et on propose en gravure¹³⁷ une manière plus appropriée de les vêtir : le garçonnet porte une combinaison d'été ample en nankin¹³⁸ et un *Mameluck*¹³⁹ de casimir noir couvert de galons argentés, particulièrement agréable puisqu'il se porte aussi

¹³³ « [...] Ils me paraissent fort *laid*s. [...] Je doute que cette mode prenne » écrit Joséphine à son fils Eugène au sujet des châles. Cité par : S., F., MICHAUD, J. AND HOEFER, F. (1986). *Biographie universelle, ancienne et moderne, supplément*. Volume 68. Paris : Michaud. 1841 ; p. 238.

¹³⁴ Voir Annexe II, b et Illustration II, h, par exemple.

¹³⁵ Voir Illustration II, k.

¹³⁶ *Journal des Luxus und der Moden*, Jahrgang 22, Mai 1807. Friedrich Justin Bertuch, Weimar ; p.339

¹³⁷ Voir Illustration II, l.

¹³⁸ Toile de coton à tissu serré et solide, de couleur jaune clair, son nom est celui de la ville chinoise d'où il provient à l'origine, puis il est fabriqué aux Indes et en Europe. Il est utilisé principalement dans la confection masculine.

¹³⁹ Ici, un gilet.

bien en été qu'en hiver. On peut lui faire porter un chapeau en feutre gris et un foulard par mauvais temps. L'habit illustré vaut pour les fillettes jusqu'à six ans, il est composé d'une robe jusque au genou et d'un pantalon ample en mousseline et en batiste blanc qui permet à l'enfant de mieux se mouvoir sans découvrir ses jambes. Le pantalon est doublé et la robe est fermée dans le dos. Les deux enfants portent des souliers plats et les cheveux courts.

Une parution du *JLM* d'avril 1809¹⁴⁰ illustre¹⁴¹ l'habit des enfants français : le garçon porte un pantalon de nankin sous une veste de percale et une chemise de mousseline garnie de dentelle ; les deux fillettes portent une robe et un col de percale bordés de dentelles par-dessus un pantalon blanc et sont coiffées de petites charlottes blanches (*Haubchen*). Le réel intérêt porté aux enfants dans ces articles témoigne d'une évolution des mœurs, qui reconnaissent ainsi le statut d'enfant à part de celui des adultes.

Etoffes et couleurs

Chez les hommes, la mode Anglaise connaît un grand succès et depuis la Révolution, la France s'est débarrassée de tout ornement superflu qui pourrait rappeler la noblesse. Aussi, puisque ses deux modèles les plus influents se tournent vers la simplicité, il n'est pas surprenant que le costume masculin devienne plus terne, le monochrome étant synonyme de finesse. Ces Messieurs adorent les tons sombres : le brun, le vert foncé, le gris anthracite et même le noir pour les bourgeois dès 1805, parfois un peu de beige. On n'hésite pas à créer un contraste avec des bordures tranchées ou exécutées dans d'autres tissus, voire en fourrure. Pour les fracs et les redingotes, on use beaucoup de vigogne et de carmeline en saison froide et de percale¹⁴², de casimir¹⁴³ et cotepalis¹⁴⁴ quand on ne peut s'offrir des taffetas et des satins de soie.

Tandis qu'on apprécie la simplicité au tout début du siècle, très vite la mode retrouve les couleurs que ses étoffes avaient perdues durant le Directoire. Ainsi le *JML* montre dès 1807 quelques nouveaux modèles de robes qui présentent davantage d'ornementations et de motifs que durant les années précédentes malgré que la silhouette

¹⁴⁰ *Journal des Luxus und der Moden*, Jahrgang 24, April 1809. Friedrich Justin Bertuch, Weimar ; p.268

¹⁴¹ Voir Illustration II, m.

¹⁴² Voir Glossaire, entrée *Percale*

¹⁴³ Laine peignée à base de serge.

¹⁴⁴ Mélange de soie et de poils de chèvre très à la mode durant le XIX^{ème} siècle.

reste toujours la même. On aperçoit donc en mars de cette année une robe blanche dont les manches, le col et le bas sont bordés de fronces bleues clair, puis en septembre une robe de promenade intégralement coupée dans une étoffe à carreaux bleu barbeau¹⁴⁵.

L'année suivante, c'est le motif *à l'anglaise*¹⁴⁶ qui est à l'honneur sur tous les chapeaux. 1809 s'avère riche en nouveautés puisqu'on s'exhibe tantôt avec des robes à rayures verticales vertes pour célébrer la période estivale, ou encore à motifs colorés sur un fond blanc. On apprécie à cette époque le toucher délicat de la percale, la gaze, les mousselines, la batiste, et autres voiles légers pour les robes d'été, tandis que pour l'hiver c'est le coton et la fourrure qu'on privilégie. Les chapeaux et les turbans sont souvent en satin de soie, en velours, en cachemire ou en laine ; les Capotes sont le plus souvent en taffetas, en tulle ; les toques présentent une structure en paille d'osier qui assure le maintien du tissu.

¹⁴⁵ Voir Illustration II, n.

¹⁴⁶ Voir Illustration II, j.

Le modèle pris au mot

Le modèle Français dans la langue et les lettres

Une parenthèse s'impose dans l'histoire des influences vestimentaires afin de se concentrer sur un marqueur non moins important de l'identité nationale, sujet lui aussi à des variations qu'on pourra qualifier de *modes* : il s'agit de la langue, dans le cas présent du français, et de son influence sur l'allemand. Porter attention à la langue et aux mots *à la mode* durant la période révolutionnaire et pendant le règne de Napoléon pourrait permettre de déterminer si un modèle culturel français a pu perdurer entre 1806 et 1814 ou si celui-ci a été contesté, dénoncé à l'instar de quelques effets vestimentaires jugés hostiles à la nation¹⁴⁷. L'intérêt porté à la langue plutôt qu'à un autre marqueur culturel se justifie par son aspect concret, incontestable : dès lors qu'on choisit de ne pas traduire un mot et de le transmettre dans sa forme d'origine dans des publications, on reconnaît la légitimité de la langue dont il provient. La langue et les journaux pourraient en cela être un indicateur de la légitimité qu'on accorde ou non à la France en ce qui concerne son influence culturelle, entre autres vestimentaire.

Les gallicismes à la mode avant et pendant la Révolution

Les gallicismes sont ancrés depuis longtemps dans la langue germanique : avec le désir de ressembler à ses voisins on s'était mis à trinquer déjà vers 1720 non plus « *auf die Frauen* » mais « *auf die Damen*¹⁴⁸ ». Cet attrait pour le Français s'accroît dès le milieu du 18^{ème} siècle avec l'arrivée des idées des lumières. Il émerge alors une culture littéraire commune au sein de l'Europe qui prône des valeurs humanistes et universalistes. Cette véritable république des lettres se concrétise par des échanges, des correspondances et des influences entre chaque pays. Jean Jacques Rousseau lui-même en fait le constat en 1755 : « *Il n'y a plus aujourd'hui de François, d'Allemands, d'Espagnols, d'Anglois même, quoiqu'on en dise ; il n'y a que des Européens. Tous ont les mêmes goûts, les mêmes*

¹⁴⁷ Voir Partie III « Soutien à un costume national allemand »

¹⁴⁸ Kretschmer fait remarquer à ce sujet que les « *Frauen* » d'alors étaient les femmes mariées, mais que le gallicisme « *Damen* » suscita tant d'envie qu'on l'attribua bientôt même à celles qui ne portaient pas d'alliance. KRETSCHMER A. *Die Trachten Der Völker*. Paderborn: Salzwasser Verlag; 2012; p.316

passions, les mêmes mœurs, parce que aucun n'a reçu de forme nationale par une institution particulière.»¹⁴⁹. Cette volonté d'unité culturelle résulte en grande partie d'une aspiration à une Europe sans frontières et dont le peuple serait couronné roi¹⁵⁰. Du rôle prédominant de la France durant cette époque résulte un vocabulaire spécifique qui fleurit dans la langue allemande : on retrouve ainsi des mots comme *Delikatesse, Esprit, Genie, Impression, Passion, Sensation, sensibel, Sentiment*¹⁵¹...

Dès les années 1780, c'est la mode capillaire qui contribue à la francisation de la langue : on porte les cheveux *à la mode du jour*¹⁵², c'est-à-dire nommés d'après les événements marquants d'une journée qui peuvent être de toutes sortes : *à la dauphin* pour fêter la naissance de Louis Joseph de France en octobre 1781, puis *aux relevailles de la reine* dans la semaine qui suivit, ou encore *au temps présent* jusqu'à l'ultime coiffure *à la victime* s'inspirant de la coupe courte réservée à ceux qu'on destinait à l'échafaud. Les noms des personnages des pièces à succès ou ceux de quelques personnalités politiques surgissent de toutes les bouches : *à la Hamlet, à la Figaro, à la Henri IV, à la Voltaire*.... Sans compter de nombreux termes de français qui qualifient l'aspect ou ce à quoi est destiné la coiffure : *au hérisson, à la Dormeuse, à la Belle-Poule, au Parterre galant, à l'Orientale, à la Turque* etc. Bien que toutes ces appellations ne fussent pas adoptées sur le long terme, elles sont toutes mentionnées dans les journaux de modes germanophones rapportant les silhouettes parisiennes et jouissent de ce fait d'un bref instant de gloire sur les lèvres des Allemandes.

L'esprit des Lumières, qui nie une quelconque forme d'identité nationale, amène néanmoins à un problème récurrent en Europe à cette époque : celui du passage des mots et des idiomes par-delà les frontières, c'est-à-dire de la traduction. L'intérêt croissant qu'avaient manifesté les Allemands au cours de la seconde moitié du XVII^{ème} siècle pour l'actualité politique internationale, et particulièrement pour l'actualité française dès 1780, a été l'occasion pour les écrivains et les traducteurs de teinter leur vocabulaire d'un peu plus d'exotisme. La prise de la Bastille est à l'origine d'une large diffusion d'idées révolutionnaires dans les couches populaires, en partie grâce aux journaux et aux

¹⁴⁹ ROUSSEAU J-J, « Considérations sur le gouvernement de Pologne et sur la réformation projetée », 1755, in *Œuvres complètes*, « La Pléiade » III.

¹⁵⁰ « *Un peuple est libre quand il ne peut être opprimé ni conquis, égal, quand il est souverain, juste, quand il est réglé par des lois.* » SAINT-JUST "Du rapport de la nature et des principes de la constitution" *Œuvres complètes*, éd. Gallimard, coll. Folio histoire, 2004, partie II, chap.1, p. 382

¹⁵¹ Cité par KRAIF U. *Duden - Das Fremdwörterbuch*. Mannheim: Dudenverl.; 2007; p.32

¹⁵² Voir Illustration II, o.

imprimés. En effet, le secteur éditorial doit répondre à une forte demande et les traducteurs francophones, souvent des femmes, sont recherchés afin de transmettre les dernières nouvelles de France. Ceux-ci ont la lourde tâche de restituer au mieux les concepts et les idées de la Révolution au peuple allemand sans toutefois disposer de tout le matériel linguistique nécessaire : c'est ainsi que sont nés de nombreux mots nouveaux, dérivés du français et parfois germanisés par le truchement de morphèmes. Reichardt estime à 6320 exemplaires¹⁵³ le nombre de ces traductions parues entre 1789 et 1799 et les deux tiers d'entre elles porteraient sur les événements et les écrits de la Révolution. Il remarque que les écrits issus de la presse connaissent un plus grand succès que les œuvres littéraires ou philosophiques françaises, bien que leur diffusion soit elle aussi soutenue par un lectorat de sympathisants.

Dès 1789 les récits de voyage en France, et particulièrement à Paris, sont mis à la mode : leur popularité en fera un genre littéraire propre dont les « Lettres de Paris » (*Briefe aus Paris*) publiées en 1790 par l'écrivain Joachim Campe sont un exemple éloquent. On peut souligner à cette occasion l'inspiration qu'insufflera la Révolution française à la littérature allemande en citant par exemple le roman de Thérèse Huber « La famille Seldorf » (*Die Familie Seldorf*) paru en 1795, relatant les amours douloureux d'une jeune noble française combattant aux côtés des révolutionnaires afin de se venger de son amant royaliste. Cet imaginaire révolutionnaire inspire aussi à une berlinoise, Caroline de la Motte-Fouqué, un roman publié deux décennies plus tard sous le titre « La Fille du héros de la Vendée » (*Das Heldenmädchen aus der Vendée*) dont l'action se déroule au cœur du chaos de 1789.

C'est donc sans surprise qu'on constate une concordance entre les thèmes abordés dans la presse et la littérature et les gallicismes apparus après la Révolution : le Duden¹⁵⁴, rapporte ainsi l'apparition des mots *Agitator*, *Bürokratie*, *Demoralisieren*, *Emigrant*, *fraternisieren*, *Komitee*, *Reaktion*, *Revolution*, *Terrorismus*¹⁵⁵.

¹⁵³ REICHARDT R. *Das Blut Der Freiheit*. Frankfurt am Main: Fischer-Taschenbuch-Verl.; 1998;p290-303

¹⁵⁴ Le Duden est un des dictionnaires de référence pour la langue allemande.

¹⁵⁵ *Op. cit.*

Gallicisme après 1806

Les frictions culturelles occasionnées par l'occupation sont à l'origine de l'intégration de nouvelles expressions dans le vocabulaire allemand¹⁵⁶. Cependant, pour la première fois, les gallicismes ne font pas l'unanimité. Ils soulèvent bientôt l'indignation de ceux qui considèrent l'emploi du latin, et plus particulièrement du français, comme un affront fait à la nation allemande : « Qui sont nos hommes qui nous viennent de France, qui se déploient vers les Français, qui aiment les Français, ces *Teuschlinge*¹⁵⁷, sinon des *effeminatissima virorum pectora – Dieu me pardonne de mêler à la nôtre cette langue hostile – elle qui n'a pas de cœur, pas de volonté propre [...]* »¹⁵⁸ s'exclame Ernst Moritz Arndt, visiblement résigné à ne réserver au Latin que le lexique des injures. Celui-ci déplore en fait la prolifération du français au sein de la langue allemande qui sévit avec vigueur depuis plus d'un siècle et propose pour y remédier un emploi constant et stricte de l'allemand : « une autre chose importante pour la vertu de la gent allemande serait l'usage à l'intérieur comme à l'extérieur d'une langue et d'un costume allemands. Je dis bien une langue allemande car la vaine tromperie (*leere Aefferei*) avec les langues étrangères, en particulier avec le français, et l'oubli et la négligence de l'exquise langue maternelle sont pour nous ce qu'il y a de plus indigne.»¹⁵⁹.

Loin d'être ignorées, les réclamations d'Arndt vont être prises très au sérieux par quelques intellectuels allemands qui, fâchés de l'emprise napoléonienne et de son remaniement de leurs terres, incarneront le nouveau nationalisme allemand. Arndt, figure de proue des contestataires de l'autorité française, sera à l'origine d'une prise de conscience qui influencera le rapport des allemands avec la mode française.

¹⁵⁶ Notamment par les romans, le lexique militaire et les appellations de modes importées de Paris.

¹⁵⁷ « *Teuschlinge* », ou encore « *Teuschfranzosen* » désigne les Allemands qui ont sympathisé avec les Français ou partagent une pensée commune avec ceux-ci.

¹⁵⁸ Ibid. p.33

¹⁵⁹ ARNDT E. *Ueber Sitte, Mode Und Kleidertracht. Ein Wort Aus D Er Zeit.* 1st ed. Frankfurt am Main: Bernhard Körner; 1814; p.20

CONCLUSION DE LA PARTIE II

On constate que la réception du modèle français s'est effectuée de trois manières distinctes: premièrement, lorsque Napoléon s'empare des territoires allemands et crée la Confédération du Rhin en 1806, il s'empresse de réformer les codes propres aux régiments de ses armées alliées. En plus de réorganiser celles-ci de l'intérieur, il fait adopter aux militaires un nouvel uniforme, inspiré de celui de la Grande Armée. Le shako, les couleurs bleu, blanc et rouge ainsi qu'une nouvelle silhouette permettent de l'affirmer : la France n'est désormais plus un modèle, mais un maître.

La mode civile quant à elle continue de suivre l'exemple de Paris : Le *Journal des Luxus und der Moden* s'inspire sans honte du vêtement français. Elle copie, observe de loin ce qu'on fait de mieux dans la capitale et s'empresse de le relater dans ses correspondances afin que les non francophones eux-aussi puissent être à la dernière mode.

Mais l'influence de la France dépasse largement le monde du textile et bientôt certains se sentent étouffés par ce trop-plein de francophilie. Depuis trop longtemps on ne jure que par leurs philosophes, leurs écrivains, leurs goûts et leur langue ; on en vient presque à oublier son identité propre – du moins c'est ce qu'affirme Ernst Moritz Arndt. Que faire de cette France, à la fois rayonnante et envahissante, tantôt modèle et tantôt ennemi ?

PARTIE III

-

REJET DU MODELE FRANÇAIS ET CREATION D'UN MODELE ALLEMAND

EXPRESSION DU SENTIMENT PATRIOTIQUE PAR LE REFUS DU MODELE FRANÇAIS

Remise en question du modèle français

La question de la légitimité d'un modèle français se pose dès la fin du XVII^e siècle : le philosophe Thomasius explique en 1688 la supériorité culturelle de la France par le goût prononcé de ses habitants pour les choses actuelles et leur savoir-vivre¹⁶⁰. En effet, bien que l'Etat français soit de manière générale plutôt détesté et partage avec l'Allemagne de terribles souvenirs de guerre, on ne peut s'empêcher d'admirer la France pour son aura culturelle et son attrait pour la modernité. Peu avant 1789, la presse allemande avait suivi de près l'émergence de mouvements contestataires chez son voisin et une part de la population ne cachait pas son enthousiasme pour ce grand coup que préparaient les Français. Un premier mouvement de recul a lieu en 1789, quand la violence finit par avoir raison du système mis en place et, déjà, certains allemands s'offusquent de la mauvaise tournure des événements. L'élément qui déclenche l'irréversible rupture est sans doute l'exécution capitale de Louis XVI en janvier 1793 qui sera considérée comme un acte barbare et entachera à jamais l'admiration des allemands pour les révolutionnaires français.

La désillusion est brusque lorsqu'on en vient à cette question : la proclamation d'une la République au sens de Rousseau et de Kant n'aurait-elle pas été un simple prétexte servant à justifier un nouvel ordre européen dicté par la France ? La peur émerge silencieusement de la masse ; la séparation du spirituel et du politique est loin de faire l'unanimité. On commence à craindre les aspirations¹⁶¹ du nouvel Etat qui se forme et c'est avec l'arrivée de Napoléon Bonaparte au pouvoir que le visage d'une France conquérante et organisatrice se révèle. Dès les premiers affrontements, la carte politique allemande est bouleversée et remaniée : sous l'œil inquisiteur de l'ennemi, le système politique allemand est démantelé puis réinventé ; la puissance des Habsbourg est

¹⁶⁰ REYNAUD L. *Français Et Allemands. Histoire De Leurs Relations Intellectuelles Et Sentimentales*. Paris: A. Fayard; 1930, p 122.

¹⁶¹ C'est notamment le cas en Angleterre où Edmund Burke, homme politique et philosophe irlandais, publie son essai *Reflections on the Revolution in France* (Réflexions sur la révolution française) en 1790

contrariée par un renforcement des Etats du sud. Le modèle français s'impose ainsi grâce à son administration et à sa constitution qui semble lui octroyer tous les pouvoirs.

Enfin, et ce malgré l'appui qu'elle peut constituer pour l'émancipation nationale, la Révolution est hautement détestée par une majorité d'Allemands car elle s'affirme dans la violence la montée au pouvoir d'un redoutable conquérant. On accuse cet absolutisme éclairé de fragiliser la société d'ordre traditionnel¹⁶² et de nier la spécificité allemande par l'emploi d'un système universel¹⁶³, tandis que la singularité française s'exprime librement dans la déclaration de ses droits de 1789.

Un courant réactionnaire se forme en Allemagne face à la prédominance d'une Europe taillée aux mesures de la France dont le projet de civilisation commune ne serait qu'une utopie de plus, une promesse mensongère qui aurait survécu au désenchantement de la Révolution. Les contre-révolutionnaires français s'étaient manifestés en critiquant le contenu de la *Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen* et, suivant leur exemple, les nationalistes allemands reprochent à Napoléon, au-delà de sa présence sur leur territoire, l'introduction nouvelle du principe d'égalité civile. Dans les faits, celle-ci frustre les élans antisémites¹⁶⁴ inhérents à leurs réclamations chrétiennes et patriotiques et leur soustrait leur droit supposé de supériorité. Par ailleurs, la religion est une thématique récurrente dans le discours antirépublicain : l'influente revue réactionnaire *Eudämonia*¹⁶⁵ exprime, entre autres, sa désapprobation quant à la division entre le catholicisme et le protestantisme, sans parler de l'éviction de la religion hors du domaine politique.

¹⁶² « Ständegesellschaft » dans la version originale de Justus Möser citée par KNOPPER F, MONDOT J. *L'Allemagne Face Au Modèle Français*. Toulouse: Presses universitaires du Mirail; 2008, p36.

¹⁶³ « C'est autour de la notion d'esprit de peuples (*Volkgeist*) reprises par Montesquieu et Herder mais infléchi dans un sens traditionaliste mêmes réactionnaire que le nationalisme romantique en Allemagne fonde son opposition au principe révolutionnaire français supposé celui de la table rase c'est-à-dire sur la Fondation dans l'état sur les bases de la prétention universelle, exclusivement rationnel et niant les héritages anciens » cité d'après KNOPPER F, MONDOT J. « Mouvement national allemand, romantisme et jacobinisme » *L'Allemagne Face Au Modèle Français*. Toulouse: Presses universitaires du Mirail; 2008, p.21

¹⁶⁴ On trouve en outre des exemples éloquentes de la francophobie associés à l'antisémitisme dans l'ouvrage d'Achim von Arnim, *Die Majoratsherren* (Les héritiers du Majorat) paru en 1818, mais aussi dans d'autres ouvrages publiés par les membres de la Deutsche Tischgesellschaft dont Johann Gottlieb Fichte et Clemens Brentano.

¹⁶⁵ *Eudämonia oder Deutsches Volksglück. Ein Journal für Freunde von Wahrheit und Recht*. Est un journal conservateur nationaliste germanophone publié de 1795 à 1798. Ses créateurs, Johann August Starck et Leopold Alois Hoffmann, soutiennent qu'un complot est à l'origine de la Révolution.

La nation allemande glorifiée

Dès la fin du XVII^e siècle, Herder s'est penché sur le concept de *Volk*, dont la traduction systématique par « nation » est aujourd'hui encore sujette à la controverse. Il fut en effet difficile au peuple allemand de se dresser une identité nationale alors même que le substantif qui devait le qualifier était un polysème¹⁶⁶. Finalement c'est en 1740 que l'encyclopédiste Johann Heinrich Zedler définit la nation selon sa signification originelle comme l'union d'un certain nombre de citoyens (*Bürger*) qui partagent à la fois un ensemble de coutumes, de mœurs et de lois. Un siècle plus tard, le philologue Richard Böck ajoutera que la langue est le seul indicateur pertinent de nationalité, une précision qu'auraient certainement approuvée Goethe et Schiller, fervents défenseurs de la langue germanique contre la mode du vocable français¹⁶⁷. La langue dans son rôle unificateur exclue donc d'office la France de ses plans politiques et ne peut qu'être contestataire d'un modèle autre qu'allemand.

Dans ses *Discours à la nation allemande*¹⁶⁸ (1807) le philosophe allemand Johann Gottlieb Fichte appelle son peuple à contester l'occupation napoléonienne et soutient la création d'un Etat national allemand dont les fondements seraient à trouver dans les ruines du Saint Empire romain germanique. Au-delà du monde des lettres et de la pensée qui servent à théoriser le nationalisme criant de ce début du XIX^e siècle, la production artistique se tourne elle aussi vers un rejet du modèle français. L'Allemagne devient le foyer brûlant d'un nationalisme puissant qui se déverse partout en Europe par le biais du romantisme et de ses idéaux pétris de glorieux symboles d'émancipation, d'individualisme et d'un retour à un mode de vie essentialiste. Le héros romantique en proie à de terribles passions est l'illustration d'une pulsion de vie animée par des sentiments forts, voire violents, et par des réactions presque épidermiques à toute tentative extérieure de normalisation ou de dogmatisme¹⁶⁹. Ce modèle inspirera

¹⁶⁶ Dans ses premières apparitions le mot *Volk* a un sens proche de celui de *Geschlecht* (naissance, lignée). Il souligne que la nation n'est pas déterminée par le territoire puisque des nations avec différents modes de vie (*Lebensarten*) peuvent partager la même terre. D'après HOBBSAWM E, PETER D. *Nations Et Nationalisme Depuis 1780*. Paris. Gallimard; 2001. p.39-45

¹⁶⁷ Voir Partie II, Le modèle pris au mot.

¹⁶⁸ FICHTE, J, G *Reden an die deutsche Nation*. Berlin, 1808

¹⁶⁹ CARON J, VERNUS M. *L'europe Au 19^e Siècle*. Paris: A. Colin; 2015.

fortement les Allemands, alors sous le joug de l'envahisseur, et donnera lieu à un panel de courants artistiques portés sur les symboles supposés constituer la nation allemande¹⁷⁰.

L'écrivain Ernst Moritz Arndt, connu par son opposition farouche au régime de Napoléon, fait lui aussi l'éloge de l'Allemagne et la décrit ainsi : « *L'Europe est le centre de la Terre [...] et le cœur de l'Europe, c'est l'Allemagne (Teutschland), elle est le point d'intersection de l'Europe et du christianisme. L'Allemagne est la plus noble école de la philosophie, de la science, des arts ; les prophètes et les devins du nouveau monde viennent d'Allemagne [...]* »¹⁷¹. Ainsi porté par un idéal de l'Allemagne libérés de l'aliénation que lui fait subir la France, quelques intellectuels commencent à imaginer un modèle qui s'affirmerait par une nouvelle manière d'être et de se vêtir : écrire et parler l'allemand sans avoir recours au latin, acheter des produits manufacturés en Allemagne, créer un costume allemand délesté de toute pièce française, etc.

¹⁷⁰ C'est le cas, par exemple, du mouvement Nazaréen, créé à la chute du Saint Empire (1806). Ce sont six élèves peintres viennois qui sont à l'origine de l'idéal nazaréen : un renouveau de l'art par la religion, inspiré de Dürer et de Raphaël. Influencés à la fois par le catholicisme et le romantisme, les peintres Nazaréens aspiraient à renouveler l'art religieux grâce à l'étude des anciens maîtres italiens et allemands.

¹⁷¹ ARNDT E. *Ueber Sitte, Mode Und Kleidertracht. Ein Wort Aus D Er Zeit*. 1st ed. Frankfurt am Main: Bernhard Körner; 1814; p.5

REACTIONS A LA MODE FRANÇAISE

Soutiens à un costume national allemand

La guerre de sept ans (1756-1763) a joué un rôle important dans la création et la diffusion d'une conscience nationale au sein du royaume germanique. Déjà en 1775, quelques artistes et les intellectuels revêtent le frac bleu, la culotte blanche et les bottes à revers de Werther¹⁷² qui deviendront par la suite le nouveau costume de Cour à Weimar, en remplacement de l'habit français.

Ce qui se passa lors des guerres de libération (1813-1815) dépend très largement d'évènements antérieurs et se révèle être l'aboutissement d'une pensée nationaliste qui se formait déjà en amont. L'élément déclencheur s'avère être le retrait des troupes napoléoniennes à Moscou le 19 octobre 1812 qui laisse déjà supposer que la fureur et de la détermination de celui qui s'était proclamé empereur en 1804 pouvait être mise à mal par une union avec la Russie. Un an plus tard, c'est au tour des Allemands de crier victoire à Leipzig et de se défaire pour toujours de la domination napoléonienne. Le 6 avril 1814 enfin, Bonaparte abdique et renonce au pouvoir. Il est temps pour les Allemands de se réapproprier leurs terres et leur culture.

L'idée de créer costume national n'est pas une nouveauté en soi, puisque de nombreux ouvrages¹⁷³ suggèrent bien avant 1814 la dissociation de la mode allemande des autres modes européennes et en particulier de la mode française. Diverses propositions furent évoquées et publiées afin de créer un « costume allemand » (*deutsche Kleidertracht*) au temps des guerres de libérations. La mode en ce temps est déjà connue comme un pilier de l'industrie, et la France est citée comme exemple dans ce domaine¹⁷⁴. La création d'un habit de fête (*Feierkleid*) pour célébrer l'arrivée des

¹⁷² Ce costume existe déjà en 1769 comme le montre le portrait d'Ernest II de Saxe-Gotha-Altenbourg présenté dans l'annexe III, d, mais c'est après sa description que fait Goethe du héros de son roman *Die Leiden des Jungen Werthers* qu'il connaît une réelle popularité au sein de la noblesse allemande.

¹⁷³ Voir le chapitre « Diskussionen zu einer für die Deutschen eingeständigen Mode in den Jahren 1750 bis 1786 » in SCHNEIDER E. *Herkunft und Verbreitungsformen der „Deutschen Nationaltracht der Befreiungskriege“ als Ausdruck politischer Gesinnung*. Bonn, 2002; p.16

¹⁷⁴ ANONYM, *Das Lob Der Mode, Eine Rede, Gehalten Und Gedruckt Nach Der Mode O. O.* 1st ed. Frankfurt und Leipzig; p.13

Allemands à Paris le 31 mars 1814 sera proposée par l'écrivain Rudolf Zacharias Becker, après que celui-ci avait passé dix-sept mois emprisonné pour conspiration contre Napoléon. Bien qu'une telle initiative paraisse aux premiers abords être la réponse la plus patriotique qu'on puisse imaginer, elle n'est en fait que la version plus modérée des théories d'Arndt au sujet du costume national allemand (*Deutsche Nationaltracht* ou encore *Altdeutsche Tracht*). Le costume populaire (*Volkstracht*) selon Arndt devrait être porté les jours de fête, mais être aussi obligatoire lors des cérémonies et des assemblées, à défaut de pouvoir l'imposer quotidiennement : « *C'est pourquoi tu dois te composer un costume national*¹⁷⁵ (*Volkstracht*), *qui vaudra pour ton confort et ton pays et ton Ciel et que tu devras le porter les jours de fête et durant les rassemblements comme un habit de fête [...]* »¹⁷⁶. Pour comprendre la démarche de ce dernier dans son ouvrage « De la bienséance, de la mode et du costume » (*Über Sitte, Mode und Kleidertracht*), il faut mentionner le rapprochement qu'il dessine entre la bienséance, qui exerce son droit par l'habitude, et la loi (*das Gesetz*), appliquée sous la contrainte (*der Zwang*). Selon Arndt, la bienséance et la loi visent toutes deux à rendre au peuple son harmonie naturelle, à recréer son unité. Il définit en cela la mode comme la part la plus légère et la plus fine¹⁷⁷ de la bienséance dont le mouvement ne nuit en rien à sa pérennité mais la rend au contraire plus attrayante¹⁷⁸.

Cependant, Arndt précise que la bienséance doit toujours rester dominante afin que la mode ne devienne une menace à l'ordre, une insatiable frénésie qui échapperait au contrôle de la nation et se soumettrait alors au mensonge et à la pudibonderie (*die falsche Scham*). Car la mode, de par son instabilité, peut nuire à la constitution d'une identité nationale durable. Par ailleurs, elle pourrait aussi mettre en péril la raison saine (*gesunde Vernunft*) et même la vertu et la religion¹⁷⁹, des valeurs essentielles à la nation allemande. Mais ce qu'Arndt déplore, ce n'est pas la frénésie engendrée par la mode, mais plutôt celle pour la mode étrangère : « *Nous avions autrefois notre propre costume, depuis deux siècles nous sommes devenus les singes des peuples étrangers. Un costume durable dans le temps, dont la forme serait arrêtée, agirait sur les mœurs de*

¹⁷⁵ Ici la traduction de « Volks » par « nation » est préférable afin de préserver le sens du texte

¹⁷⁶ Ibid. p.28

¹⁷⁷ ARNDT E, *ibidem*, p.1315

¹⁷⁸ *Idib.* « Wechsel sei die grosse Idee der ganzen Schöpfung, Wechsel Geheimnis aller Kraft und alles Lebens; durch Wechsel stärken sich die Geister, erfrischen sich die Leiber [...] » ; p.14

¹⁷⁹ BECKER R. *Das Deutsche Feyerkleid Zur Erinnerung Des Einzugs Der Deutschen In Paris Am 31^{sten} März 1814 Eingeführt Von Deutschen Frauen*. 1st ed. Gotha: Beckersche Buchhandlung; 1814; p.6

manière plus prolifique. On peut qualifier d'étonnant le phénomène qui fait que l'Européen [...] ne semble être en mesure de se créer un habit répondant à la fois aux besoins voulus par le Ciel et ornerait au mieux la forme de son corps, tandis que les Orientaux se plaisent encore à porter les habits qu'on revêtait déjà quatre mille ans auparavant sur les rives de l'Euphrat et de l'Indus ». En cela, Arndt pointe du doigt un fait bien réel et ceux qu'il désigne comme les coupables de cette aliénation vestimentaire sont tout désignés, il s'agit des deux seuls pays qui ont exercé autant d'influence sur le style allemand au cours des trois dernières décennies : « [...] et pour cette tromperie tu peux remercier le Français frivole, venu pour ton plus grand malheur, de même que l'Anglais. »¹⁸⁰. Le modèle français ayant été soutenu par les princes d'Allemagne qui se sont efforcés de le faire valoir comme la seule norme esthétique respectable est l'une des causes à l'origine de la disparition des costumes populaires et régionaux allemands. Afin de se débarrasser de toute influence, Arndt indique au lecteur la voie qu'il doit emprunter pour rendre à sa patrie l'honneur qu'elle mérite : « Ce que vous possédez de plus précieux, c'est l'héritage de vos pères, et ce que vous possédez de plus sage, Dieu vous l'a légué par ses prophètes [...] Ainsi, si vous voulez faire quelque chose de neuf, vous devez le lier aux anciens, si vous voulez bâtir quelque chose de stable, vous devrez savoir ce qu'il y avait avant vous »¹⁸¹. Il est désormais évident que le costume national allemand devra s'inspirer de son passé propre, c'est pourquoi les références à l'Antiquité, qu'elles prennent exemple sur Rome ou sur la Grèce, ne seront pas permises. Pour satisfaire à leur devoir, les citoyens patriotes trouveront donc leur inspiration dans les costumes germaniques traditionnels du XVI^{ème} ou du XVII^{ème} siècle, comme Arndt le propose dans la suite de son ouvrage.

Description du costume national allemand

Cette nouvelle mode est donc basée sur des éléments qu'on trouve à la fois dans le vestiaire de l'époque et dans des tenues datant du XVI^{ème} siècle, reconnu comme la dernière période glorieuse pour l'Allemagne. Deux cent ans en arrière, en 1715, Martin Luther publie ses quatre-vingt-quinze thèses contre l'Eglise de Rome et fonde ce qu'on

¹⁸⁰ Ibid ; p27

¹⁸¹ ARNDT E., p.24

nommera plus tard l'Eglise évangéliste. Bien que cette séparation entre protestants et catholiques ait scindé le territoire allemand en deux, Luther¹⁸² est très vite reconnu par les contemporains des guerres de libération comme un modèle de persévérance et de courage contre le joug d'un ennemi davantage assoiffé de pouvoir que de justice. C'est donc une mode désuète et austère qui sera désignée comme la représentante de la nation allemande.

Costume masculin

Le costume masculin allemand, bien qu'il soit l'apanage d'une minorité, possède quelques fidèles représentants : Caspard Friedrich, le célèbre peintre allemand ; le roi Louis Ier de Bavière ; August Heinrich Hoffmann von Fallersleben, écrivain et poète auteur de l'hymne national allemand ; ou encore Friedrich Ludwih Jahn, dont il sera question dans la partie portant sur le costume militaire. Leurs portraits¹⁸³ serviront en conséquence d'exemples complémentaires pour parfaire la description de ce costume.

L'habit masculin¹⁸⁴ est principalement remarquable par une sorte de longue robe droite, qu'on peut comparer à un manteau, qui s'arrête légèrement sous le genou, fermée sur le devant par une boutonnrière droite jusqu'au niveau du col noir. La coupe de base de celui-ci est celle du col « officier », à la différence près que le col allemand est bien plus haut et peut monter jusqu'aux oreilles, cachant ainsi le cou et la mâchoire de l'homme. Sous ce col est porté un pan de tissus noir enroulé autour du cou qui dissimule la glotte et le bas du menton. Une alternative à cet habit destiné à des températures plutôt hivernales est une robe similaire, s'arrêtant un peu au-dessus du genou et dont l'ouverture est recouverte par le col à revers blanc de la chemise du dessous qui s'ouvre légèrement sur le haut du cou et retombe sur les épaules. Dans les deux versions du costume, on trouve des manches gigot longues qui se terminent par un revers de manche noir lâche ou ajusté. La couleur noire est dominante, voire absolue, hormis le blanc du col estival qui peut être en tissus simple ou taillé en pointe à la manière de la dentelle. La première version se rapproche davantage du costume militaire des soldats allemands des guerres de libération tandis que la seconde, plus simple, trouve son inspiration dans les habits monastiques.

¹⁸² Voir Annexe III, e.

¹⁸³ Voir Annexe III, a-c

¹⁸⁴ Voir Illustration III, a.

Sous cette robe est porté un pantalon « ni trop large ni trop étroit »¹⁸⁵, noir, qui est rentré le plus souvent dans des bottes.

Les chaussures ont elles-aussi leur importance puisque Arndt désigne les bottes comme celles qui doivent être portée quotidiennement par l'homme allemand, bien qu'elle doive être remplacée par des chaussures noires fines lors des fêtes et des cérémonies. La botte est grande et sans revers, elle peut monter jusqu'au genou. Pour travailler, il est permis à l'homme de quitter sa robe et de découvrir sa chemise blanche et son large col, ou encore de porter une robe plus fine qui s'arrête au milieu de la cuisse : dans ce cas-là il devra ajouter à la composition un manteau d'extérieur, noir et ample. Pour les occasions spéciales telles les fêtes, les rassemblements et les cérémonies il se doit de porter à la taille son épée dont le fourreau est attaché à une ceinture par-dessus la robe ou le manteau léger. La cravate, création des plus françaises s'il en est, était évidemment prohibée et on portait à la place un pan de tissu blanc. Concernant les accessoires, l'Allemand élégant doit porter un chapeau, orné d'une ou de plusieurs plumes aux couleurs de la nation pour les jours de fête. Le chapeau n'a pas de forme spécifique, ou du moins Arndt laisse le choix à l'homme quant à la forme la plus propice ou la plus seyante à adopter. Il est représenté sur l'illustration présente dans l'édition du *Journal*¹⁸⁶ consacré au costume national par un haut de forme noir, assez proéminent et aux bords plutôt courts. D'autres proposent la barrette (*Barett*), un bonnet rigide porté par les ecclésiastiques. Les bijoux et les autres accessoires sont l'affaire de chacun et on est libre d'en porter à sa guise puisque le costume national en soi suffit à rendre à l'homme allemand son élégance naturelle.

Costume féminin

Les femmes, contrairement aux hommes, ne disposent pas d'indications précises quant au code vestimentaire à adopter. Arndt les laisse volontairement inventer¹⁸⁷ un costume qui soit à la fois beau et digne de leur sexe, c'est pourquoi les illustrations

¹⁸⁵ « Der Deutsche Mann trägt gewöhnlich Stiefeln [...] » voir description complète d'Arndt dans *le Journal für Luxus, Mode und Gegenstände der Kunst* du mois de juin 1814, p.387

¹⁸⁶ *Ibid*, p.414-416

¹⁸⁷ « Auch für die deutschen Frauen in ihrem Geschlecht müsste eine Volktracht erfunden werden, welche die angemessenste schönste und züchtigste wäre. Ich wage keine vorzuschlagen. Ich Schönheitssinn mag sie selbst erfinden und in den Wecheln und Aenderungen des kleinen Schmucks und der beweglichen Zierrathen mag man ihnen die Freiheit lassen [...] » ARNDT E. *Ueber Sitte, Mode Und Kleidertracht. Ein Wort Aus Der Zeit*. 1st ed. Frankfurt am Main: Bernhard Körner; 1814. P.170-171

proposées par le *Journal* serviront de référence pour l'analyse du costume féminin. C'est l'écrivain Rudolph Zacharias Becker qui est à l'origine de ce dessin, publié la première fois à Gotha sous le nom « *Costume de fête allemand en hommage à l'arrivée des Allemand à Paris le 31 mars 1814, inauguré par les femmes* »¹⁸⁸. Il s'agit en fait d'un dessin anonyme soumis par un membre d'une association de femmes que Becker avait sollicitée en organisant une sorte de concours autour du thème du costume national féminin. Les deux modèles présentés dans l'édition de mars 1815¹⁸⁹ portent des robes de style similaire, quoiqu'on puisse déjà supposer que la gravure de droite illustre une tenue plus habillée.

En effet, en lisant la description on apprend que la première silhouette (*Figur 1*) est un costume de Cour composé d'une « *Nonnenzeuch* », soit une robe de nonne qui couvre entièrement le corps jusqu'aux pieds (*bodenlanges Kleid*). Elle est caractérisée par une taille empire, resserrée sous la poitrine par une ceinture à boucle, d'où partent des plis amples. Les manches sont dites « bouillonnées » et forment plusieurs petits ballons jusqu'au poignet décoré par une manchette blanche profonde taillée en pointes. Le col s'ouvre en « V » et découvre le haut du buste jusque sous les clavicules. Cette ouverture est entourée d'un col montant blanc, lui aussi taillé en petites pointes et qui s'élève à l'arrière afin de cacher la nuque. La robe est ornée de petites incrustations blanches de forme foliaire qui composent une frise sur chacun des ballons de la manche et sur le bas de robe. Il est précisé que la coiffe est une barrette de satin (*Samtbarett*) décorée par quelques plumes claires et resserrée par une boucle sur le devant. Le modèle porte un collier de perles simples et un mouchoir blanc. Une esquisse à côté de la figure présente une variante de cette robe avec une manche calypso vue de dos.

La seconde silhouette (*Figur 2*) est très similaire à la première, mais il s'agit d'une tenue plus simple destinée cette fois-ci à la classe bourgeoise. On retrouve la même robe noire avec ses manches bouillonnées, décorée de dentelle noire superposée sur le milieu devant et le bas de robe. Les manches se terminent en pointe sur le dessus de la main. L'ouverture du col est ronde et le col qui passe par-dessus la robe est très large et rond. Il présente lui aussi des pointes, moins resserrées, qui viennent se poser sur le décolleté et les épaules. On distingue un plastron noir incrusté en suivant les lignes d'une découpe « princesse », qui part du milieu de l'épaule jusqu'à la taille en passant

¹⁸⁸ „Das deutsche Feyerkleid zu Erinnerung des Einzugs der Deutschen in Paris am 31.sten März 1814 eingeführt von deutschen Frauen“ est l'intitulé exact qui paraît dans le journal.

¹⁸⁹ Voir Illustration III, b-c

par la pointe de sein. Sur l'esquisse à droite de la figure, le plastron est détaillé afin de bien discerner les détails de la découpe, on entrevoir la naissance de manches gigot. La coiffure est plus légère : les cheveux sont remontés sur le crâne, probablement grâce à une tresse, et ornés de quelques plumes sur le haut du front.

Variantes et évolution

Ces deux costumes présentent des signes d'austérité certains : omniprésence du noir, manches longues, col montant et robe ample. Pourtant, les quelques ornements qu'ils présentent témoignent de la volonté de créer une esthétique honorable : il s'agit là de montrer tout le raffinement de la nation allemande sans pour autant se perdre dans l'excès, le faux ou la surcharge. A leur analyse on devine qu'ils sont le fruit d'une volonté politique et non d'un engouement passager pour l'ancien : mêlant à la fois les références à l'histoire, grâce aux manches bouillonnées et aux cols montants qui s'inspirent du 16^{ème} siècle, à la religion et aux costumes militaires des guerres de libération, ces compositions inspirent la stabilité et la combattivité. Cependant ce propos peut être nuancé du fait de la présence d'éléments de mode contemporains, tels la taille empire qui caractérise l'habit féminin grec antique et est remise au goût du jour par Madame de Beauharnais ; ou encore le chapeau haut de forme et les bottes, tous deux d'inspiration anglaise.

Le costume national allemand connut un certain succès en Allemagne, mais aussi en Prusse et en Autriche, à tel point que cette dernière créa sa propre version du costume, publiée dans un journal de mode viennois. Désigné comme le costume des démagogues (*Demagogenkleidung*) et bientôt comme le média de messages violents¹⁹⁰, la Confédération Germanique (1815-1866) qui avait succédé à la Confédération du Rhin

¹⁹⁰ L'une des causes de son interdiction découle d'un évènement tragique qui eut lieu le 23 mars 1819 : un étudiant bavarois, Karl Ludwig Sand, assassine l'écrivain dramaturge August von Kotzebue (1761-1819) de plusieurs coups de poignards à son domicile. La cause de l'assassinat est politique : Kotzebue, qui avait pendant longtemps été adulé pour ses critiques virulentes contre Napoléon, avait fini par se faire haïr du peuple en devenant consul général de Russie à Weimar, un acte de haute trahison selon certains. Sand sera retrouvé et condamné par la justice à la peine de mort par décapitation. Elevé au statut de martyr par ses compatriotes, le costume national allemand fut alors utilisé pour lui rendre hommage.

(1806-1813) décida lors des Décrets de Karlsbad (1819) qu'il serait interdit¹⁹¹. Quelques provocateurs continuèrent tout de même de le porter lors des fêtes nationales et des commémorations, mais bientôt il n'en fut plus question. Les dernières silhouettes¹⁹² publiées dans les journaux de mode allemands qui se rapprochent du costume national sont datées de l'année 1815.

¹⁹¹ SCHNEIDER E. „Die Altdeutsche Tracht wird zur Demagogenkleidung“ in *Herkunft und Verbreitungsformen der „Deutschen Nationaltracht der Befreiungskriege“ als Ausdruck politischer Gesinnung*. Bonn, 2002; p. 163

¹⁹² SCHNEIDER E. ; p.44

Infidélités à l'uniforme

Costume militaire

On a vu qu'à la création de la Confédération du Rhin les armées vaincues par Napoléon se voient contraintes de changer leur uniforme. En tant que général et grand réformateur de la mode française, Napoléon ne peut s'empêcher de modifier les codes de ses armées nouvellement alliées. Mais qu'en est-il de ses opposants ?

On peut résumer la tactique simple et efficace employée par Napoléon lors des guerres de coalition par un fameux adage: diviser pour mieux régner. Quand en 1800 le Saint Empire romain germanique succombe aux forces françaises, il laisse derrière lui une multitude de petits groupes isolés, dont l'identité en péril essaye tant bien que mal de s'affirmer par une attitude hostile envers ceux qui avaient été pendant des siècles des voisins alliés. La Prusse et l'Autriche se disputent la Silésie ; la Saxe redoute la Prusse, qui garde un œil attentif sur les moindres faits et gestes de la Russie du fait de sa récente acquisition de provinces polonaises. Mais face à la France se tient encore un ennemi bien entier : l'Angleterre. En soutenant financièrement les armées russes, autrichiennes et prussiennes, elle s'assure des alliés à l'Est pour former un bloc face à l'ambitieux ennemi. Lors de la troisième coalition, l'Autriche et la Russie espèrent de l'aide de la part de la Prusse et de la Saxe, cependant le roi Frédéric Guillaume III de Prusse reste indécis et réagit tardivement aux appels de ses alliés ce qui participe à la terrible défaite d'Austerlitz le 2 décembre 1805. Pour punir la Prusse de sa veulerie, Napoléon lui retire les principautés de Clèves et de Neuchâtel. Il n'en faut guère plus à Frédéric III pour déclarer la guerre à la France, bien vite rejoint par la Saxe et l'armée du duché de Brunswick Lunebourg. S'en suivent les batailles de Jena et d'Auerstadt qui coûtent à la Prusse une grande partie de ses hommes et à la Saxe l'obligation de rompre son alliance avec la Prusse et de rejoindre la Confédération du Rhin. A partir du mois d'octobre 1806 des idées de revanche s'installent dans les esprits prussiens et Frédéric Guillaume III commence à réunir des troupes de réservistes qui forment la *Landwehr* prussienne¹⁹³.

Parallèlement à cela, Napoléon décide de l'abolition de la maison de Brunswick, un duché appartenant à la principauté de Brunswick-Wolfenbüttel, sous le prétexte que son duc, Charles Ferdinand de Brunswick-Wolfenbüttel, a combattu à la tête des troupes

¹⁹³ Voir Illustration III, i.

prussiennes. Mortellement blessé à Auerstadt, le duc meurt le 10 novembre 1806 en laissant derrière lui un fils qui consacra le reste de sa vie à une lutte acharnée et impitoyable contre l'empereur français.

Uniformes de la Schwarze Schar

Le duché de Brunswick est dissous en 1807 et l'héritier du duc de Brunswick-Wolfenbüttel s'enfuit en Autriche. Frédéric-Guillaume de Brunswick-Wolfenbüttel qu'on appela dès lors « le Duc noir » (*der Schwarze Herzog*) passa un accord avec l'Autriche pour créer un corps d'infanterie et de cavalerie formé de volontaires allemands et de la *Landwehr* autrichienne afin de mettre fin au régime de Napoléon. La «*Schwarze Schar*» (Légion Noire) combat avec rage et bravoure et Frédéric-Guillaume réussit à reconquérir Brunswick en 1809. De 1810 à 1815 elle est intégrée à l'armée britannique et remportera de nombreuses victoires contre Napoléon, notamment en Espagne.

La *Schwarze Schar* doit son nom à la couleur de son uniforme, symbole de deuil pour leur pays occupé¹⁹⁴. L'infanterie est vêtue d'un polrock¹⁹⁵ noir avec une garniture simple, un pantalon en toile noire ou grise orné d'un passepoil bleu. Le *Polrock*, suite aux nombreuses victoires remportées par la *Schwarze Schar*, allait devenir par la suite le manteau le plus populaire au sein des unités de volontaires allemandes. Il est composé d'une pièce haute qui couvre le torse et est décoré pour les officiers de six rangs doubles de gallons noirs du col jusqu'à la taille et d'une jupe large qui tombe jusque sur le genou¹⁹⁶. Le manteau ne se ferme pas grâce à des boutons mais par le truchement de brandebourgs noirs. Le col bleu monte jusqu'aux oreilles et est porté ouvert, comme dans l'armée autrichienne. Les manchettes en pointe peuvent être bleues ou noires selon les unités ; les hussards portent des nœuds autrichiens¹⁹⁷. Les officiers de l'infanterie portent une écharpe rouge à la taille tandis que les officiers hussards portent une ceinture jaune et argent. Les chasseurs portent un manteau vert sombre fermé par deux rangées de boutons jaune parallèles. Le col, les manchettes, les épaulettes et la jupe sont rouges. Les chaussures, comme pour l'infanterie, sont noires et les guêtres gris sombre. Au sein de

¹⁹⁴ VON PIVKA O., SCOLLINS, R., Brunswick Toops, *Men-At-Arm*. No. 167, 1992.

¹⁹⁵ Voir Glossaire, entrée *Polrock*, aussi connu sous le nom de *Litewka*. Bien que celle-ci fasse référence au costume national lithuanien.

¹⁹⁶ Voir Illustration III, h

¹⁹⁷ Voir Glossaire, entrée *Vitéz Kötés*

l'infanterie la tête est coiffée d'un shako avec une plume de crin noire, qui sera remplacée par une queue de cheval, toujours en crin, lors de l'intégration à l'armée britannique. Ce shako est fourni par les Autrichiens, cependant il ne présente pas les symboles typiques de leur armée ; il est plus étroit à sa base qu'à son sommet et est orné d'une tresse et d'un badge représentant un crâne et deux os croisés. La coiffe des chasseurs est un chambergo¹⁹⁸ noir recouvert d'un bandeau vert. Certaines unités d'officiers portent des gants blancs.

Les uniformes de chaque unité diffèrent peu, seuls quelques détails permettent de les identifier. Le shako est globalement porté par tous, de même que le *Polrock*. On distingue généralement les officiers de toutes les unités par le port d'accessoires argentés ou d'une bande de cette couleur sur la coiffe. On note aussi le port de la *Feldmütze*, inspirée du Bonnet de Police révolutionnaire français, par tous les rangs de toutes les unités ; celle-ci a été portée dès 1808 par l'armée prussienne. La simplicité de l'uniforme est peut-être due au facteur économique ainsi qu'à la précipitation dans laquelle ils ont dû être élaborés. Lors de l'intégration à l'armée britannique, des modifications mineures furent apportées à l'uniforme de l'armée de Brunswick, ils conservèrent leur couleur noire et reçurent le système de grades anglais qui consistait en une bande blanche ou argentée portée autour du biceps droit qui sert de support au badge. Les sacs de toiles et les gourdes furent fournis par l'armée britannique et les officiers portèrent une écharpe pourpre autour de la taille. Les principaux changements concernèrent en fait l'organisation et l'armement, mais la silhouette des réservistes autrichiens et des volontaires allemands resta dans son ensemble fidèle à ce qu'elle avait été jusqu'alors.

Uniformes de la Landwehr prussienne

Selon l'acte signé avec Napoléon après la défaite à Iéna en 1806, la Prusse est en droit de constituer une réserve militaire. Cependant, son envie de vengeance est si forte que bientôt viennent s'ajouter à la réserve des troupes semi-régulières et irrégulières de volontaires prussiens ou étrangers¹⁹⁹. L'usage de troupes irrégulières n'est pas une expérience nouvelle pour la Prusse, puisque Frédéric II de Prusse y avait déjà eu recours

¹⁹⁸ Voir Glossaire, entrée *Chambergo*

¹⁹⁹ VON PIVKA O., SCOLLINS, R., Prussian Reserve Militia and Irregular Troops, *Men-At-Arm*. No. 192, 1992

par le passé. L'intégration d'étrangers, principalement allemands, fut critiquée par bon nombre de Prussiens mais bien vite la détermination et la fiabilité de ces hommes fit oublier leurs origines. L'armée de réservistes, connue sous le nom de « *Krümpfer* », avait déjà été levée avant 1806, puisque la Prusse avait gardé cette habitude héritée de Frédéric II depuis 1787. Les troupes irrégulières vinrent s'ajouter dès le mois de juillet 1807 quand Scharnhorst²⁰⁰ exposa ouvertement son idée d'entraîner des hommes supplémentaires et de faire fi du traité de Tilsit signé quelques semaines auparavant. Le *Krümpfer* et les troupes irrégulières, bien entraînés, assurèrent la victoire à la Prusse lors des guerres de libération de 1813, et notamment face à la Grande Armée en Russie. Par un édit royal du 17 mars de cette année, la Prusse put reformer, ou plutôt réorganiser, la *Landwehr*²⁰¹, ce qui occasionna quelques changements dans l'uniforme.

Les uniformes des réservistes avant 1813 étaient simples, du fait des ressources économiques alors limitées du royaume. Des uniformes provisoires gris furent fournis aux troupes, ils étaient simplement constitués d'un pantalon et d'une veste. Cependant, on comptait un bon nombre d'uniformes cédés par l'armée britannique²⁰² et quelques prises d'uniformes et d'armes français. Il n'existait alors pas de réelle unité au sein des bataillons. L'infanterie du 1^{er} régiment de la garde prussienne²⁰³ porte en 1813 une veste grise sans signes de distinction, des pantalons gris étroits, des casquettes grises avec une visière en cuir, un bandeau rouge assorti au numéro. Le manteau est gris avec un col rouge, des épaulettes blanches et des boutons jaunes. Les officiers portent des tuniques bleues avec un col rouge, des épaulettes bleues et une tresse argentée, mais celle-ci peut être remplacée par un manteau gris porté par-dessus un pantalon gris sombres avec une bande rouge sur le côté, des boutons plats et jaunes.

En 1813 cet uniforme est remplacé par ceux fournis par l'Angleterre, on porte donc après cette date un shako avec des décorations en cuir, des pompons rouges et blancs. La tunique bleue voit son col rouge s'élargir et s'ouvrir, tandis que les boutons

²⁰⁰ LUTZ K, RINK M, SALISCH M. *Reform, Reorganisation, Transformation*. München: Oldenbourg; 2010, p.44

²⁰¹ DE CHARETON, J- J., 1902, *Comment la Prusse a préparé sa revanche*. Paris : Charles-Lavauzelle, p. 174-196

²⁰² Voir Illustration III, g

²⁰³ BLUME V, *Kurzgefaßte Geschichte des Infanterie-Regiments Herwarth von Bittenfeld (1. Westfälischen) Nr. 13 im 19. Jahrhundert.* Berlin; 1910 cité par VON PIVKA O., SCOLLINS, R., in: *Prussian Reserve Militia and Irregular Troops, Men-At-Arm*. No. 192, 1992.

jaunes sont désormais estampillés du nombre « 14 ». Le pantalon blanc est porté sur des guêtres noires et est assorti à la veste portée sous la tunique bleue. L'infanterie de la réserve porte des uniformes similaires à ceux précédemment décrits et leurs armes sont françaises grâce aux prises de la Russie en 1812, il en va de même pour les officiers. En 1814, une tentative pour créer un uniforme commun fut très vite avortée par les offensives françaises de la campagne des Cent Jours.

Les corps francs²⁰⁴ (*Freikorps*) et les unités étrangères forment les troupes irrégulières qui sont utilisés comme renforts de la *Landwehr* afin d'affaiblir les points moins défendus de l'adversaire et ainsi de le déstabiliser. Ces tactiques « coup de main » nécessitent une grande mobilité et donc un uniforme plus pratique et plus discret, puisque qu'un bon nombre des opérations consiste à saboter les installations ennemies, à libérer des prisonniers de guerre et à brouiller la communication entre les unités françaises. Le corps franc qui nous intéressera entre autres est celui formé par le Major prussien Von Schill. Il est celui qui rassemble le plus d'Allemands contestant le régime de Napoléon et son humiliante Confédération du Rhin. Si le Major Von Schill s'est tourné vers les Etats allemands, c'est que la Prusse est officiellement en paix avec Napoléon depuis 1807 et ne peut lui fournir des hommes de manière officielle. Il entreprend alors de réunir le plus de volontaires en dehors de la Prusse, et c'est du côté Allemand qu'il trouvera ses hommes. Il est considéré à partir de 1813 comme un héros de la lutte nationale contre Napoléon. A l'instar de la *Landwehr* prussienne, les uniformes fournis à ses hommes au début de la formation du corps franc ont des aspects variés, à tel point qu'ils ressemblent davantage à un groupe de brigands²⁰⁵ qu'à une troupe. L'infanterie est peu à peu équipée de shakos à bords blanc et jaune, rehaussés d'une plume noire et de cordelettes blanches dont la couleur du gland indique l'appartenance à une compagnie. Les vestes sont bleues avec une rangée de boutons, le col et les manchettes sont rouges ou jaunes selon les unités. Les pantalons longs sont gris et couvrent des guêtres noires ; la taille est cintrée par une ceinture noire. Les officiers étaient libres de créer leur propre uniforme et se servaient souvent de l'approvisionnement anglais pour le constituer. Les chasseurs portaient des manteaux verts à col rouge et des blouses grises avec une bande rouge.

²⁰⁴ Voir Illustration III, f.

²⁰⁵ VON PIVKA O., SCOLLINS, R., in: Prussian Reserve Militia and Irregular Troops, *Men-At-Arm*. No. 192, 1992; p.18.

Un cas particulier : le Zopf

Cet attribut du costume militaire a lui aussi été utilisé à des fins de rébellion mais de manière moins frontale qu'a pu l'être l'uniforme. Le cas de la tresse (*der Zopf*, puis *Soldatenzopf*²⁰⁶) en particulier est intéressant puisque c'est ce détail de la tenue militaire qui sera retenu par les civils pour créer une nouvelle mode capillaire au cours du XVIIème siècle. A l'origine, il s'agissait d'une couette destinée à retenir les cheveux des perruques longues à l'arrière du crâne afin de dégager les épaules des aristocrates français. Au fil des années, ces derniers décidèrent d'emprisonner leurs cheveux dans un petit sac de soie noire refermé par un nœud brillant qu'on se pressa de nommer « le crapaud » ou « la bourse ». Puisque les Français étaient alors encore considérés comme la référence en matière de mode au début de ce siècle, les Allemands voulurent eux aussi attacher les encombrantes boucles blanches.

A cette époque la coiffure des soldats n'était pas encore réglementée et la tresse servait alors pour se démarquer en tant que sous-officier. Il pouvait s'agir d'une tresse ou d'une couette, nouée à l'arrière du crâne et autour de laquelle était ensuite enroulé un ruban de soie noir s'arrêtant à quelques centimètres de la pointe des cheveux. Cette coiffure naquit vers 1720 en Prusse, alors que son roi Frédéric Guillaume I^{er} (1713-1740), ne supportant pas la vue des perruques *à la française*, avait ordonné aux soldats de son gouvernement de tresser leurs cheveux. A ce point de son évolution on appréciait surtout la tresse longue²⁰⁷ et épaisse chez tous les membres du régiment, sans distinction de grade. Jusqu'en 1750, la tresse militaire resta propre au costume de guerre, y compris en Prusse où elle ne s'était étendue à la classe bourgeoise que par l'intermédiaire des soldats en permission.

On constate cependant un regain de popularité dès la seconde moitié du XVIIème siècle, dès lors que la poudre blanche s'envola des chevelures pour découvrir les attributs que la nature avait alloué aux hommes. Le *Zopf* se répandit lentement dans le Saint Empire, sans toutefois faire l'unanimité jusqu'à atteindre l'acmé de sa popularité à

²⁰⁶ Pour une description plus détaillée de celui-ci, l'article de SANDRO WIGGERICH „Der Körper als Uniform. Die Normierung der soldatischen Haartracht in Preußen und in der Bundesrepublik.“ sert de référence. In: SANDRO WIGGERICH, STEVEN KENSY, *Staat Macht Uniform. Uniformen als Zeichen staatlicher Macht im Wandel*, Stuttgart : Franz Steiner Verlag, 2011; p.160-179

²⁰⁷ Sa taille fut très vite l'objet d'une uniformisation et d'une réglementation stricte, ainsi on exigea des hommes qu'ils la portent jusqu'à la taille, soit une longueur d'environ cinquante-six centimètres. Cette longueur fut conservée jusqu'à ce que Frédéric II de Prusse la raccourcisse jusqu'au niveau du col vers 1806.

l'époque de la Révolution où il fut le symbole des opposants à la république. Une fois passée dans la mode civile, il resta encore d'actualité en Allemagne jusqu'à la fin du siècle, bien qu'il fut reconnu comme la marque d'un conservatisme intransigeant et d'une certaine hostilité à la France. Jusqu'en 1806, on le vit porté en Allemagne par ceux qui refusaient de se plier à l'empire napoléonien et il survécut en Prusse durant les guerres de coalition, bien que ce fut de manière plus discrète. Il subsista tout de même sur la tête des soldats allemands au moins jusqu'en 1813, où on le vit au mois de novembre à Kassel, porté lors d'une parade militaire organisée par le prince-électeur Guillaume IX de Hesse²⁰⁸.

²⁰⁸ KRETSCHMER A. *Die Trachten Der Völker*. Paderborn: Salzwasser Verlag; 2012; p.318.

CONCLUSION DE LA PARTIE III

Napoléon, fier conquérant de l'Europe, s'attire les foudres des patriotes allemands alors qu'il s'empare de leurs terres. Le rayonnement culturel français, qui avait été très fort durant tout le XVII^{ème} siècle, faiblit brusquement quand en 1806 la Confédération du Rhin est créée. Bien que le Saint Empire ne soit plus que l'ombre de ce qu'il avait été jadis, on craint cette France qui a guillotiné ses nobles et ce général qui s'est autoproclamé Empereur. La Révolution et les idées républicaines sont rejetées ainsi que la culture française, parfois jusqu'à la francophobie. L'Allemagne morcelée doit se créer une identité nationale, et pour cela doit revêtir son propre uniforme.

Le courant contestataire s'exprime tant chez les militaires que parmi les civils. Alors que certains rejoignent les armées ennemies, toutes de noir vêtues et parfois même approvisionnée par les armées étrangères, d'autres préfèrent constituer leur propre armée. Le contraste d'avec les nouveaux uniformes aux couleurs françaises des Alliés est d'autant plus fort : l'ennemi est habillé par la France, le patriote par la Prusse, l'Angleterre, l'Autriche et la Russie.

Bien que la majeure partie des civils ne prenne pas part au conflit culturel, quelques nationalistes engagés mettent au point et revêtent le costume national. Celui-ci est noir, austère et s'inspire du Moyen Age et du temps de la Réforme, époque à laquelle l'identité allemande était encore immaculée et entière. Ce costume perdurera même après les guerres de libération et témoigne aujourd'hui du modèle que les contemporains de ces guerres auraient souhaité pour leur patrie.

Conclusion

Si l'influence de Napoléon sur la mode en Allemagne entre 1806 et 1815 est incontestable, elle ne lui est cependant pas propre. Nous l'avons vu, au XVII^{ème} siècle la France est déjà perçue comme un modèle outre-Rhin. La mode française est d'ailleurs particulièrement appréciée dans toutes les classes sociales et on garde toujours un œil sur ce que fait le voisin, tantôt pour le copier, tantôt pour s'inspirer de sa mode et la décliner dans des versions plus allemandes. Hommes et femmes admirent les français pour leur goût et leur savoir-vivre, la France est synonyme de luxe et de raffinement et bientôt les Lumières attestent de la grandeur d'esprit de son peuple. Bien que la francophilie soit depuis longtemps installée dans leurs habitudes, les allemands se trouvent soudain troublés et méfiants de leur voisin quand celui-ci en appelle à la Révolution en 1789. A la fois fascinés et choqués de découvrir sous le masque charmant du français un odieux révolutionnaire, les esprits se divisent : pour certains il faut fuir le modèle français, qui mène à la barbarie, pour d'autres il faut l'embrasser, ou du moins continuer à l'aimer pour sa finesse et son style.

C'est cela que traduit le comportement vestimentaire à la fin du XVII^{ème} siècle, qui reste malgré tout tourné vers la France. Puis arrive Napoléon, empereur et stratège qui saisit dès le premier instant l'importance de l'exportation du modèle français, et surtout de la mode, dans les pays voisins. Il entreprend à la fois de relancer l'économie française et de rendre à la France le rayonnement culturel que les événements de 1789 lui ont fait perdre, et pour cela il réforme la mode et la codifie plus sévèrement. Dès le Consulat et grâce à l'influence de son épouse, il parvient à relancer l'économie textile qui s'était effondrée après la disparition de la noblesse et crée ainsi une mode française exclusive et moderne qui ne manque pas de séduire ses voisins. Le nouveau rythme imposé par cette mode de l'Empire, très changeante, suscite d'autant plus les désirs qu'elle est soutenue par une revue hebdomadaire *Le Journal des Dames et des Modes* qui sera copié et traduit dans plusieurs langues, et notamment en allemand. La diffusion sur papier d'une mode « officielle », puisqu'un seul journal domine ce secteur éditorial, permet à l'Empereur une meilleure emprise sur son évolution. C'est ainsi que la combinaison des influences de Napoléon sur Joséphine de Beauharnais, sur l'uniforme de ses armées alliées et sur les revues de modes lui confère un plein pouvoir sur la mode, dont il fait le fer de lance d'une guerre culturelle, visant à faire du modèle français un modèle de référence pour l'Europe.

Cependant la réception du modèle français est refreinée par plusieurs facteurs, dont la méfiance suscitée par 1789 vis-à-vis des français et qui subsiste même après 1800. Cette méfiance est confortée par l'offensive de Napoléon contre le Saint-Empire romain germanique, qui brise à jamais une stabilité vieille de huit siècles, et par son aspiration ouverte à conquérir l'Europe entière. La France que l'on considérait comme un modèle devient peu à peu un ennemi qui menace l'intégrité de la nation allemande et l'identité nationale et culturelle des allemands. Se replongeant dans ce qui avait fait la gloire de leur nation quelques siècles auparavant, les nationalistes du début du XIX^{ème} siècle rejettent et désirent anéantir le modèle français sur leurs terres au profit des valeurs de la religion et du Moyen Age. Ce rejet, qui ne concerne pas que la mode, constitue un échec du modèle que Napoléon tente d'imposer depuis 1806. Outre le fait que certains se dérobaient à son autorité en intégrant des armées irrégulières, le mécontentement touche aussi les intellectuels qui décident de bannir la culture française hors de la culture allemande.

On peut donc dire que cette fameuse « *bonne et sûre guerre* » dont parlait l'Empereur lors de sa visite à Jouy-en-Josas ne concerne pas que l'économie textile, ni même que le vêtement. Ce que Napoléon projetait de faire était en fait beaucoup plus complexe : il s'agissait de conquérir l'Europe culturellement en incitant les pays voisins à copier le modèle français. C'est ce paradoxe à mi-chemin entre admiration et inimitié qui a certainement permis à l'Empire napoléonien de s'étendre en Allemagne sans susciter trop de rébellion parmi le peuple. Tel un organisme vivant, le peuple allemand n'a su comment réagir face à une intrusion comportant à la fois des éléments pouvant être assimilés et confondus avec leur propre identité et d'autres éléments présentant une menace pour celle-ci. La phase de rejet, qui commence dès la Révolution, n'aboutit qu'une décennie plus tard, lors des guerres de libérations.

Ce qu'on peut retenir des réponses à cette friction culturelle c'est le rôle important de la mode en tant que vecteur d'identité. La culture et la langue d'une nation servent en général à la représenter et à l'identifier, mais la mode en particulier possède ce pouvoir de représenter visuellement grâce à une association de codes et de symboles les valeurs et l'identité d'une nation. Sans même un contact, on peut déterminer si l'individu en face de soi est allié ou ennemi –c'est d'ailleurs là tout l'enjeu de la recombinaison des uniformes militaires des troupes alliées dès 1806.

La force de Napoléon est sans doute d'avoir su considérer la mode sous son aspect identitaire et d'avoir su tirer profit de la renommée de la France dans ce domaine afin d'en faire une sorte de « cheval de Troie » pour occuper les terres voisines avant même de les avoir combattues. Cette stratégie s'est avérée payante puisqu'on constate que les journaux allemands continuent de prendre exemple sur la France même durant la Confédération du Rhin : l'admiration pour le modèle français subsiste malgré les guerres. On peut considérer cette stratégie comme une forme d'idéologie tacitement contenue dans la mode et utilisée à des fins politiques.

La politisation de la mode n'est pas le fait d'une époque en particulier, bien qu'elle ait été exploitée par Napoléon de manière habile et consciente pour asseoir son Empire, elle est utilisée aujourd'hui encore pour faire valoir l'identité nationale d'un pays. De même que les allemands ont tenté de se forger un costume national, d'autres populations trouvent dans la réminiscence de symboles religieux ou anciens une manière de se définir. Ainsi, outre les costumes folkloriques qui sont préservés à des fins historiques²⁰⁹ ou même économiques²¹⁰, on peut constater des modes propres à certaines cultures qui désirent illustrer leurs croyances et leur appartenance à une nation par le vêtement. Même si ce processus n'est pas toujours aussi conscient qu'il a pu l'être chez Napoléon, on ne peut que constater qu'à défaut d'une « *bonne et sûre guerre* » le contenu idéologique ou identitaire contenu dans le vêtement suscite toujours autant de méfiance et occasionne même encore des conflits²¹¹. Cette réflexion nous invite à reconsidérer la mode sous son angle politique et culturel et à se poser la question suivante : la mode, puisqu'elle sait définir l'ennemi, pourrait-elle aussi être à l'origine d'un rapprochement culturel entre deux nations ?

²⁰⁹ On citera l'exemple bien connu du *Kilt* écossais, porté lors des fêtes traditionnelles et lors des commémorations.

²¹⁰ L'usage de ces costumes à des fins touristiques est bien connu. Il aspire à restituer un folklore et à maintenir un sentiment de dépaysement qui aurait pu être altéré par les effets de la mondialisation sur la mode.

²¹¹ A ce titre, on pourra évoquer avec prudence le débat autour du voile islamique en France qui fait polémique depuis 2010 environ.

Table des annexes

I, A - HABIT A LA FRANÇAISE, JUSTAUCORPS ET CULOTTE, FRANCE, VERS 1730-1740.....	82
I, B - HABIT A LA FRANÇAISE, HABIT, JUSTAUCORPS ET CULOTTE, FRANCE, VERS 1760	82
I, C - HABIT DEGAGE, FRANCE, VERS 1795-1799	82
I, D -TABAKDOSE MIT JAGDDARSTELLUNGEN ISERLOHN, JOHANN HEINRICH BECKER DATIERT 1777	82
I, E -CONTOUCHE OU ROBE VOLANTE, FRANCE, 1735	83
I, F -COSSÄCKCHEN OU PET-EN-L'AIR VERS 1760, DETAIL.....	83
I, G -CHAUSSURE, FRANCE, VERS 1775	83
I, H - EVENTAIL "LES OUBLIES", FRANCE 1780.....	83
I, I – COSTUME MASCULIN VERS 1760, FRANCE	84
I, J – COSTUME MASCULINE VERS 1790-1795, FRANCE.....	84
I, K – PRISE D'UNE ÉPÉE D'OFFICIER VERS 1800, SAXE.	84
II, A – LA CONFEDERATION DU RHIN EN 1806.....	85
II, B - PORTRAIT OF A YOUNG WOMAN IN WHITE (1798), JACQUES LOUIS DAVID.....	85
III, A – FRIEDRICH LUDWIG JAHN EN COSTUME NATIONAL ALLEMAND	86
III, B - KRONPRINZ LUDWIG (LOUIS IER DE BAVIERE) EN COSTUME NATIONAL ALLEMAND.	86
III, C - HOFFMANN VON FALLERSLEBEN EN COSTUME NATIONAL ALLEMAND	86
III, D - JOHANN GEORG ZIESENIS HERZOG ERNST LUDWIG VON SACHSEN-GOTHA 1768.	87
III, E – MARTIN LUTHER EN 1528.....	87
III, F – LE ZOPF PORTE PAR UN CAVALIER PRUSSIEN.....	87

Annexe I - D'un modèle à un autre



I, a - Habit à la française, justaucorps et culotte, France, vers 1730-1740

Site des Arts décoratifs de Paris / photo : Jean Tholance

<http://www.lesartsdecoratifs.fr/IMG/jpg/m-2009-0157-jt.jpg>



I, b - Habit à la française, habit, justaucorps et culotte, France, vers 1760

Site des Arts décoratifs de Paris / photo : Jean Tholance

www.lesartsdecoratifs.fr/local/cache-gd2/f22d89c1185714bfadd68a7d957ebefaresp400-2.jpg



I, c - Habit dégagé, France, vers 1795-1799

Site des Arts décoratifs de Paris / photo : Jean Tholance

<http://www.lesartsdecoratifs.fr/IMG/jpg/m-0002-096-resp200-2.jpg>



I, d - Tabakdose mit Jagddarstellungen Iserlohn, Johann Heinrich Becker datiert 1777

Site de vente aux enchères / The sale Room

www.the-saleroom.com/en-gb/auction-catalogues/dr-fischer/catalogue-id-sdrdf10004/lot-f17e3fd0-16c2-4160-8f10-a3fc01727cd4



*I, e -Contouche ou robe volante,
France, 1735*

Site des Arts décoratifs de Paris /
photo : Jean Tholance

[http://www.lesartsdecoratifs.fr/IMG/jpg/
m-2009-0126-jt-resp200-2.jpg](http://www.lesartsdecoratifs.fr/IMG/jpg/m-2009-0126-jt-resp200-2.jpg)



*I, f -Cossäckchen ou Pet-en-l'air
vers 1760, détail.*

Site de l'ACMA / Los Angeles
Country Museum of Arts



*I, g -Chaussure, France, vers 1775
Drap de laine, ruban de satin brodé
au point de Beauvais, cuir.*

Site des Arts décoratifs de Paris /
photo : Jean Tholance

[www.lesartsdecoratifs.fr/IMG/jpg/m-
2009-0263-jt.jpg](http://www.lesartsdecoratifs.fr/IMG/jpg/m-2009-0263-jt.jpg)



*I, h - Eventail "Les oubliés", France
1780*

*Ivoire reperçage, gravure et
décoration, peinture gouache sur
peau de cygne*

Site du Musée de l'éventail Hoguet /
[www.annehoguet.fr/images/Actualites/p
%20333%20les%20oubli%C3%A9s%20
recto.jpg](http://www.annehoguet.fr/images/Actualites/p%20333%20les%20oubli%C3%A9s%20recto.jpg)



I, i – Costume masculin vers 1760, France

Un costume similaire est porté en Allemagne à cette époque.

Site de l'ACMA / Los Angeles Country Museum of Arts

<http://collections.lacma.org/node/214563>



I, j – Costume masculine vers 1790-1795, France

On note la simplification de la coupe et l'allègement global de la silhouette

S. SADAKO TAKEDA, K. DURLAND SPILKER, Fashioning Fashion: European Dress in Detail, 1700 – 1915 *Prestel USA* (2010), p.82-83



I, k – Prise d'une épée d'officier vers 1800, Saxe.

Site du musée de Weißenfels - Schloss Neu-Augustusburg

<http://www.museum-digital.de/data/san/images/201211/15190727300.jpg>



I, l - Robe à la française, manteau de robe et jupe, France, vers 1760

Site des Arts décoratifs de Paris / photo : Jean Tholance

<http://www.lesartsdecoratifs.fr/IMG/jpg/m-2009-0161-jt-resp200-2.jpg>

Annexe II - Réception du nouveau modèle



II, a – La Confédération du Rhin en 1806



II, b - Portrait of a Young Woman in White (1798), Jacques Louis David

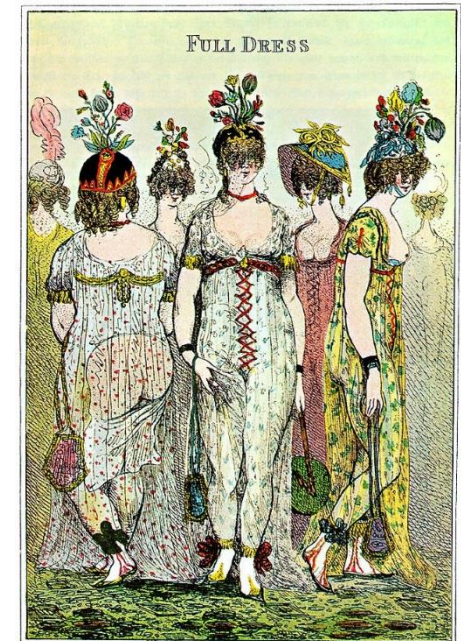
Robe Empire, taille sous la poitrine, décolleté profond, mousseline transparente, Schall.



II, c – Chaussures de femme style Empire, vers 1810.

Museum Weißenfels - Schloss Neu-Augustusburg

<http://www.museum-digital.de/data/san/images/201102/10190913267.jpg>



III, d – Parisiennes en robe d'hiver, 1800

Cette caricature d'un journal anglais montre les Merveilleuses découvrir leur corps de manière très provocante.

<http://photos1.blogger.com/blogger/7013/1663/320/1800crksbFrenchnakedness.jpg>

Annexe III - Création d'un modèle allemand



III, a – Friedrich Ludwih Jahn en costume national allemand

Lithographie de Georg Ludwig Engelbach, vers 1852

https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/6/65/Friedrich_Ludwig_Jahn.jpg



III, b - Kronprinz Ludwig (Louis Ier de Bavière) en costume national allemand.

Par Joseph K. Stieler, pastel vers 1816

<http://www.artnet.fr/WebServices/images/110005911de0eGFgtPECfDrCWQFHPKcKcKc/joseph-karl-stieler-bildnis-von-k%C3%B6nig-ludwig-i.-von-bayern-als-kronprinz-mit-dem-stern-zum-gro%C3%9Fkreuz-des-bayerischen.jpg>



III, c - Hoffmann von Fallersleben en costume national allemand

Carl Georg Christian Schumacher, 1819

https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/8/89/Hoffmann_von_Fallersleben_by_Schumacher_1819.jpg



III, d - Johann Georg Ziesenis Herzog Ernst Ludwig von Sachsen-Gotha 1768.

„Werthertracht“

Staatliche Museum, Berlin /
<https://www.altesses.eu/imgmin/fe8eccf1d8.jp>



III, e – Martin Luther en 1528

Par Lucas Cranach l'Ancien

[https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/9/90/Lucas_Cranach_d.%C3%84._-_Martin_Luther,_1528_\(Veste_Coburg\).jpg](https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/9/90/Lucas_Cranach_d.%C3%84._-_Martin_Luther,_1528_(Veste_Coburg).jpg)



*III,
f–
Le*

Zopf porté par un cavalier prussien

Vers 1806

https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/3/33/Reiter_preu%C3%9F._K%C3%BCrassier-Regiment_Prinz_Sch%C3%B6naich.jpg

Table des illustrations

I, A - EIN HERR IM NEUESTEN FRANZÖSISCHEN HALBNEGLIGE“ MIT CULOTTE, FRACK UND DREISPITZ, 1803.....	89
I, B – ILLUSTRATIONS DE COIFFES ET DE COIFFURES VERS 1770	89
I, C –SILHOUETTE A L’ANGLAISE	89
II, A – TROUPES FRANÇAISES VERS 1806	90
II, B – REGIMENT DE L’INFANTERIE, WESTPHALIE, 1807	90
II, C – COLONEL CHASSEUR CARABINIER, WESTPHALIE, 1808	90
II, D – ARMEE DE BERG, INFANTERIE, 1812.....	91
II, E – CHEVAU-LEGER DU REGIMENT DE L’INFANTERIE, BERG, 1812.....	91
II, F – ARMÉE DE HESSE, OFFICIER, 1807-1809	91
II, G – FRAC, CULOTTE DE SOIE, HAUT-DE-FORME.....	92
II, H – SHALL NOUE A LA TAILLE, ROBE EMPIRE	92
II, I - FICHU PALATINE	92
II, K – ROBE EMPIRE POURPRE.	93
II, L – SUGGESTION POUR UNE MODE ENFANTINE	93
II, M - MODE ENFANTINE EN FRANCE.....	93
II, N – ROBE D’AUTOMNE A CARREAUX	94
II, O –COËFFURE „AUX CHARMES DE LA LIBERTE“	94
II, P – DIFFERENTS TYPES DE CAPOTES	94
III, A – PROPOSITION D’UN COSTUME NATIONAL ALLEMAND MASCULIN	95
III, B – COSTUME NATIONAL ALLEMAND FEMININ ILLUSTRÉ PAR LE JLKLM	95
III, C – COSTUME NATIONAL ALLEMAND FEMININ ILLUSTRÉ PAR LE JLKLM.....	95
III, D- UNIFORMES DE L’ARMÉE PRUSSIEENNE EN 1792	96
III, E – DETACHEMENT DES CHASSEURS VOLONTAIRES DE LA LANDWEHR PRUSSIEENNE (SILESIE), 1813-15	96
III, F - CORPS FRANCS DE LÜTZOW, 1813-1815.....	96
III, G – UNIFORMES DE L’ARMÉE BRITANNIQUE, 1814	97
III, H – SCHWARZE SCHAR, 1809	97
ON NOTE DES SIMILITUDES EVIDENTES AVEC L’ARMÉE BRITANNIQUE.....	97
III, I –UNIFORMES DE L’ARMÉE DU DUC DE BRAUNSCHWEIG-OELS	97

Partie I - D'un modèle à un autre



I, a - Ein Herr im neuesten französischen Halbnegligé“ mit Culotte, Frack und Dreispitz, 1803

Illustration d'un frac, *Journal der Luxus und der Moden*, Avril 1803



I, b – Illustrations de coiffes et de coiffures vers 1770

On notera la retranscription des noms en français : à la Vénus, à la Victoire, à la Candeur, Baigneuse, à la Triomphale...

KRUNITZ, J. „Kopf“ in: *Oeconomische Encyclopädie, oder, Allgemeines System der Land-, Haus-, und Staats-Wirtschaft*, in alphabetischer Ordnung; aus dem Französischen übersetzt und mit Anmerkungen und Zusätzen vermehrt, auch nöthigen versehen. Berlin: J. Pauli. 1770.



I, c –Silhouette à l'Anglaise

Haut de forme, redingote et bottes anglaises. Costume Parisien vers 1800.

<http://media.paperblog.fr/i/124/1244723/anglomanie-partie-1-lepoque-merveilleuses-L-2.jpeg>

Partie II - Réception du nouveau modèle



II, a – Troupes françaises vers 1806

FUNCKEN, L. AND FUNCKEN, F. L'Uniforme et les armes des soldats du Premier Empire. Paris: Casterman. 1968



II, b – Régiment de l'infanterie, Westphalie, 1807

Figure centrale

VON PIVKA O., SCOLLINS, R., Napoleon's German Allies (1) Westfalia and Kleve-Berg. Osprey, Men-At-Arm. No. 44, 1992

II, c – Colonel chasseur carabinier, Westphalie, 1808



Figure de droite

VON PIVKA O., SCOLLINS, R., Napoleon's German Allies (1) Westfalia and Kleve-Berg. Osprey, Men-At-Arm. No. 44, 1992

Grand Duchy of Berg
 1: Gunner, Grand Duchy of Berg, 1812
 2: Grenadier Corporal, Infantry Regiment, 1812
 3: Infantry Captain, 4th Regiment, 1812



II, d – Armée de Berg, Infanterie, 1812
 Figure centrale et figure de droite

VON PIVKA O., SCOLLINS, R., Napoleon's German Allies (1) Westfalia and Kleve-Berg. Osprey, *Men-At-Arm*. No. 44, 1992

Grand Duchy of Berg
 1: Pioneer, 2nd Infantry Regiment, 1812
 2: Trooper, Elite Company, 1st Regiment Cheval-Léger Lancers, 1812
 3: Corporal, 1st Cheval-Légers Regiment, Spain



II, e – Cheval-Léger du Régiment de l'Infanterie, Berg, 1812
 Figure centrale

VON PIVKA O., SCOLLINS, R., Napoleon's German Allies (1) Westfalia and Kleve-Berg. Osprey, *Men-At-Arm*. No. 44, 1992

Hessen-Darmstadt
 1: Officer, Leib Regiment, 1807-09
 2: Trooper, Garde-du-Corps, 1809
 3: Sergeant, Foot Artillery, 1809



II, f – Armée de Hesse, officier, 1807-1809
 Figure de gauche

VON PIVKA O., SCOLLINS, R., Napoleon's German Allies (5) Hesse. Osprey, *Men-At-Arm*. No. 122, 1992.



II, g – Frac, culotte de soie, haut-de-forme.

On note la présence d'une cravache en bambou

Journal des Luxus und der Moden, Friedrich Justin Bertuch, Weimar. 1804-1813, Aout 1807



II, h – Shall noué à la taille, robe Empire

Manches ballon, taille Empire, décolleté carré, gants de soie.

Journal des Luxus und der Moden, Friedrich Justin Bertuch, Weimar. 1804-1813, Aout 1807



II, i - Fichu Palatine

Haut : Capotes, côtés : motif anglais, centre : capote, pelisse, bas : fichu pelisse.

Journal des Luxus und der Moden, Friedrich Justin Bertuch, Weimar. 1804-1813, Aout 1807



II, k – Robe Empire pourpre.

Col en mousseline de coton transparent, bas de soie blanche

Journal des Luxus und der Moden, Friedrich Justin Bertuch, Weimar. 1804-1813, Mars 1809



II, l – Suggestion pour une mode enfantine

Description p.47

Journal des Luxus und der Moden, Friedrich Justin Bertuch, Weimar. 1804-1813, Avril 1807



II, m - Mode enfantine en France

Description p.48

Journal des Luxus und der Moden, Friedrich Justin Bertuch, Weimar. 1804-1813, Avril 1809



II, n – Robe d'automne à carreaux

Nouveaux motifs à la mode, la coupe de la robe
reste proche du style Empire

Journal des Luxus und der Moden, Friedrich Justin
Bertuch, Weimar. 1804-1813, Avril 1809



Coëffure „aux charmes de la Liberté“

Coiffures de l'artiste coiffeur Depain, vers 1790,
chignon et poufs.

Site du musée de Rijksmuseum, Amsterdam /
<https://www.rijksmuseum.nl/en/my/collections/182624--dugard-laurent/portrait/objecten#/RP-P-2009-1128,5>

II,
o
—



II, p – Différents types de capotes

On voit au centre une capote à visière, estivale

Journal des Luxus und der Moden, Friedrich Justin
Bertuch, Weimar. 1804-1813, Mai 1808

Partie III - Création d'un modèle allemand



III, a – Proposition d'un costume national allemand masculin

Journal für Literatur, Kunst, Luxus und Mode,
Friedrich Justin Bertuch, Weimar. 1814-1815, Juin
1814



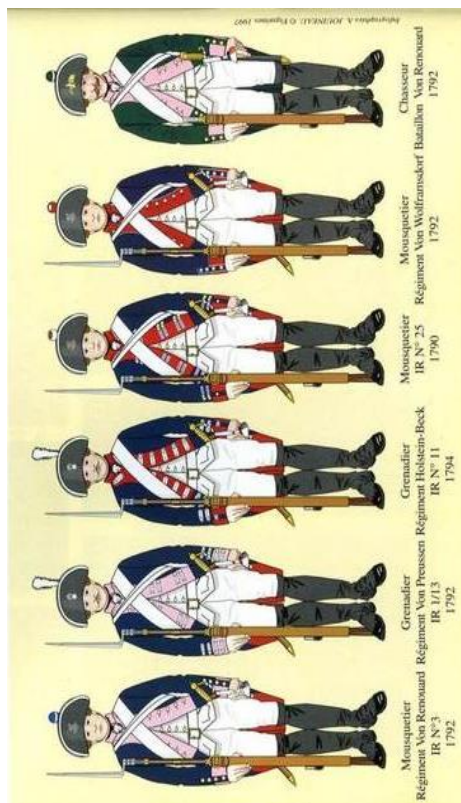
III, b – Costume national allemand féminin illustré
par le JLKLM

Journal für Literatur, Kunst, Luxus und Mode,
Friedrich Justin Bertuch, Weimar. 1814-1815, Mars
1815



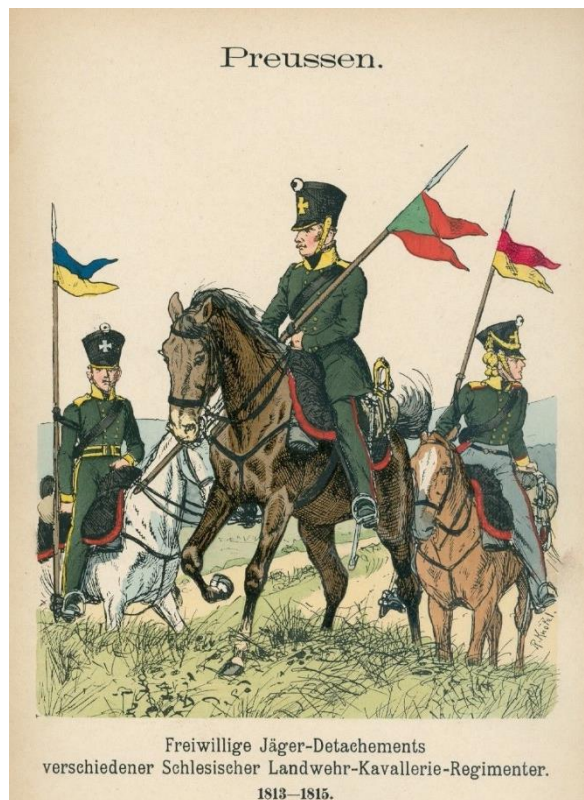
III, c – Costume national allemand féminin illustré
par le JLKLM

Journal für Literatur, Kunst, Luxus und Mode,
Friedrich Justin Bertuch, Weimar. 1814-1815, Mars
1815



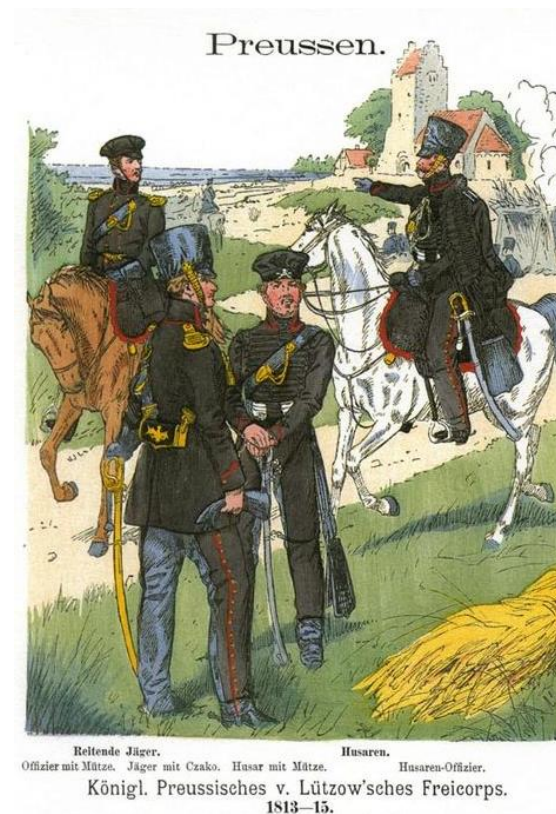
III, d- Uniformes de l'armée prussienne en 1792
Cet uniforme fut à l'origine de tragiques confusions
avec celui de la Grande Armée

http://2.bp.blogspot.com/-Ct_5s1HIzu4/Trgrgrjn-I/AAAAAAAAAmpg/brNsxOp6Mq8/s1600/BAVA ROS+-+FIGURIN0011.jpg



III, e – Détachement des chasseurs volontaires de la
Landwehr prussienne (Silésie), 1813-15

https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/thumb/0/06/Kn%C3%B6tel_I,_32.jpg/79px-Kn%C3%B6tel_I,_32.jpg



III, f - Corps francs de Lützow, 1813-1815

<http://1.bp.blogspot.com/-ykmEIKrVwYg/UGLGg4O5W3I/AAAAAAAAADv8/hNcK7FIY4QY/s1600/1.jpg>

British service, Peninsula, 1810-14:
 1: Private, Brunswick-Oels Jagers
 2: Company officer, Brunswick-Oels Jagers
 3: Sharpshooter, detached company, Brunswick-Oels Jagers



III, g – Uniformes de l'armée britannique, 1814

VON PIVKA O., SCOLLINS, R., Prussian Reserve Militia and Irregular Troops, *Men-At-Arm*. No. 192, 1992.

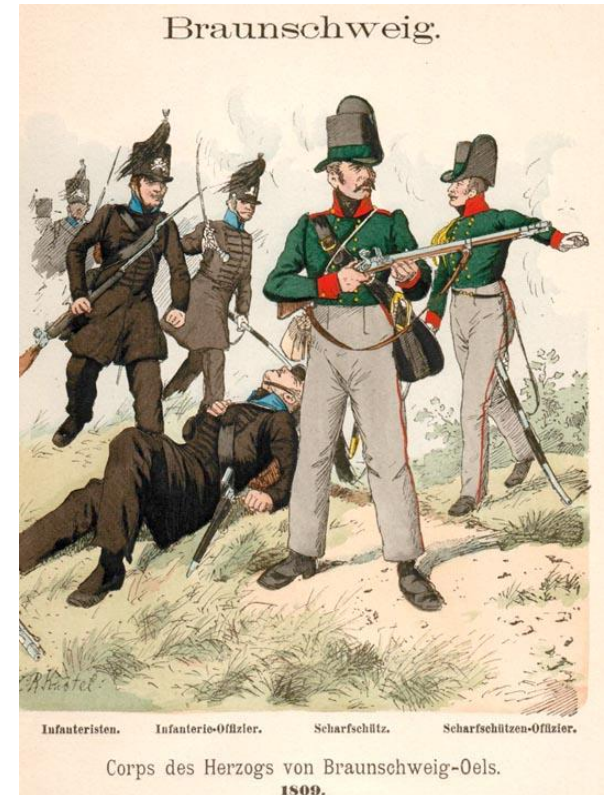
Germany, 1809:
 1: Trumpeter, Hussar Regiment
 2: Officer, Hussar Regiment
 3: Trooper, Uhlan Squadron



III, h – Schwarze Schar, 1809

On note des similitudes évidentes avec l'armée britannique

VON PIVKA O., SCOLLINS, R., Brunswick Toops, *Men-At-Arm*. No. 167, 1992.



Corps des Herzogs von Braunschweig-Oels.
 1809.

III, i – Uniformes de l'armée du duc de Braunschweig-Oels

VON PIVKA O., SCOLLINS, R., Prussian Reserve Militia and Irregular Troops, *Men-At-Arm*. No. 192, 1992.

Bibliographie

- OUVRAGES GENERAUX**
- ABRANTÈS, L. *Les salons de Paris*. Paris: Balland.1984
- ABRANTÈS, L., *Souvenirs historique sur Napoléon, la Révolution, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration*. Paris : Garnier Frères.
- Annales de la Société Séricicole, fondée en 1837, pour l'amélioration et la propagation de l'industrie de la soie en France*. Vol. 1-15.. Paris. 1838
- APEL, *Der Werdegang des preussischen Offizierkorps bis 1806 und seine Reorganisation. Ein Beitrag zur Geschichte seiner Entwicklung*. Oldenburg i. Gr. 1911
- BARRETO C, LANCASTER M. *Napoléon Et L'empire De La Mode*. Milano: Skira; 2010.
- BLUME V, *Kurzgefaßte Geschichte des Infanterie-Regiments Herwarth von Bittenfeld (1. Westfälischen) Nr. 13 im 19. Jahrhundert..* Berlin; 1910.
- BRAYER DE BEAUREGARD J. *L'honneur Français, Ou, Tableau Des Personnages Qui, Depuis 1789 Jusqu'à Ce Jour, Ont Contribué A Quelque Titre Que Ce Soit, A Honorer Le Nom Français*. À Paris: Chez Léopold Collin; 1808.
- CARON J, VERNUS M. *L'europe Au 19^e Siècle*. Paris: A. Colin; 2015.
- DE CHARETON, J- J., 1902, *Comment la Prusse a préparé sa revanche*. Paris : Charles-Lavauzelle.
- DIESBACH G. *Madame De Staël*. Paris: Perrin; 1983.
- DUCREST, G. *Mémoires sur l'Impératrice Joséphine, ses contemporains, la Cour de Navarre et de la Malmaison*. Paris: Ladvoat. 1828
- FLEISCHMANN, H.. *Napoléon adultère*. Paris: A. Méricant. 1909.
- GOETHE J, LE RIDER J. *Écrits Autobiographiques*. Paris: Bartillat; 2001.
- HELLER-WINTER E. *Fächer - Kunst Und Mode Aus Fünf Jahrhunderten*. München: Hirmer; 1987.
- KLING C. *Geschichte Der Bekleidung, Bewaffnung Und Ausrüstung Des Königlich Preussischen Heeres*. Weimar: Putze & Hölzer; 1902.
- KNOPPER F, MONDOT J. *L'Allemagne Face Au Modèle Français*. Toulouse: Presses universitaires du Mirail; 2008.
- KRETSCHMER A. *Die Trachten Der Völker*. Paderborn: Salzwasser Verlag; 2012.
- LACROIX, P. AND DUCHESNE, A. *Histoire de la chaussure, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours*. Paris: Delahays. 1862
- LENTZ T. *Nouvelle Histoire Du Premier Empire*. Paris: Fayard; 2002.
- LETOURMY G, LLANOS J. *Le Siècle D'or De L'éventail..*, Faton, 2013.
- LUTZ K, RINK M, SALISCH M. *Reform, Reorganisation, Transformation*. München: Oldenbourg; 2010.
- MICHEL DE DECKER, *Napoléon : Les Coquettes de l'Empereur*, Paris, 12 avenue d'Italie, Belfond (Place des éditeurs), 2004
- REICHARDT R. *Das Blut Der Freiheit*. Frankfurt am Main: Fischer-Taschenbuch-Verl.; 1998.
- ROCHE G. *Les Traductions-Relais En Allemagne Au XVIIIe Siècle*. Paris: CNRS éditions; 2001.
- ROHRBACH C, KRETSCHMER A, ROHRBACH C. *Pictorial Encyclopedia Of Historic Costume*. Mineola, N.Y.: Dover Publications; 2007.
- RUIZ A, MONDOT J. *Interférences Franco-Allemandes Et Révolution Française*. Bordeaux: Presses Universitaires de Bordeaux; 1994.
- S., F., MICHAUD, J. AND HOEFER, F. (1986). *Biographie universelle*,

ancienne et moderne, supplément. Volume 68. Paris : Michaud. 1841

STENDHAL., *Vie de Napoléon.* Vienne: Manz. 1923.

VON CONRADY, EMIL KARL GEORG HEINRICH WILHELM ALBERT, *Geschichte des Königlich Preussischen Sechsten Infanterie-Regiment von seiner Stiftung im Jahre 1773 bis zu Ende des Jahres 1856. Nach den erhaltenen Quellen bearbeitet von E. von Conrady .Mit 6 kolorirten Abbildungen.* Glogau. 1857

WIGGERICH, S. KENSY, S. *Staat macht Uniform - Uniformen als Zeichen staatlicher Macht im Wandel.* Franz Steiner Verlag, 2011.

KRUNITZ, J. *Oeconomische Encyclopädie, oder, Allgemeines System der Land-, Haus-, und Staats-Wirtschaft, in alphabetischer Ordnung; aus dem Französischen übersetzt und mit Anmerkungen und Zusätzen vermehrt, auch nöthigen versehen.* Berlin: J. Pauli. 1773

BAINVILLE, J. *Napoleon.* München: C.H. Beck. 1950

SOLOVIEFF, G. *Cinq figures féminines méconnues du Romantisme allemand.* Paris: l'Harmattan. 2005.

FUNCKEN, L. AND FUNCKEN, F. *L'Uniforme et les armes des soldats du Premier Empire.* Paris: Casterman. 1968

DICTIONNAIRES

GRIMM J, GRIMM W, HEYNE M, HILDEBRAND R, LEXER M, WEIGAND F. *Deutsches Wörterbuch.* Leipzig: S. Hirzel; 1854.

LEWANDOWSKI, ELIZABETH J and LEWANDOWSKI, DAN, *The complete costume dictionary,* Scarecrow Press, 2011

TULARD, J.. *Dictionnaire Napoléon.* Paris: Fayard.1987

MODENTHEORIE

Tous les ouvrages listés ci-dessous sont disponibles en format électronique sur le site:

www.modentheorie.de

ANONYM, *Das Lob Der Mode, Eine Rede, Gehalten Und Gedruckt Nach Der Mode.* 1st ed. Frankfurt und Leipzig; 1772. Available at: http://www.modetheorie.de/fileadmin/Texte/a/Anonym - Das_Lob_der_Mode_1772.pdf. Accessed March 10, 2016.

ARNDT E. *Ueber Sitte, Mode Und Kleidertracht. Ein Wort Aus D Er Zeit.* 1st ed. Frankfurt am Main: Bernhard Körner; 1814. Available at: http://modetheorie.de/fileadmin/Texte/a/Arndt-Ueber_Sitte_Mode_Kleider

tracht_1814.pdf. Accessed March 10, 2016.

BECKER R. *Das Deutsche Feyerkleid Zur Erinnerung Des Einzugs Der Deutschen In Paris Am 31Sten März 1814 Eingeführt Von Deutschen Frauen.* 1st ed. Gotha: Beckersche Buchhandlung; 1814. Available at: http://modetheorie.de/fileadmin/Texte/b/Becker-Das_deutsche_Feyerkleid_1814.pdf. Accessed March 10, 2016.

HERRMANN E. *Naturgeschichte Der Kleidung.* Wien: R. v. Waldheim; 1876.

STORCH H. *Handbuch Der National-Wirtschaftslehre, 1819-1820, I.* 1st ed. Hamburg; 1819. Available at: http://modetheorie.de/fileadmin/Texte/s/Storch-Handbuch_der_National-Wirtschaftslehre_1819.pdf. Accessed February 21, 2016.

ARTICLES SCIENTIFIQUES

BRULEY Y. *Mariage et famille sous Napoléon : le droit entre religion et laïcité.* *Napoleonica La Revue.* 2012;14(2):111. doi:10.3917/napo.122.0111

DAVIDSON D., « L'identité politique et sociale au quotidien, 1795-1815 », *Annales historiques de la Révolution française,* 359 | 2010, 161-180

GERHARD SAUDER, « La conception herdérienne de peuple/langue, des peuples et de leurs langues », *Revue germanique internationale* [En ligne], 20 | 2003, mis en ligne le 07 juillet 2011, consulté le 22 février 2016. URL : <http://rgi.revues.org/977>

THÈSE

SCHNEIDER E. *Herkunft und Verbreitungsformen der „Deutschen Nationaltracht der Befreiungskriege“ als Ausdruck politischer Gesinnung*. Bonn, 2002.

REVUES

VON PIVKA O., SCOLLINS, R., Napoleon's German Allies (1) Westphalia and Kleve-Berg. Osprey, *Men-At-Arm*. No. 44, 1992.

VON PIVKA O., SCOLLINS, R., Napoleon's German Allies (2) Nassau & Oldenburg. Osprey, *Men-At-Arm*. No. 43, 1992.

VON PIVKA O., SCOLLINS, R., Napoleon's German Allies (3) Saxony. Osprey, *Men-At-Arm*. No. 90, 1992.

VON PIVKA O., SCOLLINS, R., Napoleon's German Allies (4) Bavaria. Osprey, *Men-At-Arm*. No. 106, 1992.

VON PIVKA O., SCOLLINS, R., Napoleon's German Allies (5) Hesse. Osprey, *Men-At-Arm*. No. 122, 1992.

VON PIVKA O., SCOLLINS, R., Brunswick Troops, *Men-At-Arm*. No. 167, 1992.

VON PIVKA O., SCOLLINS, R., Prussian Reserve Militia and Irregular Troops, *Men-At-Arm*. No. 192, 1992.

JOURNAUX

Journal des Luxus und der Moden, Friedrich Justin Bertuch, Weimar. 1804-1813, (111 publications)

Journal für Luxus, Mode und Gegenstände der Kunst, Friedrich Justin Bertuch, Weimar. 1813 (12 publications)

Journal für Literatur, Kunst, Luxus und Mode, Friedrich Justin Bertuch, Weimar. 1814-1816 (36 publications)

CITATIONS

BIBRA, S. *Journal von und für Deutschland*. Fulda. 1790, p. 320.

FICHTE, J, G *Reden an die deutsche Nation*. Berlin, 1808

MAINGARNAULD, V. *Campagnes de Napoléon telles qu'il les conçut et exécuta*. Paris: Everat. 1827, p.421

REYNAUD L. *Français Et Allemands. Histoire De Leurs Relations Intellectuelles Et Sentimentales*. Paris: A. Fayard; 1930, p 122.

SAINT-JUST "Du rapport de la nature et des principes de la constitution" *Œuvres complètes*, éd. Gallimard, coll. Folio histoire, 2004, partie II, chap.1, p. 382

Abréviations utilisées

<i>Op. cit.</i>	<i>Dans l'œuvre citée précédemment</i>
<i>Ibid., Ibidem</i>	<i>Dans le même ouvrage</i>
<i>Id., Idem</i>	<i>Du même auteur</i>
<i>SERG</i>	<i>Saint Empire romain germanique</i>
<i>JLM</i>	<i>Journal des Luxus und der Moden (1787-1812)</i>
<i>JLMGK</i>	<i>Journal für Luxus, Mode und Gegenstände der Kunst (1813)</i>
<i>JLKLM</i>	<i>Journal für Literatur, Kunst, Luxus und Mode (1814-1826)</i>

Les termes typographiés en italique existent à la fois en français et en allemand.

Ex : *Palatine, Cul de Paris, Fontange....*

Glossaire

- Brandebourg :** Ornement de broderie ou galon entourant les boutons d'un vêtement ou servant de boutonnière à ce vêtement.
- Chambergo :** grand chapeau dont un des deux bords larges est relevé et fixé par une boucle ou un ornement.
- Fontange :** (XVII^{ème} siècle) Coiffure haute dont les mèches sont enroulées autour de morceaux de tissu placés les uns sur les autres de manière à former une série de tiroirs.
- Frac :** Vêtement masculin, habit de ville ou d'uniforme, consistant en une veste courte à collet, s'arrêtant à la taille et pourvue à l'arrière de longues basques étroites.
- Ouchanka :** chapeau traditionnel russe ou scandinave, en fourrure et muni de deux pans qui peuvent se rabattre sur les oreilles et la nuque.
- Palatine :** Fourrure de forme triangulaire, portée comme un fichu, couvrant le cou et les épaules des femmes en hiver.
- Passepoil :** bande de tissus, généralement repliée autour d'une fine cordelette, prise dans une couture pour former un liseré.
- Plaid :** Manteau d'homme ou de femme, sans manches ou surmonté d'une pèlerine, en lainage écossais, que l'on portait, pour le voyage, par-dessus le manteau ou les autres vêtements. Comme le *Schall*, il est remis au goût du jour au retour de Napoléon de la campagne d'Égypte.
- Polrock :** le polrock est un manteau de hussard polonais reconnaissable à ses nombreux galons cousus sur le devant. Il est adopté par l'armée britannique durant la période 1805-1815.
- Pourpoint :** sorte de veste courte qui couvre le corps de l'homme du col à la ceinture et qui était à l'origine porté sous l'armure. Il évoluera en « veste », portée sous le justaucorps, et enfin en « gilet ».
- Redingote :** Vêtement d'homme à longues basques, plus ou moins ajusté à la taille, qui fut, pendant la Révolution, comme une transaction entre les hideux costumes populaires et les élégantes redingotes de l'aristocratie.
- Schall :** Grand carré de tissu en laine, dont les femmes se couvrent les épaules. Il a été remis à la mode au retour de Napoléon de sa campagne d'Égypte.
- Shako :** coiffure militaire rigide de forme tronconique et avec une visière.
- Vertugadin :** sorte de bourrelet porté autour des hanches pour donner de l'ampleur à la jupe.
- Vitéz Kötés :** ou « nœud autrichien », « nœud tyrolien » désigne un entrelacement raffiné d'un lacet plat plaqué sur l'uniforme, il est une distinction luxuriante réservée aux officiers sauf chez les hussards, où il est porté par tous les rangs.

Table des matières

AVANT-PROPOS	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
REMERCIEMENTS	3
SOMMAIRE.....	4
INTRODUCTION	5
PARTIE I - D'UN MODELE A UN AUTRE.....	8
LA MODE EN ALLEMAGNE AVANT 1806 : L'IDEAL FRANÇAIS.....	9
<i>Napoléon et la fin du Saint Empire Romain Germanique</i>	9
<i>La mode en Allemagne jusqu'en 1806</i>	11
La mode masculine.....	11
Les vêtements	11
Les chaussures	12
La coiffure.....	13
Les accessoires.....	14
La mode féminine	15
Les vêtements	15
Les chaussures	16
La coiffure.....	17
Les accessoires.....	18
Mode enfantine.....	19
Etoffes et couleurs.....	20
NAPOLEON ET L'INSTITUTION D'UN NOUVEAU MODELE	21
<i>Napoléon, empereur de la mode</i>	21
Mode masculine	24
Mode féminine	25
A la cour.....	27
Mode enfantine.....	28
Etoffes et couleurs.....	29
CONCLUSION DE LA PARTIE I.....	30
PARTIE II - RECEPTION DU NOUVEAU MODELE	31
AU SUJET DE LA TRANSMISSION ET DE LA RECEPTION D'UN MODELE.....	32
ASSIMILATION STRICTE ET ADAPTATION DU NOUVEAU MODELE FRANÇAIS	33
<i>Evolution de l'organisation militaire</i>	33
La France se glisse dans l'uniforme allemand.....	35
L'uniforme	35
Le couvre-chef	37
Les accessoires.....	38
<i>Les armées germaniques en proie au modèle français</i>	38
LA COPIE COMME ACTE DE RECEPTION VOLONTAIRE.....	39
<i>Le Journal des Dames et des Modes, un modèle à suivre</i>	39
<i>Das Journal des Luxus und der Moden</i>	41
Mode masculine	41
Les vêtements	41
Les chaussures	42
La coiffure.....	43
Les accessoires.....	44
Mode féminine	45
Vêtements	45
Chaussures	46
Coiffure.....	47
Accessoires	48
Mode enfantine.....	49
Etoffes et couleurs.....	50
<i>Le modèle pris au mot</i>	52
Le modèle Français dans la langue et les lettres.....	52

Les gallicismes à la mode avant et pendant la Révolution	52
Gallicisme après 1806	55
CONCLUSION DE LA PARTIE II.....	56
PARTIE III - REJET DU MODELE FRANÇAIS ET CREATION D'UN MODELE ALLEMAND... 57	
EXPRESSION DU SENTIMENT PATRIOTIQUE PAR LE REFUS DU MODELE FRANÇAIS	58
<i>Remise en question du modèle français</i>	58
<i>La nation allemande glorifiée</i>	60
REACTIONS A LA MODE FRANÇAISE	62
<i>Soutiens à un costume national allemand</i>	62
<i>Description du costume national allemand</i>	64
Costume masculin	65
Costume féminin	66
Variantes et évolution.....	68
<i>Infidélités à l'uniforme</i>	70
Costume militaire	70
Uniformes de la Schwarze Schar	71
Uniformes de la Landwehr prussienne.....	72
Un cas particulier : le <i>Zopf</i>	75
CONCLUSION DE LA PARTIE III	77
TABLE DES ANNEXES	81
TABLE DES ILLUSTRATIONS	88
BIBLIOGRAPHIE	98
ABREVIATIONS UTILISEES	101
GLOSSAIRE	102
INDEX DES NOMS PROPRES	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
TABLE DES MATIERES	104
RÉSUMÉ	106

RÉSUMÉ

MOTS CLÉS :

Modèle ; Mode ; Napoléon ; Allemagne ; France ; Révolution ; Consulat ; Empire ; Influence ; Vêtement ; Style ; Altdeutschtracht ; Costume national ; Politisation de la mode ; Guerres de libération ; 1806 ; 1789